



ARCHIWUM
LEGIONÓW
i N. K. N.

Nr

46

104 4558
SIGISMOND ST. KLINGSLAND

PILSUDSKI

Sixième édition



« LES DOCUMENTAIRES »
ÉDITIONS KRA, 56, RUE RODIER, PARIS

PILSUDSKI



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

En préparation :

LES ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DU TABLEAU.





JÓSEF PILSUDSKI

Premier Maréchal
de Pologne

46

leg. 1352

SIGISMOND ST. KLINGSLAND

PILSUDSKI



« LES DOCUMENTAIRES »

ÉDITIONS KRA, 56, RUE RODIER, PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

1 exemplaire nominatif sur vélin d'Arches.

5 exemplaires sur Hollande numérotés de 2 à 6.

20 exemplaires sur pur fil Lafuma numérotés de 7 à 26.

150 exemplaires sur vélin numérotés de 27 à 176.

Le tout constituant l'édition originale.

*« Voler et ne pas se laisser
dépasser. »*

STANISLAS WYSPIANSKI.

PRÉFACE

« Voler et ne pas se laisser dépasser... » *Il semble que ces paroles de Wyspianski¹ qui constituent toute la préface de mon livre aient besoin de commentaires. Soit ! J'aime mieux les donner que de supprimer cette préface qui, selon moi, résume toute la vie de Pilsudski et — circonstance autrement importante — définit le plus exactement possible, aussi bien sa pensée que son sentiment.*

« Voler... » *C'est, en premier lieu, voir plus distinctement la terre, en l'occurrence, la Réalité.*
« Voler... » *C'est — conséquence logique — voir*

1. Wyspianski (Stanislas) (1869-1907), peintre et poète néo-romantique, a exprimé dans ses œuvres théâtrales l'angoisse et l'espérance de la Pologne de la fin du xix^e et du commencement du xx^e siècle. De son génie il ranime la tradition nationale et lui donne une envolée de lyrisme qui assure l'immortalité à ses poèmes. Mais les principes purement humains qui s'y mêlent en font une œuvre d'envergure européenne comparable à celle des grands romantiques tels que Goethe, Byron, Mickiewicz.

toute la vie en accéléré. Donc, par rapport aux autres, prévoir — voir en avant. « Voler... » C'est enfin, s'isoler à son gré. « Un homme fort — un homme seul, un homme seul — un homme fort » (Nietzsche). Ce n'est qu'en volant qu'on peut combattre victorieusement les deux ennemis, éternellement en présence, — l'espace et le temps. C'est être Prométhée... sans chaînes.

« .. et ne pas se laisser dépasser. » On vole... Et les autres ? Ceux qui, eux aussi, sont nés avec des ailes, ou bien, rivaux plus nombreux encore, empruntent les ailes des autres et n'hésitent pas à en abuser, puisque, une fois brisées, ils les remplacent ? Les autres ?... Alors c'est la lutte, une lutte à mort — physique et morale —, et celui-là en sort vainqueur dont le souffle de l'imagination créatrice est le plus puissant.

« ... et ne pas se laisser dépasser. » Mais est-il possible d'aller plus vite que la vie dans l'espace et dans le temps ?... Oui, c'est possible, car la vitesse de cette vie est toute relative — son pouls n'est qu'une question de volonté chez l'homme. On peut secouer le joug de l'espace et du temps en imposant à l'humanité un pas dont elle doit suivre la mesure. Il suffit pour cela de se mettre à la tête de la foule et de savoir doser — en alternant — des coups de fouet avec des promesses d'immortalité...

« ... et ne pas se laisser dépasser. » Surtout, pas par soi-même, par le vol de son imagination. Dieu, en créant l'homme, est descendu à terre pour y prendre l'argile nécessaire, — l'homme, créé à Sa ressemblance, doit suivre cet Exemple et doit savoir plier

ses ailes quand il lui faut se servir des hommes pour recréer l'humanité. Oui, on vole, mais toujours... vers un but déterminé par soi-même et qui n'est jamais dans les nuages — d'où la loi de tout vol créateur : « romantique dans les pensées, positiviste, dans les actes ¹ ».

Essayons de tracer la ligne du vol extraordinaire de Pilsudski et d'expliquer, comment il sut ne pas se laisser dépasser.

1. Paroles de Pilsudski.

I

Il faut commencer par descendre bas, très bas même — jusque dans les souterrains de l'histoire. C'est là, en effet, que se trouvait la Pologne — en tant qu'État — en 1867, année où naquit Joseph Pilsudski.

Déclarée officiellement morte, elle venait de protester de sa vie en faisant un nouvel effort pour sortir du tombeau. Mais, que pouvaient espérer une poignée de « jeunes, exaltés jusqu'à la folie », armés de fusils de chasse — en quantité minime — de faux, et surtout, de... bâtons, contre 110.000 soldats de l'armée russe, bien équipés, pourvus d'artillerie et gardant les places fortes du pays ? Que pouvaient-ils espérer ces quelques milliers d'insurgés, exténués, rôdant pendant de longs mois à travers les déserts neigeux de forêts immenses ? Rien, pas même un miracle. Si, un seul, — la mort au champ de bataille. Peu nombreux, pourtant, étaient ceux qui avaient eu l'insigne bonheur de se faire tuer par une balle ennemie. La plupart, épuisés par le froid, par la

faim, par les maladies et par les souffrances morales, tombaient entre les mains des cosaques. Et c'était alors un véritable chemin de croix : les ténèbres du cachot, le martyre de l'interrogatoire, les coups de knout avec, comme épilogue, la mort « infamante » au gibet.

Rares, en effet, étaient les actes de clémence du tsar, actes par lesquels il accordait aux rebelles « la grâce » des travaux forcés à perpétuité dans les mines de la Sibérie !

Ce triomphe, la Russie le faisait sentir à sa manière — sauvage, inhumaine, exterminatrice : le mot « Pologne » fut rayé du vocabulaire officiel. Ce n'est pas de la « littérature » que cette description — c'est de l'histoire.

Ce triomphe était d'autant plus humiliant que la majorité de la société polonaise condamnait sans pitié et, souvent, ouvertement aussi bien les insurgés écrasés que l'idée même de l'insurrection. Pis que cela, ceux qui avaient survécu à la terrible épreuve de la prison, de l'inquisition et de la Sibérie, ceux-là même, bien des années après, évitaient de remuer leurs souvenirs ou y mettaient une certaine amertume mêlée de désenchantement. Le deuil, ancré profondément dans les cœurs meurtris, déterminait les actions, les pensées, les sentiments de ces hommes — le deuil des espérances brisées, des révoltes écrasées — dont rien ne subsistait. La suprême douceur était : ne pas toucher au passé, oublier, oublier tout, pouvoir vivre tranquillement. La Pologne se mourait... elle se résignait.

La résignation ?... Ils ne l'admettaient pas, tous. « L'âme de Pilsudski — enfant, se développait au foyer familial entourée des soins maternels de Marie Pilsudska qui lui enseignait les traditions de la famille et du pays, riches en souvenirs du récent passé de la dernière insurrection. On en parlait pendant les veillées et l'enfant les retrouvait dans les œuvres des poètes nationaux où il apprenait à lire. Sa mère terminait toujours ses causeries par le psaume de Krasinski : « Au nom du Seigneur, la Pologne vivra ¹. » Son père, considéré comme grand patriote, descendant d'une ancienne lignée de princes lithuaniens — les Ginet — fut, pendant l'insurrection, commissaire civil du Gouvernement National ² dans la Samogitie. Persécuté par les autorités russes il avait dû abandonner son poste et se réfugier à Zulow ³. »

Nul autre n'explique comme Pilsudski l'influence qu'a exercée cette année fatidique de 1863 sur la formation de son esprit. Cette année, il s'en considère l'enfant posthume. « Les tombes » qui, « témoins de cette vérité », la lui firent crier en 1924 ⁴ — se chargeaient d'insuffler à Pilsudski-enfant la certitude de la grandeur et à Pilsudski-

1. Krasinski (Sigismond) (1812-1859), l'un des trois grands poètes nationaux romantiques.

2. L'insurrection de 1863 constitua un gouvernement national secret siégeant à Varsovie, dont les délégués étaient disséminés dans toute la Pologne.

3. Zulow, propriété des Pilsudski en Lithuanie.

4. « L'année 1863 », conférence faite par Pilsudski le 20 janvier 1924 à Varsovie, puis éditée en brochure.

homme la foi dans la victoire de sa nation, « car c'est par les griffes du cœur que j'écartelais naguère la vérité, cherchant dans la grande année, la grandeur de mon peuple, cherchant dans le grand mouvement insurrectionnel, la grandeur de mon Pays. »

Autour de lui, en dehors des paroles de sa mère et des poètes nationaux, retentissait le ronron monotone sur la bêtise, l'impuissance, la folie, les résultats nuisibles de l'insurrection. Pamphlets — apologies — histoires colportés de part et d'autre, s'entassaient et formaient un brouillard épais à travers lequel il était difficile d'entrevoir la vérité. Tous ces feux follets, il a su les disperser et jeter à la place la lumière crue de son jugement. Pilsudski-homme ne la craint pas, la vérité ; pénétré du sublime de l'insurrection, il critique cependant ce qu'elle a eu de répréhensible : manque de coordination, haine des partis allant jusqu'à la lutte fratricide, rivalités personnelles, ambitions mesquines. « Il n'y a pas d'armée, il n'y a que des volontaires mal disciplinés. Il n'y a pas de chefs. Grandeur, où est ton nom ? Il n'y a pas de grands hommes, il n'y a pas de volontés à la taille de l'insurrection. Des héros, des martyrs — oui, mais pas de chef. Grandeur, où se trouve ton nom ? Brûlé de fièvre, je cherchais. Je n'ai rien trouvé ni dans les luttes, ni dans l'histoire de cette guerre. Que les tombes parlent, qu'elles donnent leur fleur vive. Fasse que la grandeur de l'époque de cette insurrection demeure tel un modèle pour nous, tel un enseignement.

Ce fut une grande époque qui ne donna pas de grands hommes. Lorsque les grands hommes manquent, on cherche un symbole de force, le symbole de leur valeur, dans des institutions, parfois en des étrangetés symboliques. »

En l'année 1863 le sceau du Gouvernement National, « étrangeté symbolique », incarnait le pouvoir suprême. Jouissant d'un immense prestige il suffisait à rendre sacré tout ordre sur lequel il avait été apposé. Ce signe était non seulement respecté par les Polonais, mais aussi sollicité fréquemment par l'ennemi. Tel, cet officier russe, transporté d'un lieu dans un autre, qui demande pour la sécurité de sa famille un laissez-passer au Gouvernement National, car celui de son gouvernement à lui ne suffit pas. Tel, ce fonctionnaire russe, fraîchement arrivé à Varsovie, qui, au nom de Gouvernement Polonais, s'empresse de payer l'impôt demandé. Ainsi, la grandeur de l'insurrection réside dans le prestige immense, unique au monde, d'un Gouvernement occulte.

Mais ce n'est pas le seul enseignement que Pilsudski en a tiré, il en est un autre encore, infiniment plus important. Pilsudski dit : « Grandeur, où est ton nom ? Il n'y a pas de grands hommes, il n'y a pas de volontés à la taille de l'insurrection. Des héros, des martyrs — oui, mais pas de chefs... » Et il établit cette vérité : si l'insurrection de 1863 a eu une issue si fatale, c'est, en grande partie, faute d'un chef, faute d'un homme responsable, d'un homme qui est fort, d'un homme qui agit.

Telle est la vérité qui, fleur vivante, se dresse

sur les tombes des hommes de 1863 et dont la voix se fit entendre aux oreilles de Pilsudski, adolescent : « Va, agis... » ¹.

1. Toutes les citations contenues dans ce livre ont été traduites par Mademoiselle Henriette Landy, à qui j'adresse mes remerciements pour sa précieuse collaboration. (N. de l'A.)

II

La jeunesse de Pilsudski, ces années passées dans le collège de Wilno, ville où ses parents furent obligés de déménager à la suite de revers de fortune ?... Mais, de cette période, que peut-on dire qui ne paraisse tout naturel à ceux qui ont passé par l'école russe et qui ne soit considéré comme une histoire invraisemblable et tendancieuse par ceux qui ont été élevés en des pays civilisés ? Donc, puisque les anecdotes pittoresques manquent, place à la vérité — elle est suffisamment fantastique et féconde en conséquences heureuses pour l'avenir de la Pologne. Un seul fait suffit, il me semble, pour donner une idée de ce que fut le système de l'éducation russe, appliqué aux enfants polonais avec une persévérance policière : pour avoir parlé — ne fût-ce que l'échange de quelques phrases simples — en sa langue maternelle soit dans les murs du lycée, soit dans la rue, pour avoir dit « bonjour ! » en polonais, on était sévèrement puni, sinon chassé pour toujours de son école. Impossible alors d'obtenir le bachot néces-

saire, car on était porté sur la liste noire ¹ communiquée régulièrement à tous les établissements scolaires de la « sainte » Russie...

Il est facile — est-il vraiment « facile ? » — de s'imaginer, comment les professeurs expliquaient à leurs élèves l'histoire de la Russie, surtout dans ses rapports avec l'histoire de la Pologne. Pas une seule humiliation ne fut épargnée aux pauvres enfants — il existait des manuels spéciaux pour calomnier le passé de la Pologne, mais cela ne suffisait pas aux « pédagogues » zélés. Ils inventaient d'autres mensonges, sachant que c'était le chemin le plus court d'une brillante carrière. L'enfant était obligé d'écouter et de se taire. Ce mauvais collège était une excellente école — on apprenait, dès sa prime jeunesse, à se révolter en se maîtrisant. « Pour moi ces rapports, cette peur et ces mensonges continuels, c'était quelque chose d'effrayant. Durant mes années scolaires j'ai souffert sans cesse. Et longtemps après, les cauchemars qui me tourmentaient parfois la nuit, empruntaient la forme d'un professeur russe... ² »

On apprenait à se révolter, et Dieu sait, si l'apprentissage était dur ! Il fallait savoir s'ins-

1. Aussitôt qu'un élève était chassé pour tendances révolutionnaires d'un lycée, son nom était communiqué à tous les établissements d'études secondaires et supérieures de l'Empire Russe, ce qui mettait le malheureux dans l'impossibilité soit d'obtenir un diplôme, soit, simplement, de poursuivre ses études.

2. Sieroszewski : *Joseph Pilsudski, premier maréchal de Pologne*.

truire soi-même, il fallait recréer et la science, et l'art de la révolte, la société ayant abandonné définitivement toute idée de lutte.

On pliait les ailes pour mieux ramper. Le célèbre « Enrichissez-vous » de Guizot, devint le mot d'ordre de la société polonaise. On estimait que la résistance de la nation serait sensiblement accrue du fait d'un bien-être général. L'industrie polonaise prenait un essor nouveau et trouvait en Russie son débouché d'autant plus naturel que les marchés de la Pologne autrichienne et allemande lui étaient fermés.

Rien d'étonnant que l'idée de former avec la Russie un seul organisme politique ne rencontrât qu'une faible opposition. On se contentait de l'espoir de la revendication, dans un avenir plus ou moins éloigné, d'une autonomie dans le domaine de l'instruction, de la vie intellectuelle et spirituelle. Ces idées-là n'étaient pas considérées comme chimériques, car on s'imaginait qu'une évolution naturelle amènerait la Russie à la forme d'un état constitutionnel, où les milieux intellectuels, libéraux et cultivés auraient force de voix et par cela même accepteraient la nécessité de donner une autonomie aux Polonais — citoyens loyaux de la Russie déjà parlementaire.

La prison et la déportation, l'agonie dans les mines de la Sibérie, le gibet sont trop fraîchement dans la mémoire de tous pour que les sentiments paternels ne commandent pas l'enseignement de la prudence aux enfants. On leur prêche la tranquillité, le renoncement à toute idée de révolte,

surtout de révolte armée et afin de les en dissuader on leur répète sans cesse les truismes sur le gouffre qui sépare les choses nobles des choses raisonnables et pratiques. Les parents, questionnés par les enfants, répondent par des phrases qui sentent une peur atroce : « Ne demandez rien, c'est beau et généreux, mais c'est trop bête, maudit pour toujours et si peu pratique ». On prononce même le mot « crime » en parlant de l'insurrection de 1863¹.

Donc pour s'instruire, ils devaient s'instruire eux-mêmes. On formait des cercles dont le but était d'apprendre sa littérature, son histoire — matières qui dans toute école de pays civilisé font l'objet d'un enseignement obligatoire. Les organisations étaient forcément très secrètes, car si, pour avoir prononcé un mot polonais dans la rue on était chassé du lycée, pour le fait de cultiver la littérature et l'histoire polonaises, on était passible de prison, sinon de fustigation². Le nouveau souffle de l'Occident, — le socialisme — arriva dans les cercles. On discutait Buckle, Marx, Engels, Louis Blanc, etc...

Pilsudski, lui, ne prenait guère part à ces discussions, — il écoutait. Il lisait beaucoup, mais c'étaient les *Vies Illustres* de Plutarque et l'*Histoire* et les œuvres de Napoléon, son héros préféré en tout. « Elles m'émouvaient et m'enflammaient »,

1. Joseph Pilsudski : *L'année* 1863.

2. Ce supplice était officiellement admis dans les gymnases russes, surtout pour les délits de nature politique.

avouait-il beaucoup plus tard encore. Cette vérité vraie — un garçon qui fait son bachot, qui se trouve à un croisement de chemins menant à des buts diamétralement opposés, et qui doit choisir — cette vérité si simple n'est-elle pas extraordinaire ?

Il doit choisir, parce que, de ce choix il a la volonté impérieuse.

Quel chemin va-t-il prendre ?

Est-ce celui de l'ingénieur, du médecin ou de l'avocat qui, en exerçant honnêtement son métier et rien que son métier, contribuera au bien-être de son pays et deviendra un citoyen comblé d'honneurs et d'estime ?

Est-ce celui du doctrinaire qui, soit en perdant son temps à répéter les théories puisées dans des ouvrages, dévorés à la hâte, soit même en prenant son envol vers une mort héroïque, mourra, mais sans savoir au juste si cette mort sera un germe de vie pour le nouveau bonheur de l'humanité ?

Est-ce le chemin du révolutionnaire polonais ?

La décision est prise.

Il va à l'Université de Kharkow et ayant l'occasion de voir de près l'activité des doctrinaires russes sans plan, non organisée, ébouriffée, trop idéaliste et trop matérialiste, en roubachka¹, rouge sur le corps et avec des mots étrangers sur

1. « Roubachka », chemise faisant partie du costume national russe.

les lèvres, il se sépare d'eux définitivement, sinon de fait — d'idée. Car le dogme de l'idée de Pilsudski — la révolution polonaise — est lettre morte pour ses collègues de l'Université.

Le séjour de Pilsudski à Kharkow est court. Des émeutes ayant éclaté, les autorités de la police l'obligent à quitter la ville. Il revient à Wilno et là les révolutionnaires russes lui proposent de nouveau de faire cause commune avec eux dans l'action terroriste qu'ils projettent d'entreprendre contre la famille impériale. Pilsudski refuse d'une façon catégorique. Il ne voit pas ce que l'assassinat du tsar pourrait apporter de nouveau à cette Pologne qu'il crée déjà dans son esprit. Et dans une vision prophétique il dit alors textuellement : « On ne sait pas quelle sera l'attitude de ce nouveau gouvernement envers la Pologne. »

Malgré ce refus il est impliqué dans le procès fait aux terroristes russes. Son frère préféré, (Bronislaw), est condamné aux travaux forcés à Sakhalin, et lui-même à cinq ans de déportation en Sibérie orientale ¹, (maximum de peine administrative, c'est-à-dire peine prononcée sans jugement).

Ces cinq ans il les a passés en Sibérie non sans profit pour lui et pour sa cause. C'est là, en effet, que l'image de 1863 s'est dressée devant lui toute vivante en la personne de Bronislaw Szwarc, membre du Comité National, arrêté par les Russes

1. A Kirynsk au bord de la Léna, puis à Tunka dans le Sud.

avant même le déclanchement insurrectionnel. Szwarcé représentait donc l'idée pure de l'acte avant la tragédie de sa réalisation. Sept ans de détention dans la plus terrible des prisons russes, la forteresse de Schlisselburg appelée « sac de pierre », où fut également interné le martyré Lukasinski, les années de déportation dans la Sibérie glaciale ne réussirent pas à éteindre son ardeur juvénile ni à étouffer son enthousiasme. Szwarcé demeurait jeune. Les espoirs révolutionnaires n'étaient pas morts en lui ni l'idée d'une lutte armée. Le programme du Comité Central National et son principe essentiel : une insurrection armée de la nation, étaient considérés par lui comme l'unique programme réel de l'action du peuple polonais.

Durant son séjour à Tunka, Pilsudski se lia avec Szwarcé et se laissa gagner par le charme de ce révolutionnaire toujours jeune.

Ce séjour lui permit de faire plus ample connaissance avec les deux Russies qui, seules, l'intéressaient : la Russie oppresseur et celle qui cherchait à secouer le joug. Avec la première il ne peut y avoir que lutte, avec la seconde il ne peut y avoir d'entente.

L'attitude envers l'oppresseur se passe de commentaire (aussi bien en 1900 qu'en 1920), l'autre, — Pilsudski l'explique lui-même. « Ce sont tous des impérialistes plus ou moins encapuchonnés, même les révolutionnaires. Un centralisme spontané, élémentaire est une des marques de ces mentalités qui ont la nostalgie de l'absolu... On voit beaucoup d'anarchistes parmi eux, mais, chose

étrange, de républicains je n'en ai point rencontrés... » ¹

En quittant la Sibérie, Pilsudski a la ligne de son vol toute tracée. « Le peuple entier souffre, mais à qui m'adresserais-je si ce n'est à vous, paysans et ouvriers, qui souffrez le plus ?... »

1. Sieroszewski : « Joseph Pilsudski. »

III

Lancées plus tard dans une proclamation, ces paroles n'étaient-elles pas déjà nées dans le wagon qui le ramenait de la déportation ?

Romantique dans ses projets, positiviste dans ses moyens, Pilsudski, après son retour de Sibérie, se mit à chercher le chemin qui le mènerait à ces paysans, à ces ouvriers sur lesquels il fondait tous ses espoirs. Il ne pouvait, solitaire, suivre cette voie. Il avait besoin de compagnons, de gens prompts et dévoués, d'apôtres. Pour parler au peuple et savoir lui porter le Verbe de l'évangile révolutionnaire il fallait, fatalement, être plusieurs.

Les deux tâches — trouver sa voie et recruter des compagnons — étaient également ardues.

Le chemin sur lequel voulait s'engager Pilsudski était hérissé des obstacles que les courants des idées contemporaines y déposaient sans cesse. « Toute la société polonaise s'imprégna de l'idée du travail organique... Quand on ne maudissait par l'insurrection, on en parlait comme d'une légende sentimentale. L'industrie et le commerce se développaient et faisaient la conquête des mar-

chés orientaux. Les propriétaires terriens, séparés des paysans par un mur de méfiance et d'antipathie, adroitement excités par les commissaires impériaux, s'occupaient uniquement de leurs affaires professionnelles. S'enrichir, car « le riche est fort », s'instruire, car « la science facilite l'enrichissement », développer l'art et la civilisation de sa nation, car c'est l'unique moyen de prolonger la vie de son peuple... Nulle part, dans cette horrible nuit de l'esclavage, ne luisait le moindre rayon d'une pensée politique courageuse et indépendante...

La Grande Pologne¹ luttait désespérément contre l'inondation de la culture allemande et n'osait rêver à une résurrection politique dans l'avenir... L'oppression et l'exploitation régnaient impunément sur toute la Pologne d'un bout à l'autre...

L'Autriche suçait la Galicie tel un vampire. Elle entravait le développement de son industrie, elle entretenait l'horrible misère des paysans et la faim en protégeant l'exploitation des ouvriers agricoles, en fabriquant un système ingénieux d'impôts. Elle enveloppait tous les domaines de la vie de tels liens que seul Vienne était en état de les dénouer. Vienne — trésor de grâces, de justice, de raison dans ce labyrinthe de sottise et de formalisme, qu'elle avait imposé aux peuples. La Grande Pologne, séparée du reste du pays par un mur de défenses, épiait tous les jours dans les yeux

1. Nom historique de la Posnanie.

de son étrangleur allemand le verdict de sa fin, incapable de voir autre chose. Là-bas aussi on préconisait déjà l'entente douloureuse, pour, au moins, prolonger l'agonie.

Dans l'ancien Royaume de Pologne, le règne d'Alexandre III étouffa tout. Aucune protestation de nulle part. On obéissait passivement aux dispositions sans queue ni tête des établissements scolaires, de l'administration, des tribunaux russifiés brutalement, sans appel, au plus vite. Le gouverneur Hurko, de concert avec la bande de fonctionnaires qui l'entouraient, s'efforçait d'inventer les moyens d'oppression les plus bas et les plus humiliants... La rapine du denier public et la corruption de notre société par la bureaucratie ennemie étaient à leur apogée...

On glorifiait le pot de vin russe, coutume excellente qui permettait de faire quelque chose. La conscience de la nation se trouvait émoussée, la dignité et l'homme étaient abaissés ¹. »

Le tableau que brosse ici Sieroszewski, exaltant son Commandant adoré, porte de trop sombres couleurs. Pilsudski lui même n'avoue-t-il pas avoir rencontré pendant ses recherches des groupements organisés qui s'essayaient à développer dans les masses le sentiment de la conscience sociale et nationale. Cependant, trouver des disciples parmi eux était pour lui chose singulièrement difficile. « Je sentais nettement qu'il leur manquait *quelque chose* et en même temps je remarquais qu'il y avait

1. Voir en fin de chapitre.

en moi *quelque chose* de trop pour leur compréhension. »

Pilsudski est dans le vrai. Les groupements socialistes orthodoxes étaient trop positivistes dans leurs projets par rapport à son idéologie à lui : « Personne ne consentira à mourir pour une augmentation de deux sous, n'est-ce pas ? » disait-il. D'autres organisations, purement nationales, n'étaient pas convaincues, comme lui, de la nécessité absolue de conquérir *la liberté par la force* : « La liberté ne se laisse obtenir ni par des prières, ni par des marchandages. Il faut, pour l'avoir, payer le tribut du *sang*. »

Néanmoins, ces paroles ne restèrent pas sans écho.

Il arrive à trouver une poignée d'hommes qui atteignent les horizons de sa pensée et qui sont conscients de la nécessité de l'acte. C'est grâce à eux, à leur énergie, à leur foi profonde que le parti polonais socialiste est fondé. Ce parti, dès les premiers jours de son existence, inscrit en premier lieu dans son programme la volonté de ne réaliser les postulats de Marx que dans une Pologne indépendante.

Étaient-ce des dissidents hérétiques ? N'en déplaît aux « purs », non, le démembrement de la Pologne étant, lui aussi, contraire à l'évangile de Marx. N'est-ce pas l'avis d'un des pères de l'Église socialiste, Engels ? « Voyez la Pologne, dont la volonté, souvent neutralisée, jamais brisée, de reconquérir ses droits à la nationalité, à une existence indépendante, dès les premiers

moments de son écartèlement a fait chanceler la paix de l'Europe ; il est impossible d'étouffer cette volonté, d'anéantir la haine que ce pays porte à ses oppresseurs, de détruire en lui cette décision qui, au cas échéant, pourrait remporter la victoire ¹. »

On peut donc admettre, sur la foi de son autorité, que Pilsudski et ses compagnons n'ont commis aucune hérésie socialiste en créant en 1893 le Parti Polonais Socialiste (P. P. S.).

Le travail de l'enrôlement des membres au parti présentait un très grand danger. Tous ceux qui se proposaient une lutte active pour l'indépendance nationale et politique et la réalisation des postulats socialistes étaient mis, dans l'Empire Russe, hors la loi. Ou plutôt non, leur activité était prévue par les législateurs du tsar — certains paragraphes du code stipulaient le nombre des années de travaux forcés dont on gratifiait tout homme suspecté par les gendarmes d'affiliation au parti.

Pour pénétrer et agir dans les milieux ouvriers et paysans Pilsudski et ses compagnons furent forcés de choisir la voie du travail secret.

S'adresser au peuple — c'est facile à dire, mais comment, par quel moyen ? Lui parler de vive voix ? Des meetings dans la Russie du tsar, où les thés mondains de plus de dix personnes paraissaient suspects aux autorités et étaient surveillés étroitement par la police ! On pouvait tout au plus espérer de réunir clandestinement de temps en temps dans

1. *Manifeste communiste.*

quelque misérable chambre d'ouvrier — une dizaine ou une quinzaine de personnes — pour parler à voix basse, pour dire à la hâte quelques vérités essentielles. Et encore, l'énergie, le temps qu'on dépensait dans cette occasion, le danger qu'on courait étaient-ils en rapport avec le profit de ces réunions ? Toucher les masses par la voix imprimée, employer ce moyen classique était absolument impossible, la sévérité de la censure en Russie, en général, et en Pologne, en particulier, étant poussée à l'absurde. Un exemple entre mille qui, malgré son invraisemblance, est rigoureusement authentique. On jouait *Mazepa*, drame psychologique sans aucune portée patriotique ni même historique. Un des personnages du drame, le roi de Pologne Jean-Casimir, y fut détrôné par la censure et dut paraître sur la scène en tant que prince anonyme, bien que son rôle ne se réduisît qu'à celui d'un Don Juan déjà mûr. L'auteur étant Jules Slowacki, chantre national, il ne fut permis sur l'affiche que d'insérer ses initiales.

Pas de rois, pas de poètes, pas de Pologne...

Pouvait-on, dans ces conditions, espérer se faire entendre des paysans et des ouvriers — eux, « qui souffraient le plus » ? N'était-ce point pure folie ? Un mur, dont on n'atteignait pas le faite, se mettait au travers de la route. Pour le survoler il ne fallait rien moins que la foi, l'audace, le déploiement d'ailes de Pilsudski.

En 1903 paraissait à Cracovie un livre : « La lutte révolutionnaire dans la Pologne annexée par la Russie » portant la signature de Joseph Pilsudski.

Il y raconte l'épopée du papier révolutionnaire, c'est-à-dire des livres, des périodiques, des journaux édités et lus malgré les interdictions et les peines auxquelles s'exposaient non seulement ceux qui les colportaient, mais encore ceux qui les lisaient.

En toute objectivité, le mot « épopée » n'est pas un superlatif. Toute cette littérature, imprimée à l'étranger, passait la frontière russe en contrebande bien que cette frontière fût considérée comme l'une des mieux gardées.

A quelles ruses ne fallait-il point avoir recours pour introduire dans le pays un méchant ballot de bouquins ! On poussait le dévouement jusqu'à s'enrôler dans les cadres de la douane, en sacrifiant par cela même son avenir et sa vie quelquefois.

Le parti avait recours à ce moyen héroïque car, c'est dans cette Russie, connue par sa corruption, que les douaniers résistaient mieux à la tentation du pot de vin proverbial. Ce n'était guère par un excès d'honnêteté, mais parce que tout fonctionnaire qui arrêtaient un transport de contrebande politique était sûr de recevoir non seulement un avancement et des décorations, mais aussi des primes en espèces, primes beaucoup plus importantes que le bacchiche qu'aurait pu leur offrir le parti socialiste disposant de fonds plus que modestes.

Ces procédés, employés bien avant Pilsudski par les différents partis révolutionnaires, ne pouvaient le satisfaire. A lui, à l'impatience combative de son travail, il fallait autre chose que guetter des occasions favorables aux transports.

A lui, à son tempérament de chef, à son génie de capitaine il fallait une arme faite à sa taille, par lui-même. Non une arme quelconque — mais l'arme !

Cette arme ce fut *l'Ouvrier*, organe officiel du P. P. S., qui paraissait dans le pays même et dont Pilsudski s'institua le rédacteur, l'administrateur et l'imprimeur en chef.

Impossible de raconter dans tous ses détails l'histoire de cette imprimerie et de cette rédaction dont le siège fut établi dans une petite ville de Lithuanie.

Le premier numéro parut le 12 juillet 1894.

Cependant Pilsudski voulait se rapprocher encore davantage de ceux auxquels la revue était destinée, c'est pourquoi il vint habiter Lodz, centre industriel le plus important de la Pologne russe.

Écoutons comment Pilsudski raconte lui-même, sans phrases grandiloquentes, l'histoire extraordinaire de cette imprimerie clandestine.

« L'imprimerie, découverte à Lodz, ne se trouvait ni dans une cave ni dans un grenier, elle n'était pas non plus entourée de mystère inquiétant. La rédaction et l'imprimerie étaient établies dans un logement ordinaire, tel qu'il y en a des milliers dans toute grande ville, au premier étage. Je n'avais pas trouvé d'appartement au rez-de-chaussée, de plus, le nôtre se trouvait au-dessus d'un magasin en gros, de sorte que le bruit éventuel de l'imprimerie ne risquait d'éveiller l'attention de personne. Notre appartement se composait de quatre pièces et d'une cuisine. Derrière le salon il y avait une

vaste pièce où je résolu d'installer l'imprimerie et qui, pour les simples particuliers, se nommait mon cabinet de travail. Je ne disais à personne quel était le genre de ce travail, laissant aux gens le soin de former toutes les hypothèses. Dans une ville industrielle telle que Lodz, il devait y avoir nombre de gens ayant des occupations à domicile en rapport avec le commerce et l'industrie, occupations qui pouvaient ne pas être absolument fixes et définies pour l'entourage.

L'ameublement du cabinet-imprimerie se composait d'un bureau de rédaction avec des tiroirs où l'on rangeait les manuscrits et les différentes éditions, d'un divan où nous cachions le papier, d'un panier où l'on jetait toute sorte de débris qu'on brûlait ensuite soigneusement, d'un petit meuble dont le haut enfermait la machine et les tiroirs du bas — les cassettes de types et, enfin, de quelques chaises. Dans le salon il y avait une divinité bourriate que j'avais ramenée de Sibérie et dont le support était creux. C'est là que nous mettions, le travail fini, la clef de l'imprimerie.

Le petit déjeuner pris, Charles et moi (Roznowski, l'aide de Pilsudski) nous nous mettions au travail. Cela consistait à écrire, composer et imprimer. Le premier me revenait, Roznowski faisait le second, et le troisième, nous l'accomplissions tous les deux. Un numéro de douze pages nous coûtait de 15 à 16 jours de travail, travail assez pénible de 9 à 11 heures par jour.

La machine de modèle anglais Model-Press,

n'était pas grande et pesait environ 60 kgs., son cadre était petit, enfermant tout juste une page de *l'Ouvrier*. Cette petite machine, utilisée à l'étranger, dans les pays où les lois de presse sont civilisées, uniquement pour des petites annonces et des cartes de visite, marquait un immense progrès dans la technique de l'imprimerie au sein du P. P. S.

On ne pouvait mettre sous presse qu'une seule page à la fois. En l'espace d'une heure nous fabriquions de 250 à 280 exemplaires, suivant le bruit qu'on pouvait faire sans attirer l'attention. Pour plus de silence, la presse était huilée sur toutes les coutures, enveloppées de gâines de feutre, de caoutchouc, de cuir. Il fallait s'arrêter à tout moment pour revisser, retaper quelque chose. Tous les cinquante exemplaires on étendait l'encre en faisant bien attention qu'il n'y en eût ni trop, ni trop peu, les deux rendant le texte également illisible.

En moyenne nous faisions 250-280 exemplaires à l'heure et comme nous imprimions 1.900 exemplaires de la revue, l'impression d'une seule page nous prenait 8 heures. En comptant tous les préparatifs, les rangements et le travail de correction, nous dansions environ neuf heures autour de la petite presse pour imprimer une page de *l'Ouvrier*. C'était notre production journalière.

Charles aimait à bavarder et à plaisanter pendant son travail, quant à moi j'étais toujours maussade et silencieux dès que je touchais la poignée froide de la presse. D'un œil impatient je regardais le

tas de papier qui diminuait lentement à ma droite et qui devait passer sous presse le jour même.

Je ne pense pas qu'il y ait au monde un rédacteur qui dépendît autant du côté technique et du metteur en page que celui de l'*Ouvrier*. On commençait par le milieu — la correspondance. On ne pouvait faire autrement car la besogne devait durer des semaines et pendant ce temps des événements pouvaient surgir au sujet desquels la revue devait se prononcer soit dans ses articles, soit dans sa chronique, à la fin. On imprimait une page par jour et il était impossible de supprimer quoique ce fût, même si des nouvelles plus fraîches, plus importantes, arrivaient.

Enfin, le maudit travail de conformer sa pensée à telle largeur de colonne, à telle étendue de papier. Voilà que j'ai écrit un article de fond. J'y ai mis tout ce qui était dans mon âme, mesurant chaque mot d'après la place, le conformant à l'esprit et à l'âme du lecteur. Les autres articles sont déjà imprimés. Le metteur en pages compose et compte. Il a déjà fait les trois quarts de l'article de fond lorsqu'il s'aperçoit qu'il est trop long de 8 à 10 lignes.

Et il faut recommencer !

Ou encore une lettre vient à manquer.

Un soir Charles qui compose me déclare que l'« r » manque. — Si vous me supprimiez quelques « r » du manuscrit ? Ça fera moins de travail que la correction de demain.

Enfin le premier exemplaire est prêt ! On inter-

rompt un moment le travail. Nous regardons le numéro comme si nous n'avions pas déjà vu chaque lettre une dizaine de fois au moins. Mais l'ensemble se présente d'une manière différente.

Nous allumons une cigarette, nous feuilletons les pages...

— Nom de Dieu ! vous avez une manie de retourner les *e* les pattes en l'air, mon petit Charles. Ça ne va pas très bien, la mise en page, mon cher, s'il en était ainsi de vos études, elles ne valaient pas grand'chose.

— Ça va, ça va ! — dit Charles de sa voix de basse — c'est l'affaire du correcteur et vous les avez laissé passer. Ça vous arrive ! Et puis, en voilà du travail, mon vieux, riposte-t-il, regardez la septième page, vous avez mis de l'encre, on ne voit plus rien !

En effet l'encre s'est étalée. On enverra ces exemplaires à Varsovie où les gens sont plus habitués à la lecture. »

Malgré toutes les précautions prises par Pilsudski et son entourage, la gendarmerie est arrivée — par un pur hasard, il est vrai — à découvrir la rédaction et l'imprimerie de *l'Ouvrier* en février 1900.

« Cette presse qui, avant l'arrestation, avait vomi des centaines de milliers d'éditions, qui pendant longtemps faisait l'unique but des recherches des gendarmes et des espions, dont l'existence prolongée était un défi à la puissance du gouvernement tsariste — cette machine se trouvait à découvert sur son socle habituel avec, dans son

cadre, le trente-sixième numéro, lorsque les gendarmes firent irruption dans notre appartement. On la considérait avec étonnement et respect. Les mouchards touchaient avec curiosité le fer, s'étonnant qu'une telle bagatelle puisse avoir tant d'importance.

On imprima la page enfermée dans le cadre. Le lieutenant-colonel Gnoinski lut à mi-voix en dictant le procès-verbal de la perquisition. « Trente-sixième numéro de *l'Ouvrier*, le 25 février. Article d'introduction : « Le triomphe de la liberté de parole. »

— Orloff, le chef des gendarmes du « Gendarme de l'Europe », Nicolas I^{er}, en reconduisant un ami qui partait à l'étranger, lui demande de lui faire une petite commission. « Quand vous serez à Nuremberg, dit-il, allez auprès de la statue de Gutenberg, l'inventeur de la presse, et crachez-lui à la figure de ma part. Tout le mal du monde vient de lui ! » — Eh, votre Gutenberg ! — le colonel se tourna vers moi avec un sourire sarcastique en montrant les policiers qui nous entouraient — vous voyez bien que tout le mal vient de lui ! »

Il faut que je l'avoue, malgré les moments difficiles passés avec cette presse, bien que, souvent, j'aie ragé au travail et que je l'aie appelée « vache », « canaille », etc., j'eus un serrement de cœur quand je vis « cette vache » dans les viles mains des mouchards, au moment où on la transportait de son armoire dans une malle. Pendant que Gnoinski posait les scellés, je restais triste comme si le couvercle d'un cercueil s'était défini-

tivement fermé sur quelqu'un de proche, de très cher. Tant d'espairs, tant d'amour, tant de sacrifice se trouvaient liés à ce morceau de fer condamné au silence et à l'inactivité ! »

Il est facile de s'imaginer la joie de la gendarmerie qui, en arrêtant Pilsudski, était persuadée d'avoir mis fin à l'existence de cette revue, source de continuels reproches de la part du gouvernement, tenant la police sur un perpétuel qui-vive. Le capitaine qui interrogeait en prison Pilsudski ne s'en cachait pas.

— Il n'est pas facile, disait-il, de fournir encore une fois un tel effort, d'organiser la chose à nouveau.

— Allons donc, capitaine, je suis persuadé qu'en ce moment peut-être on imprime déjà le numéro suivant de *l'Ouvrier*. Croyez-moi, cela ne présente aucune difficulté pour le P. P. S. ¹.

1. Joseph Pilsudski : *Walka rewolucyjna w zaborze rosyjskim*, Cracovie, 1903 (La lutte révolutionnaire dans la Pologne annexée par la Russie).

Sieroszewski : « *Joseph Pilsudski*. » Sieroszewski (Venceslas) l'un des plus célèbres écrivains contemporains polonais, longtemps exilé en Sibérie, est l'un des amis les plus fidèles de Pilsudski. Pendant la guerre il servait, malgré son grand âge, dans les Légions comme simple cheveu-léger.

IV

En relevant de la sorte le défi lancé par l'officier de gendarmerie, il puisait sa force dans une conviction morale, toutes les preuves matérielles donnant raison à l'attitude triomphante des autorités russes.

Quelles ne furent pas l'admiration des ouvriers et la fureur de la police quand, en effet, quelques jours après cette conversation, parut le n^o 36 de *l'Ouvrier*, ce même numéro qu'on était en train de composer au moment où les mouchards envahissaient l'appartement de Pilsudski, faisaient main basse sur tout le matériel de l'imprimerie — qui n'était pas lourd — et l'arrêtaient avec ses deux compagnons qui, à eux trois, composaient le comité de rédaction, le personnel de l'administration et la main-d'œuvre de l'imprimerie.

Il est vrai que ce 36^e numéro, ainsi que les deux suivants qui, par leur aspect extérieur, la mauvaise qualité du papier, les types usés, les défauts de composition, imitaient à dessein les numéros précédents, furent imprimés à Londres. Le prestige du parti était sauvé. Ce n'est qu'avec le 39^e numéro

qu'on reprend l'impression de *l'Ouvrier* dans le pays même, à Kiev, et cela dans une maison habitée par le commissaire de police du quartier. Le siège de la rédaction ainsi établi, les recherches de la gendarmerie se trouvaient singulièrement compliquées.

La mise en circulation du 36^e numéro dont un exemplaire fut envoyé à dessein au chef de la police, atteignit pleinement le but que le parti s'était proposé. En effet, la parution de ce numéro où, par un prodige d'énergie et de travail, furent insérées les toutes dernières nouvelles de la vie du parti témoignait d'une manière éclatante du développement de cette organisation fondée depuis un espace de six ans à peine. La puissance du parti s'était accrue sensiblement tant au point de vue du nombre de ses membres que du champ de son activité, résultat d'autant plus surprenant que le P. P. S., traqué sans cesse, restait plus que jamais une organisation secrète. A tel point secrète qu'à part quelques rares initiés on ne se rendait pas compte du triomphe de la police. L'arrestation de Pilsudski, dont on ignorait l'identité et le rôle important, privait le parti d'un de ses chefs les plus éminents sinon le plus éminent.

Le sort de Pilsudski était prévu d'avance — longue prison préventive — procès retentissant — huit ans de travaux forcés — déportation à vie en Sibérie. Le parti ne voulait et ne pouvait se résigner à la perte de l'homme. En conséquence, le Comité Central décide d'employer tous les moyens possibles afin de libérer Pilsudski.

Était-ce de l'irrationnel ? Bien sûr, autant que toute l'existence du parti qui en elle-même était irrationnelle, par excellence.

L'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie a connu, avant Pilsudski, des cas d'évasions célèbres et audacieuses, mais cette fois la situation était complètement différente. Son procès appartenait à l'espèce de ceux dont tout policier habile se sert comme d'un tremplin pour arriver d'un seul coup de détente au faite de sa carrière.

Les cages de Lodz ne suffisaient guère à une proie de cette valeur — Pilsudski, immédiatement après son arrestation, fut transféré à Varsovie et enfermé dans ce qu'on appelait le X^e Pavillon de la Citadelle de Varsovie, pavillon où avaient été hébergés naguère les insurgés de 1863 — prison pour criminels politiques de haute marque. De ce fait, une évasion de prisonnier n'avait aucune chance de succès et il fallait trouver d'autres moyens pour le libérer, et d'abord obtenir son transfert dans une autre prison. Or, uniquement la maladie pouvait forcer les autorités russes à prêter un concours inconscient aux vues secrètes du parti. Mais encore devait-elle être grave et compliquée, impossible à traiter dans l'infirmerie de la prison, pour qu'on se décidât à la soigner dans un hôpital, dans des conditions plus favorables à une évasion. Après avoir consulté certains médecins sympathisant avec le P. P. S., après les avoir initiés à ce projet, on choisit la démence sous la forme de la folie de la persécution.

Mais comment faire part à Pilsudski de ce projet

comment lui communiquer les instructions des médecins ? Obtenir un tête-à-tête ? Il ne fallait pas y songer ! Des entrevues avec les prisonniers, on ne les avait qu'à force de longues démarches et lorsque l'instruction était suffisamment avancée. D'ailleurs, il était impossible d'y exprimer ce qu'on voulait. Le parloir de la prison était une vaste pièce, divisée en deux compartiments par des grillages épais, entre lesquels se tenait un gendarme. Dans l'un de ces compartiments on introduisait le prisonnier, dans l'autre le visiteur. Pendant les cinq minutes de l'entrevue, il fallait causer à voix haute, on ne pouvait traiter que des questions les plus banales sous peine de se voir couper la parole et supprimer toute visite. Il existait d'autres moyens plus compliqués, il est vrai, mais plus efficaces de faire passer des nouvelles aux prisonniers. On les écrivait sur une mince feuille de papier de soie qu'on dissimulait soit en la faisant cuire dans le pain ou même dans les mets que les prisonniers étaient autorisés à recevoir du dehors, soit en la cousant dans le linge ou les vêtements que les parents pouvaient faire parvenir au détenu. On marquait aussi des lettres qui composaient des phrases entières à l'aide de la pointe d'une aiguille dans les livres qu'on apportait de la ville pour distraire les prisonniers.

Tous ces moyens, employés couramment dans d'autres prisons, étaient inapplicables aux pensionnaires du X^e Pavillon, nourris exclusivement par la cantine de la citadelle et qui ne pouvaient recevoir que des livres aux pages non coupées. Quant au

linge et aux vêtements, ils étaient soumis à une perquisition tellement minutieuse que l'introduction d'une lettre n'y était guère possible.

Mais, selon toute évidence, Pilsudski est né coiffé.

On trouva un intermédiaire bénévole, le directeur-adjoint du X^e pavillon et intendant de la prison, qui se chargea de lui transmettre des lettres.

Siedelnikoff, tout officier du tsar qu'il était, éprouvait, selon ses propres paroles, « une pitié sincère pour ces hommes nobles et malheureux ». Sans égard pour le risque terrible qu'il courait au cas où son rôle aurait été dévoilé, il acceptait de rendre certains services aux prisonniers.

« On ne s'évade pas de cette prison à l'aide d'un méchant bout de papier, et il n'y a que cela qui importe », se disait-il.

Son emploi lui donnait accès à toute heure du jour et de la nuit à toutes les cellules, il remit à Pilsudski quelques lettres qu'il ne se donna même pas la peine de lire.

Pilsudski se mit à exécuter fidèlement les instructions reçues. Donc, il simula la folie de persécution.

Il se mettait dans une colère épouvantable à la vue d'un uniforme, prétendant que ces gens-là venaient pour l'assassiner, il refusait toute nourriture, car elle devait contenir du poison et ne mangeait que des œufs durs apportés dans leurs coquilles.

La consternation dans le camp des gendarmes

fut grande — Pilsudski malade, adieu le procès, les avancements, les décorations, adieu le brillant avenir. Que faire ? Cette question se posait aussi bien pour Pilsudski que pour les geôliers. Il s'en rendait compte, parfaitement.

« C'était un jeu pénible. La faim me tenaillait, d'autant plus que les gendarmes me faisaient envoyer des repas succulents que j'étais obligé de refuser. Le plus dur était la simulation de la démence, une attention perpétuelle de mes propres mouvements, de l'expression du visage, la nécessité de divaguer de temps à autre. Tout cela me fatiguait au-delà de toute mesure et parfois la frayeur des gendarmes à la vue de ma conduite me faisait rire. Après quelques semaines j'étais tellement las, que je résolus d'interrompre.

Les forces m'abandonnaient, je marchais à peine. Il me semblait, par instants, que je me trouvais au bord d'un abîme dans lequel, d'un moment à l'autre, j'allais m'effondrer. »¹

Il fallait se hâter pour ne pas faire rompre la corde de l'arc trop tendue.

Le parti, inquiet, se décida à demander le concours d'un personnage officiel — le professeur Chabachnikoff, psychiatre célèbre et directeur de l'hôpital des aliénés à Varsovie. On lui demanda d'aller voir le malade et de donner son avis aux autorités. Chabachnikoff, de religion orthodoxe,

1. Cité par Stefan Hincza dans son livre *Pierwszy Żołnierz Odrodzonej Polski* (le Premier soldat de la Pologne renaissante).

considéré partout comme Russe, était d'origine bouriate, peuplade sibérienne.

C'était un homme de grand cœur.

Il consentit à aller voir Pilsudski, à condition que ce soient les autorités qui le demandent. Les gendarmes acceptèrent avec joie cette proposition qui leur paraissait être l'unique planche de salut. Ils espéraient qu'un spécialiste éminent saurait guérir le malade et rendrait le procès possible.

Chabachnikoff, invité par les autorités, se rendit au X^e pavillon et resta en tête-à-tête avec Pilsudski.

Pour un psychiatre de son expérience le fait de la simulation, tout habile qu'elle fût, ne faisait pas l'ombre d'un doute — il en acquit la certitude dès le commencement de son examen. Une simulation, bien sûr, mais le simulateur n'était-il pas un détenu politique et, de ce chef, ayant droit aux plus grands égards ?...

Une conversation sincère et intime s'engagea entre eux, le médecin ayant su gagner la confiance du prisonnier. Du reste, il existait un lien puissant de sympathie qui les unissait — des souvenirs de la Sibérie, patrie chérie par le professeur et dont Pilsudski ne se cachait pas d'avoir gardé de bons souvenirs.

Dans ces conditions, Chabachnikoff n'hésite pas à délivrer un certificat officiel où il était dit que la maladie demandait un traitement spécial, impossible à poursuivre dans la prison ou dans l'hôpital de la Citadelle et que, soigné comme il faut, le malade, très certainement, reprendrait ses

sens — et même en un espace de temps relativement court.

Il est facile de s'imaginer la joie des gendarmes — la cause n'était donc pas perdue, il suffisait de se conformer aux indications du professeur, tout en observant les moyens de sécurité nécessaires. Les hôpitaux de Pologne ne paraissaient pas suffisamment sûrs aux autorités russes qui décidèrent d'envoyer le malade à Saint-Pétersbourg dans un asile d'aliénés.

Pilsudski quittait le X^e pavillon : la première partie du plan de l'évasion était accomplie.

A Saint-Pétersbourg, comme dans toute ville de l'Empire Russe où il y avait une colonie polonaise, il existait une ramification du P. P. S., composée surtout d'étudiants et d'intellectuels, l'émigration ouvrière en Russie étant très restreinte.

C'est à l'un de ses membres, Mazurkiewicz, jeune docteur, qu'incomba le rôle principal dans l'exécution de la seconde étape de la libération. Le parti lui donna l'ordre de faire des démarches pour obtenir un poste d'interne à l'hôpital où se trouvait Pilsudski. La chose était relativement facile, le père de Mazurkiewicz possédant des relations dans le monde officiel et le jeune homme, lui-même, sortant de l'École Militaire de Médecine de la capitale.

Il eut la chance non seulement d'être désigné pour la division de Pilsudski, mais encore d'avoir pour chef le D^r Czezott, qui reconnut aisément un cas de simulation chez le malade, mais qui déclara à son adjoint : « Aussi longtemps que je garderai

mon poste, la décision pourra être ajournée indéfiniment, bien qu'il me soit évidemment impossible de garantir que la police ne viendra pas un jour pour l'enlever. »

Ces menaces, ainsi que le fait d'une possibilité de démission prochaine, envisagé par le directeur qui ne cessait d'avoir des malentendus avec les autorités, décidèrent Mazurkiewicz à mettre au plus vite son plan à exécution.

Toutes les précautions furent prises à l'avance. Les vêtements dans lesquels Pilsudski devait prendre la fuite avaient été apportés petit à petit dans une serviette et le jour, ce jour de délivrance, était fixé au premier du mois de mai, alors que le peuple entier se réjouissait. Le jeune médecin résolut de se montrer généreux et d'accorder des congés en abondance aux serviteurs et aux gardiens.

Au moment où toutes les circonstances se présentaient sous le jour le plus favorable, à ce moment même, le plan de l'évasion, soigneusement élaboré, faillit échouer. La police avait-elle eu vent de la chose ? Nullement, tout risquait de manquer par la faute d'un moment de faiblesse. Voilà l'histoire racontée par le Dr Mazurkiewicz dans toute sa nudité émouvante : « En marchant de long en large à travers la salle de consultation, j'éprouvais une très forte émotion : dans le champ net de ma conscience se dessinaient d'anciens états d'âme, intensifiés maintenant, et des tableaux étranges. Je vis très distinctement un énorme paysan rencontré naguère au bord de la Néva, portant dans

un panier de tout jeunes limiers qui regardaient tout autour d'eux pleins de joie et de confiance.

— Je vais les vendre, Monsieur, sinon je les noierai, me dit-il en me croisant.

Je me retournai — l'un des petits chiens avait grimpé, les pattes contre le bord de la corbeille ; il se mit à aboyer, content. Cet homme, c'est le sort, et moi je fais le chien, pensai-je.

Puis je vis la ville de Lodz, toute l'activité que j'avais rêvé d'y déployer, — avenir définitivement perdu. Et encore l'image de ma mère qui, d'une main tremblante, cherchait mon épaule une fois que j'étais tombé, pris de vertige. Enfin de mauvaises doutes envenimèrent mon esprit : la prison a tellement exténué Victor¹ qu'il ne pourra plus servir à rien ni à personne — il serait facile de duper les camarades en inventant une histoire, en déclarant que cela n'a pas réussi — et voilà. »

La lutte fut âpre, la victoire éclatante.

« La tête et le cœur remplis de chaos, je courais par la chambre et soudain j'eus comme une illumination. Voilà que de mes mains je vais enterrer un homme vivant entre les quatre murs d'une prison. C'est impossible. Je m'arrêtai. A ce moment même je compris clairement, nettement, que seul, sans Victor, je ne sortirai pas de l'hôpital, car je ne le pourrais pas, physiquement. Ainsi donc, ce dernier mouvement direct, élémentaire, eut le

1. L'un des pseudonymes de Pilsudski.

dessus et rétablit tout de suite l'équilibre et le calme de l'être. »

Les hésitations une fois vaincues, Mazurkiewicz ordonne de faire venir Pilsudski dans son cabinet de consultation, sous prétexte de l'examiner, puis il donne congé au gardien qui l'avait amené.

En dix minutes Pilsudski est habillé et prêt à sortir.

Ils quittent tous deux le pavillon, traversent la cour, salués par le gardien de service et passent devant la loge du concierge qui leur ouvre avec déférence la porte de l'hôpital-prison. Ils hèlent une voiture qui passe et se font conduire à l'appartement secret où les attendaient déjà les camarades anxieux.

Quitter l'hôpital-prison n'était pas encore avoir reconquis la liberté. D'un moment à l'autre, la meute des policiers pouvait être sur la trace du fugitif. Tant qu'il se trouvait en Russie, une perpétuelle menace planait au-dessus de sa tête. Il s'agissait donc de quitter Saint-Pétersbourg, puis de passer la frontière. Pilsudski ne s'attarde pas et après s'être séparé de Mazurkiewicz¹, prend le train pour Kiev, accompagné de son ami le plus dévoué, Sulkiewicz².

Immense fut la joie des locataires d'un méchant

1. Mazurkiewicz est actuellement professeur de la Faculté de médecine de l'Université de Varsovie, l'un des meilleurs psychiatres polonais.

2. Michel Sulkiewicz, ami de Pilsudski, s'enrôla dans la Légion comme simple soldat et fut tué en septembre 1916.

petit logement à Kiev, lorsqu'un jour retentit un violent coup de sonnette et Pilsudski, précédé du fidèle Sulkiewicz, Pilsudski en chair et en os franchit le seuil du logis. Ces gens savaient qu'on travaillait à le libérer, mais de là à le voir vivant à Kiev, dans l'imprimerie même de *l'Ouvrier*, la distance était énorme.

Et lui, de voir son imprimerie vivante, en plein travail, il est heureux. Il en est tellement heureux que, du coup, il se met à l'ouvrage. Cet ouvrage qui lui a valu la prison, cet ouvrage qui l'a mené aux confins de la folie, cet ouvrage, il le pétrit de nouveau dans ses mains. Il le caresse, il le soigne et, des heures durant, il compose le numéro 39 de *l'Ouvrier*...

Dans ces conditions une nuit est vite passée.

Le lendemain matin Pilsudski part chez son ami et camarade, administrateur des forêts du comte Zamoyski ; domaines qui touchaient à la frontière russo-autrichienne. Miklaszewski, en bonnes relations avec les paysans-contrebandiers, fit traverser à Pilsudski la petite passerelle jetée au-dessus de la rivière qui séparait la Russie de l'Autriche. Il était libre !

Cette liberté, il en appréciait déjà le goût une fois hors des murs de l'hôpital, il la savourait à sa manière à lui, toute particulière. La voiture qui devait les conduire au plus vite à un abri sûr était attelée d'une rosse qui avançait à peine. Mazurkiewicz, énervé, sentant le danger, sachant qu'on l'attendait, entra dans un état de surexcitation extraordinaire : « Tu crois transporter des maccha-

bées, espèce de croque-mort ! » criait-il en colère.
Et Pilsudski de l'apaiser :

— Mais laisse-le donc, qu'il aille comme il veut,
regarde la verdure autour de toi... Ne sens-tu pas
le printemps qui embaume ?... »

V

La Pologne n'avait plus de capitale, mais il lui restait Cracovie... Cracovie où elle pouvait s'agenouiller aux tombeaux de ses rois, rêver dans la vaste cour d'honneur du château de Wawel, pleurer devant l'autel de sa Patronne à l'église de Notre-Dame... C'est au Musée National de Cracovie qu'on voyait Albert de Honhenzollern, duc de Prusse, rendant, dans une attitude toute humble, l'hommage traditionnel à son suzerain, Sigismond I^{er}, roi de Pologne. Belle peinture — tableau historique ! Et il y en avait bien d'autres, de ces gestes saisissants de la vérité du passé à jamais fixés par le génie de Matejko... ¹

C'est au théâtre populaire de Cracovie qu'on acclamait Kosciuszko, passant en revue les paysans polonais sur le champ de bataille glorieux, à Raclawice ² où les faux, maniées par des mains inhabiles, surent triompher des canons russes,

1. Jean Matejko (1838-1893), peintre célèbre.

2. Raclawice, victoire de Kosciuszko remportée sur les Russes en 1794, lors de l'insurrection nationale.

commandés par des officiers de carrière. Un de ces miracles du patriotisme dont quelques rares exemples sont connus dans l'histoire de l'humanité.

C'est sur les places publiques de Cracovie qu'on entendait chanter *Jeszcze Polska nie zginela !*, cet hymne aux sons duquel les légions polonaises quittaient, au temps de Napoléon, l'Italie pour marcher vers la Pologne qui « n'est pas morte » tant que vit la grande tradition du soldat polonais...

Cracovie, *Speculum Majus*, Grand Miroir du Passé... De ce passé dont les Allemands effaçaient toutes les traces à Poznan et les Russes à Varsovie. Cracovie possède une des plus vieilles universités de l'Europe, et c'est là où, depuis des siècles, enseignaient des professeurs, admirés par tout l'Occident savant, c'est là où les étrangers venaient pour perfectionner leur éducation. Cracovie possède une École des Beaux-Arts, réputée déjà dans toutes les capitales et dont les élèves sont arrivés à la gloire, aussi bien à Saint-Pétersbourg qu'à Rome, à Paris qu'à Vienne. Cracovie possède une célèbre Académie des Sciences, une magnifique bibliothèque, de riches collections, de somptueux palais, d'anciennes églises... Cracovie, foyer de la vieille civilisation, de la belle culture polonaise... De cette civilisation dont les Allemands effaçaient les nombreux vestiges à Poznan, les Russes, à Varsovie. On venait dans cette ville d'à peine cent mille habitants de toutes les Polognes, on y venait en pèlerinage pieux. Pour méditer la leçon du passé, pour puiser la foi dans l'avenir...

On y venait aussi pour discuter le présent.

Cracovie était alors le centre d'un mouvement politique local. Les partis dont l'action enveloppait le territoire de la Petite Pologne¹ et qui possédaient de nombreux représentants au Parlement de Vienne détenant souvent les portefeuilles les plus importants du cabinet autrichien² avaient fixé leur siège dans la ville. C'est aussi à Cracovie que paraissaient les journaux à la tête de l'opinion publique tels que *Le Temps*, organe du parti conservateur, *La Nouvelle Réforme*, organe des radicaux modérés, *En Avant*, organe du parti polonais social-démocrate en Galicie. Ce dernier très proche du P. P. S. par son programme, comme lui, mettait en avant le postulat de la Pologne indépendante.

Pilsudski vient à Cracovie. Il y vient au printemps 1902, après un court repos, nécessaire à la reprise des forces profondément atteintes par l'aventure de sa captivité, après un voyage de reconnaissance poussé jusqu'à Londres, siège de toutes les organisations révolutionnaires russes du temps des tsars.

Pilsudski s'installe à Cracovie parce que, plus que jamais, il est décidé à reprendre son œuvre. Une œuvre sensiblement amplifiée, profondément mûrie pendant les longues heures de démenée simulée.

1. Petite Pologne, nom historique de la partie méridionale de la Pologne appelée Galicie par l'Autriche, du nom de la ville de Halicz.

2. Comme Goluchowski, ministre des Affaires étrangères, Bilinski, ministre des Finances, etc.

Amplifiée, car il se dit : « Une insurrection victorieuse ne peut être faite par une classe quelconque du peuple, mais par le pays entier. » Mûrie, car finie, la vie du papier imprimé ! maintenant, place au geste armé !... Le joug de la doctrine étroite commence à lui peser de plus en plus, les entraves des partis deviennent trop gênantes — sa Pologne à lui, la Pologne unifiée déborde ces cadres d'un artifice sectaire, Dorénavant, il n'attend que l'heure de rompre définitivement.

Pilsudski s'installe à Cracovie, parce qu'il ne pouvait trouver de meilleure base d'opération. Il recommence son œuvre : sans prendre garde au danger qui le menaçait au cas où il aurait été repris par les autorités russes, il allait souvent de l'autre côté de la frontière, il y allait sous un faux nom, et muni d'un faux passeport. Le feu révolutionnaire ne devait pas s'éteindre...

Jouer d'échecs passionné, il accentue maintes fois la valeur, dans toutes les grandes actions, des éléments de risque — il les considère comme le facteur indispensable du succès ; joueur d'échecs savant, il élabore ses plans de sang-froid sans exposer imprudemment ses figures au danger du hasard. Et voilà pourquoi, tout en préparant son pays à la nécessité d'une lutte armée pour l'indépendance, il ne précipitait rien, attendant des circonstances propices, un événement favorable pour passer de la parole à l'action. Il se souvenait trop bien. L'étude minutieuse de l'insurrection de 1863 l'avait mis en garde contre le Risque — le risque d'une lutte à l'aveuglette, sans alliés, sans

armée contre un ennemi possédant des alliés puissants et une armée nombreuse.

En 1904 éclata la guerre russo-japonaise.

Du coup, les plaies de la lèpre qui rongeaient le corps de l'Empire s'entr'ouvrirent. Manque d'organisation, concussion épidémique, rapine du bien public — des chefs vendent les forteresses à l'ennemi, des intendants perdent aux cartes l'équipement, des fabricants fournissent des bottes en papier mâché, des marchands livrent des conserves avariées...

Que d'abénégation héroïque, si ce n'est de docilité aveugle, chez ce soldat russe se battant pieds nus, le ventre creux, mourant faute de soins, là-bas au loin, dans les montagnes désolées de la Mandchourie ! Elle était criminelle parce que inutile, cette guerre provoquée par la camarilla de la cour ; elle n'était ni ne pouvait être populaire dans le pays. Le prestige de la Russie fondait aux yeux de ses voisins d'Europe, le prestige du tsar — aux yeux de la population...

La mobilisation se faisait intense en Pologne. Des dizaines de milliers de réservistes étaient envoyés en Extrême-Orient où ils étaient menacés d'être tués soit par des balles japonaises, soit par le froid, la faim, les maladies.

Pilsudski jugea l'heure venue d'exécuter le testament de 1863 : plus de paroles — des actes ; plus de partis — la nation ; plus de luttes secrètes — la guerre ouverte. Il voulait une armée et il pensait la recruter parmi les hommes que la Russie mobilisait, car ceux-là ne comprendraient-ils pas que

puisqu'il s'agissait de mourir, mieux valait le faire pour libérer sa patrie ? Il voulait des armes et il pensait les obtenir du gouvernement japonais, car ses ministres ne comprendraient-ils pas, la valeur des légions polonaises qui, bien équipées, seraient capables de désorganiser le front en prenant l'ennemi à revers ?

« C'est une folie et une honte que d'aller verser notre sang là-bas, au loin, pour des intérêts russes, de permettre qu'on nous conduise à l'abattoir de la Mandchourie comme des moutons, au lieu que ce même sang, versé dans une lutte contre l'oppressur pour la défense de notre honneur national, pourrait nous apporter d'incroyables profits », s'écriait-il. Cet appel à la nation resta sans écho. Ceux qui partaient espéraient pouvoir sauver quand même leur vie au prix d'une blessure ou d'une maladie ; ils préféraient jouer cette chance plutôt que d'être pris les armes en mains lors d'une insurrection et pendus haut et court. Ceux qui restaient combattaient très énergiquement les projets de Pilsudski qui voulait « entraîner la Pologne dans une nouvelle aventure tragique, répétition de 1863 — Saint-Pétersbourg étant toujours assez fort pour étouffer l'insurrection et noyer le pays dans le sang. » Ils s'y opposèrent par tous les moyens et réussirent à en dissuader le gouvernement japonais qui répondit par un refus à Pilsudski, arrivé à Tokio pour gagner l'état-major du Mikado à ses plans.

Pilsudski rentre à Cracovie, profondément déçu, mais non découragé. Sulkiewicz qui le connaissait

si bien raconte : « Ziuk ne s'impatientait jamais, jamais il ne désespérait.

« — Si c'est non — eh bien, c'est non !... On le fera une autre fois ! », avait-il l'habitude de répéter dans ses revers.

Il s'était donc trompé ? Oui, mais... de date, seulement ; l'Avenir lui réservait une revanche éclatante.

Et le présent lui prouvait, en attendant, combien il avait raison d'être sceptique à l'égard de la puissance russe — la débâcle de l'Empire qu'il prévoyait inévitable et qu'il escomptait dans tous ses plans était proche. Les premiers tonnerres du terrible orage révolutionnaire qui ne s'est déchaîné finalement que douze ans après éclatèrent simultanément en 1905 dans différents points de la Russie, aussi bien en Finlande qu'en Arménie, en Lettonie qu'en Sibérie. Le P. P. S. décida que la Pologne aurait sa part de feu.

C'était pour Pilsudski une occasion admirable de mettre en pratique ses idées, d'ouvrir les hostilités. Mis dans l'impossibilité d'entreprendre la guerre, il déclanche la guerilla. Il recrute parmi les membres du parti des hommes réputés pour leur courage et résolu à se battre. Il en forme de vraies organisations militaires et leur apprend le manie-ment des revolvers, des fusils et des bombes, seules armes dont on pouvait alors disposer.

La lutte menée par l'Organisation du Combat de P. P. S. — tel était son nom officiel — différait de beaucoup de l'action déployée en même temps par le parti social-révolutionnaire russe qui exer-

çait surtout une terreur dite « individuelle » visant la famille impériale et les plus hauts fonctionnaires de l'État. Pilsudski, fidèle au passé des révolutions nationales polonaises, s'est donné pour but la destruction non des individus isolés, mais des différents services administratifs russes sur tout le territoire de la Pologne. On confisquait, les armes à la main, les transports d'argent provenant en grande partie des impôts, payés par la population polonaise. De ce chef ils étaient considérés par Pilsudski, à l'égal de toute autre propriété nationale, comme devant être arrachés aux griffes de l'ennemi ¹.

On mettait le feu aux dépôts d'eau-de-vie, un monopole de l'État par lequel le gouvernement appauvrisait systématiquement le pays et démoralisait le peuple. On s'attaquait aux commissariats de police, nids de mouchards et qui, de tout temps, étaient connus comme des lieux où l'inquisition la plus cruelle s'appliquait aux gens, arrêtés pour le moindre délit politique... Si dans ces occasions quelques espions, gendarmes ou même fonctionnaires civils tombaient victimes soit de leur zèle, soit du malheureux hasard, eh bien ! à la guerre comme à la guerre... Le sort des « soldats » de Pilsudski — au cas où on les faisait prisonniers — était autrement terrible : seul, le gibet mettait fin à leur martyre : « Lorsque tu demeures solitaire, pendu au croc du gibet, lorsque tu tombes dans

1. Une confiscation de ce genre fut accomplie personnellement par Pilsudski à Rogow.

la fosse sanglante du condamné, le cœur transpercé par les balles des soudards, lorsque tu agonises de la mort lente des steppes sibériennes, le drapeau d'une grande puissance, ô soldat polonais, ne flotte pas au loin. Au loin, il n'y a rien. Il n'y a derrière toi qu'une fosse creusée à la mesure de ton cadavre. Devant toi, il y a des armées ». ¹

Parfois, — combien rares étaient ces cas — on arrivait à les sauver de la mort certaine par la force, plus souvent par la ruse. Un de ces hauts faits est resté célèbre dans les chroniques du parti par son audace vraiment extraordinaire.

Voici le récit fait par un ancien pensionnaire de « Pawiak », hospitalisé dans cette prison au moment même du fameux enlèvement, c'est-à-dire au printemps 1906.

« Vous savez la nouvelle, monsieur ? nos chevaux ont disparu ! », me dit, en guise de « bonjour ! » notre gardien d'étage. L'événement, en effet, est important, les pégases du panier-à-salade, — gros, tranquilles, et très bonshommes — « great attraction » de nos promenades quotidiennes dans la cour de la prison : combien de kilos de sucre n'ont-ils pas daigné accepter des mains socialistes, anarchistes, révolutionnaires !... « Comment ! ils se sont évadés ? La porte était donc ouverte ?... » — « Que non ! vous savez bien qu'ils sont beaucoup trop doux pour faire de pareilles frasques ! Et puis, vous — un vieux pensionnaire, supposer qu'on va laisser notre porte ouverte sans prendre

les précautions nécessaires ? » me dit le gardien avec un sérieux reproche dans la voix. » — « Le pire c'est que les chevaux ont disparu en même temps que la voiture cellulaire et même le cocher — sans traces, sans nouvelles depuis hier soir. On s'en fait une bile au bureau !... »

Excité, flairant l'aventure, je me perdais, trois heures durant, dans les hypothèses les plus extraordinaires, — la vérité devait bien les surpasser ! Ce n'est que vers midi qu'on ramène à Pawiak les chevaux, le panier à salade et le cocher. Tous indemnes, à part le cocher quelque peu abruti par une bonne dose de chloroforme... Et c'est la ruée des procureurs, juges, gendarmes, flics, gardiens... — branle-bas d'interrogatoires. Affolement indescriptible — dix parmi les plus célèbres membres de l'Organisation du Combat de P. P. S., dix parmi les condamnés à mort pour attentats à main armée, dix parmi les meilleurs soldats de Pilsudski, faits prisonniers, enlevés juste avant la marche vers le gibet !...

La meute des policiers est lâchée... Trop tard !

Je procède à mon petit interrogatoire personnel parmi les quelques membres du Comité Central de P. P. S., voisins de ma cellule, et dont les figures réjouies me disent qu'ils en savent long sur cette disparition. Plus que je ne le pouvais supposer, car pour eux ce n'était nullement une surprise ; prisonniers, ils avaient participé à l'élaboration du plan de l'évasion de leurs camarades, considérés déjà comme perdus.

La veille, dans la journée, un coup de télé-

phone. Le préfet de police de la ville de Varsovie avisait le directeur de Pawiak de tenir prêts dix prisonniers — les noms étaient indiqués clairement — pour les livrer entre les mains du capitaine de gendarmerie, baron von Budberg, qui se présenterait muni des documents nécessaires et de l'escorte indispensable, les types appartenant à la catégorie des criminels les plus dangereux ! Tellement dangereux même que leur transfert dans les casemates du X^e Pavillon de la Citadelle avait été jugé en haut lieu comme absolument urgent.

Le baron von Budberg — jeune officier à l'uniforme étincelant — arrive tard dans la soirée, assisté d'une dizaine de policiers armés jusqu'aux dents. Il a les manières d'un gendarme russe et d'un baron balte-allemand ; le pauvre directeur-adjoint de Pawiak est complètement anéanti par son ton hautain, par ses ordres sans répliques et par ses... « lettres de créance ». Pensez donc ! un capitaine de gendarmerie — quelle grosse légume... Devant lui on ne peut rester qu'au « garde-à-vous ! » Et pas commode du tout, le baron ! Et pressé, comme si le feu menaçait la boîte... « Amenez les prisonniers ! et plus vite que ça — grouillez-vous ! Prêtez-moi votre voiture cellulaire, je n'ai pas voulu venir avec la mienne, celle de la Citadelle. Il ne faut pas attirer trop l'attention des gens dans les rues, les temps ne sont pas bien tranquilles... Voilà pourquoi je ne suis venu qu'avec les « gorodowyïs », ¹ l'escorte des cosaques nous rejoin-

1. En russe, les noms des agents de police en uniforme.

dra en cours de route. Voici votre reçu ! vous ne vous êtes pas trompés, ce sont bien les prisonniers demandés ? Allons, en route !... »

Ce ne fut pas du tout facile que de se mettre en route, certains prisonniers opposant une vive résistance à l'embarquement dans le panier-à-salade, un voyage comme celui-ci aboutit trop souvent au... gibet ! Heureusement que les policiers du baron von Budberg ont des poignes solides ! quelques coups bien assénés arrivent à rendre les « voyageurs » plus dociles. Du reste, par mesure de précautions, la moitié des flics prennent place à l'intérieur de la voiture... les autres à l'extérieur et deux — à côté du cocher ; on n'est jamais assez prudent quand on a à faire à des criminels de cette marque. La porte de Pawiak s'ouvre toute grande, et le capitaine, avant de monter dans son coupé, donne l'ordre au chef du convoi de ne pas prendre à gauche, mais à droite, ceci afin de rejoindre les cosaques, cachés dans un endroit solitaire.

Non seulement cet ordre est observé rigoureusement, mais même tous les autres, ceux qui avaient été donnés par le camarade Gorzechowski avant qu'il n'ait endossé l'uniforme du baron von Budberg. Et à la suite de ces ordres, le masque de chloroforme est vite posé sur la figure du cocher, la voiture est conduite, effectivement, à un « endroit solitaire », les prisonniers reçoivent des mains des « policiers » des revolvers et des passeports « presque » authentiques et dans une cour abandonnée on se dit : « au revoir ! » et l'on prend

congé du panier-à-salade, des chevaux et du cocher, profondément endormi...

Le lendemain, les proclamations, apposées sur les murs de Varsovie, annoncent que le P. P. S. a décidé « d'amnistier » dix de ses membres, condamnés à mort par le tsar, et que l'acte de grâce vient d'être réalisé par les « soins du parti... »

L'intensité de l'effort révolutionnaire fourni par Pilsudski ébranla et les nerfs, et les muscles du parti. Ses forces morales, par des discussions continuelles sur la priorité des postulats ou nationaux ou sociaux et sur l'ordre chronologique de leur réalisation. Ses forces physiques, par des arrestations en masse, conséquence de l'inoculation dans l'organisme du P. P. S. des microbes de la provocation, cultivés au moyen de l'or russe.

Les divergences dans l'interprétation des dogmes théoriques causaient un froissement continu et aggravaient un antagonisme qui finit par diviser le P. P. S. en deux camps pleins de méfiance. Les « purs » reprochaient à leurs adversaires de sacrifier à un idéal national la vérité de tous les jours d'une lutte des classes. Cet idéal de la Pologne indépendante, ils le considéraient dans leur for intérieur comme très éloigné de la réalité, chimérique dans la conception même de sa mise en œuvre, de plus nuisible, car les méthodes de Pilsudski désorganisaient la discipline du parti, éloignaient le P. P. S. de l'Internationale socialiste et provoquaient une recrudescence inutile de repréailles. Pilsudski, lui, n'avait qu'une seule réponse à toutes ces accusa-

tions : révolution nationale d'abord, évolution sociale après.

Ne restait-il pas fidèle à la pensée de Marx : « le rétablissement d'une Pologne démocratique est la condition essentielle de la reconstitution d'une Allemagne démocratique... non pas un simulacre d'état mais une Pologne apte à vivre, reconstruite sur des bases solides ?... »

Il ne peut y avoir de travail fait en commun par ceux dont la force provient de l'étreinte de la terre et ceux dont la puissance renaît à chaque nouvel essor. Antée et Prométhée ne sont pas du même sang...

Au congrès de 1906 les deux camps s'affrontèrent et la rupture eut lieu, d'un côté le P. P. S. orthodoxe, de l'autre — Pilsudski avec la fraction révolutionnaire groupée autour de lui. Le voilà seul, car ceux qui lui sont restés fidèles, troupe relativement petite, croient aveuglément en lui sans posséder le génie de ses vues.

Seul enfin : « Grandeur où est ton nom ?... »

« Des héros, des martyrs, oui, mais pas de chefs. »

Les soldats de l'insurrection naissante avaient un chef désormais.

VI

Ici commence une nouvelle époque dans la vie de Pilsudski.

Une vie de Chef...

« Pour nos buts tant politiques que sociaux nous devons combattre. Et ceci non en faisant marcher nos langues ni au moyen du papier imprimé, mais les armes en main. Nous devons opposer à la force organisée de l'oppression qui s'appuie sur les baïonnettes de la soldatesque, la force armée des masses du peuple polonais. La révolution à laquelle nous nous préparons sera une lutte de l'armée du peuple avec l'armée du tsar, cette armée qui défend chez nous sa domination. Cependant, pour que cette révolution réussisse, il faut s'y préparer de toutes les manières, en puisant un enseignement dans les tristes expériences du passé ¹. »

Cette lutte devait être dirigée en premier lieu contre la Russie tsariste, contre cette Russie disposant alors de centaines de mille sinon de

1. Cité par Sieroszewski : *Joseph Pilsudski*.

millions de soldats, alliée à la France et à l'Angleterre par des traités d'amitié, complice de l'Allemagne et de l'Autriche dans le partage de la Pologne et prônant par la bouche du tsar Nicolas II les beautés de la paix universelle.

Quelle force pouvait opposer Pilsudski à cet empire gigantesque, uni aux autres puissances européennes ? Quelques centaines, un millier au plus de jeunes étudiants et ouvriers ne connaissant rien du difficile métier militaire, disposant uniquement de brownings et de quelques rares fusils et souvent ne possédant pas un sou vaillant dans leur poche.

Faire appel à une lutte révolutionnaire contre le régime d'oppression au moment même où le gouvernement russe, menacé dans son existence par les émeutes qui éclataient à tout instant dans le pays entier, tâchait de rassurer l'opinion publique par l'habile comédie d'une évolution parlementaire à laquelle se prêtaient bénévolement les démocrates modérés, à laquelle prenaient part les ouvriers en déléguant à la Douma tsariste leurs élus ! Renouveler encore une fois l'épopée tragique d'une insurrection nationale, solliciter l'intervention de l'Europe ? A cette époque il aurait été vain d'espérer, ne fût-ce qu'un platonique : « Vive la Pologne, Monsieur ! ». « Lutte armée » dans ces conditions c'était plus que de l'euphémisme. Pour tout esprit avisé cela frisait presque le ridicule. Oui, mais s'il est vrai que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, l'inverse — du ridicule au sublime — arrive quelquefois. A cette différence

près, qu'alors la distance ne peut être franchie que sur les ailes d'un héroïsme inspiré. Pilsudski possède le secret de ces coups d'aile qui font l'histoire d'un peuple.

Les apparences ne le trompent pas. Le présent lui donne tort, mais ses projets ne sont-ils pas basés sur l'avenir ? Sur cet avenir dont il embrasse les vastes horizons d'un coup d'œil vraiment prophétique ? « Il n'y a rien d'aussi douloureux que de ne pas savoir profiter des possibilités favorables et elles approchent, elles sont même déjà tout près », déclare-t-il publiquement bien avant 1914. Il sent la Grande Guerre venir. Il prévoit les cataclysmes qu'elle va provoquer...

Il est sûr que la question polonaise va surgir à nouveau. Au cours de ces dernières 140 années ne surgissait-elle pas à l'occasion de tout conflit armé en Europe ? Pilsudski veut que la Pologne reste fidèle à son passé. Il veut que, le moment venu, elle soit en état de défendre, les armes en main, ses intérêts nationaux mieux et avec plus d'efficacité qu'elle ne l'avait fait précédemment. Il cherche des alliés assez forts pour lui permettre le triomphe de la cause, assez faibles pour ne pas lui imposer leur volonté. Un examen minutieux de la politique internationale lui prouve que la guerre la plus proche et la plus vraisemblable sera une guerre entre l'Autriche et la Russie, les deux États rivalisant entre eux dans l'hégémonie des peuples slaves des Balkans et pour la domination à Constantinople, la clef de la Mer Noire. « Si nous ne prenons pas part à la guerre future de l'Autriche

contre la Russie et si nous ne formons pas une armée à nous, nous serons rayés pour toujours des rangs des peuples vivants »¹, criait Pilsudski en suprême avertissement. Cette guerre devait de toute évidence se dérouler sur les terres polonaises, la frontière entre l'Autriche et la Russie passant par le cœur de la Pologne. Cette guerre devait être menée avec des centaines de mille de recrues polonaises, une guerre doublement fratricide. Du coup le plan de Pilsudski se trouve tout élaboré. Ce même plan qui fut jugé impraticable par Tokio, ce même plan devait trouver un accueil favorable à Vienne. L'Autriche avait des raisons autrement sérieuses d'accepter le concours d'un allié aussi précieux qu'une armée régulière polonaise issue des traditions glorieuses des légions napoléoniennes. Pilsudski entame des pourparlers avec l'état-major autrichien en vue d'obtenir l'autorisation formelle, ou même ne fût-ce que le consentement tacite, de commencer dès à présent la préparation militaire d'une future armée polonaise qui, à l'heure décisive, combattrait la Russie aux côtés de l'Autriche.

Vienne, interpellée par Pilsudski, reste fidèle à sa politique louvoyante : officiellement elle ignore tout des propositions de Pilsudski, mais en réalité elle prend une attitude bienveillante vis-à-vis des « chasseurs » que Pilsudski forme en hâte en Galicie. Elle ne veut pas traiter directement avec lui, mais elle ne proteste pas lorsque de jeunes

1. Sieroszewski, *Joseph Pilsudski*.

officiers polonais de l'armée autrichienne font l'instruction des cadres de cette formation. Elle répond par un refus à la demande de Pilsudski, mais elle admet que les chasseurs apprennent le maniement des armes avec de vieux fusils sortis des dépôts autrichiens.

Encouragé, un petit groupe de jeunes développe une activité fiévreuse. A partir de 1908 ils recrutent de nouveaux chasseurs. Ils étudient théoriquement l'art de la stratégie, organisent des manœuvres régulières, ils cessent d'être des amateurs pour devenir des professionnels.

Ils passent souvent la frontière pour préparer le terrain qui, d'après leurs prévisions, sera le théâtre de la lutte. Ils font des tournées, des conférences dans les capitales de l'Europe pour gagner les Polonais habitant l'étranger à la cause des futures légions. Ils font la quête pour constituer « le Trésor Militaire », ils organisent les partisans de leur idée en une « Fédération des partis de l'indépendance » — arrière-garde de l'armée future.

Pilsudski travaillait d'après un plan nettement arrêté, il le développait, il le précisait. Au printemps de 1914, dans une conférence à la Société de Géographie à Paris, il dit : « Le problème de l'indépendance de la Pologne sera définitivement résolu seulement au cas où la Russie serait battue par l'Allemagne et l'Allemagne par la France. Il est de notre devoir d'y prêter notre concours, autrement nous aurons à mener une lutte très

longue et très dure, presque désespérée » ¹.

Parmi les esprits pondérés peu nombreux étaient les partisans de cette idée de Pilsudski. Peu voulaient croire à l'imminence d'une grande guerre, peu étaient capables d'envisager l'idée d'une armée polonaise. On préférait faire des gorges chaudes sur « le sportsman qui s'imaginait pouvoir triompher de trois puissances à l'aide de trois fusils ». On tenait serrés les cordons des bourses, espérant couper les vivres à l'armée à peine naissante. On se cramponnait à la réalité terre à terre ! Heureusement, il y en avait aussi qui connaissaient non seulement les raisons de la raison, mais même, et surtout, celles du cœur. Il y avait la jeunesse polonaise.

Et voilà pourquoi on voyait, de plus en plus souvent dans les rues de Cracovie, de Lwow et de toute la Galicie, des jeunes gens de toutes les classes habillés de l'uniforme, désormais célèbre, bleu-horizon, du chasseur polonais ². On les voyait quitter la ville le dimanche en formations régulières pour aller s'exercer à la campagne, on les voyait escalader en bataillons rangés les hautes montagnes des Tatra, on les voyait travailler dans les usines ou dans les bureaux des heures supplémentaires, pour grossir de leur gain le Trésor Militaire.

Pour eux, c'était une école d'endurance,

1. Sieroszewski, *Joseph Pilsudski*.

2. Pilsudski a conservé sa veste bleue de légionnaire et il la quitte rarement.

d'abnégation, d'obéissance collective, de courage individuel, de peine journalière et de joies rares. Dure école — la seule qui forme des citoyens — soldats d'une armée nationale.

Pour lui, penché sur des cartes géographiques, sur des ouvrages stratégiques, pour lui, apprenant aux autres le maniement des armes, dirigeant lui-même les manœuvres, c'était une école de décisions rapides, de commandements téméraires, — une école de chef.

C'était — apprendre à voir la réalité sans aucune illusion, c'était — s'exercer dans l'art de vaincre les difficultés. « Je partage entièrement le principe émis par le plus grand homme du monde — Napoléon : « L'art de vaincre les obstacles est l'art de ne pas considérer telle ou telle chose comme un obstacle. »

En cette année 1914, Pilsudski a quarante-sept ans.

Il a, dans son passé, la servitude du silence humiliant dans les écoles russes, la grandeur des paroles de menace de l'*Ouvrier* polonais, la volonté du geste de révolte de la guérilla nationale... Il a quarante-sept ans et beaucoup plus encore, car il est vieux des cent cinquante ans de luttes pour l'indépendance, des insurrections de 1794, de 1831, 1848, 1863, 1905, il est vieux du réalisme tragique, de cet héroïsme dit inutile, de ce martyrologe dit stérile.

Et Pilsudski à l'âge de quarante-sept ans est jeune, car il a devant lui tout l'Avenir, l'avenir de cette Pologne pour la résurrection de laquelle

il est sûr de mener une guerre victorieuse. Victorieuse parce que contraire à la raison froide, aux calculs savants, aux jugements avisés, victorieuse parce que pleine d'esprit de sacrifice, de foi profonde, d'élan juvénile. Il a quarante-sept ans et il est jeune des cent cinquante ans de luttes pour l'indépendance, des insurrections de 1794, 1831, 48, 63, 1905, il est jeune du romantisme rayonnant de cet héroïsme invincible, de ce martyrologe immortel.

De telle armure il est revêtu...

Pilsudski sera l'Homme de la Guerre dont Mickiewicz invoquait l'avènement ¹ :

La guerre des mondes pour la liberté des peuples

Accordez-nous, Seigneur.

Les armes et les aigles nationales

Accordez-nous, Seigneur.

La mort bienfaisante du champ de bataille

Accordez-nous, Seigneur.

Pour nos corps une tombe dans notre terre

Accordez-nous, Seigneur.

L'unité, la liberté, la vie de notre Patrie

Accordez-nous, Seigneur.

1. *La Litanie des Pèlerins*, poème qui termine les *Livres de la Nation et du Pèlerinage*.

VII

Juillet 1914. Les manœuvres à Tyniec, clôture annuelle du cours de préparation militaire, venaient de prendre fin. En congédiant la petite troupe qui défilait devant lui, Pilsudski une fois de plus l'exhortait à exercer son courage. N'était-ce pas, en effet, l'arme unique qui ne dût pas faire défaut au soldat polonais, ce fillâtre de la guerre, de cette guerre qui même pour ses propres enfants n'est jamais qu'une marâtre ?

N'était-ce pas sur la « *virtus* » du soldat que lui, Capitaine, devait baser ses plans stratégiques dans la guerre future ? Future ?... Sans qu'il s'en doutât elle était là, si proche qu'aussitôt qu'il eut renvoyé ses fidèles « *chasseurs* » en annonçant la reprise des cours en automne, elle éclata. Et c'est ainsi que cette guerre qu'il prévoyait, qu'il souhaitait et pour laquelle il se préparait, elle le surprit lui, chef, sans armée !

Elle surprit toute la Pologne.

Tragique pour le monde entier, combien plus tragique pour la Pologne. Elle signifiait : des

Polonais enrôlés dans les armées allemande, russe, autrichienne, qui s'entretueraient : guerre fratricide. Les luttes se dérouleraient sur le territoire de la Pologne et cela signifiait la ruine du pays par la guerre moderne, guerre dévastatrice.

Guerre mondiale, guerre gigantesque, elle devait changer la carte de l'Europe où s'écartelait en trois couleurs la Pologne.

Duel terrible, il devait continuer jusqu'à la mise hors de combat de l'un des adversaires. Oui, mais duquel ? En 1914 — autant de vérités que d'hypothèses. Cependant il y en eut une qui prima toutes les autres : « Le monde entier entraît dans la lutte. Je ne voulais pas permettre que, au moment où l'on devait tailler avec des glaives de nouvelles frontières sur le corps vivant de notre Patrie, seuls les Polonais y manquassent. Je ne voulais pas admettre que sur les plateaux du sort, suspendus au-dessus de nos têtes, sur ces plateaux où l'on jetait des glaives, l'épée polonaise fût absente. »

Cette vérité, exprimée par Pilsudski, fut comprise... par les Polonais, soldats de l'armée française, tués à Arras...

... par les Polonais venus d'Amérique pour former en France l'armée de Haller...

... par les Polonais de l'armée russe qui, une fois que les cadres de la discipline furent rompus, formèrent le corps de Dowbor-Musnicki.

Elle fut comprise par Pilsudski, mais lui, cette vérité il l'entendait autrement : « Je voyais toujours devant moi un spectre se dresser du tom-

beau des ancêtres, le fantôme du soldat sans Patrie. »

Assez de ces spectres qui hantent toute l'histoire des cent cinquante dernières années !

De ces lauriers décrochés par le fer de la lance polonaise sur les rochers de Somo-Sierra...

... de ce sang mêlé aux eaux de l'Elster...

... de ce sang versé « pour votre liberté et la nôtre », sur les champs de bataille de Hongrie...

... de ceux qui, de leur Patrie écartelée, venaient à l'appel de Garibaldi, unifier l'Italie...

... de ces cosaques polonais ralliés autour du Croissant Turc sous les murs de Sébastopol...

... de ces francs-tireurs polonais fusillés en 1870 par les uhlands allemands sous les murs de Paris...

... assez !

Assez de donquichottisme polonais !

Pilsudski veut que le soldat polonais se batte sur la terre polonaise.

C'est son positivisme à lui.

Assez de romantisme — ce n'est plus l'heure.

Août 1914, c'est l'heure du réalisme.

Et il était fantastique ce réalisme, il narguait toute la réalité de la guerre.

Le 6 août, 152 chasseurs quittaient Cracovie en marchant vers Kielce, vers le Royaume¹, vers la Pologne indépendante. Cette armée était précédée d'un régiment de lanciers polonais composé de sept hommes à pied, les selles au cou ;

1. L'ancien Royaume de Pologne : on appelait ainsi le territoire adjugé à la Russie après le Congrès de Vienne.

les chevaux, ils devaient les conquérir sur l'ennemi.

« Il était nécessaire que les plus audacieux et les plus énergiques prennent la responsabilité et l'initiative de jeter l'étincelle sous les poudres.

Vous l'avez jetée cette étincelle donnant ainsi l'exemple — avant-garde de la lutte du peuple polonais pour l'indépendance de la Patrie... »

Ces paroles de Pilsudski ne s'adressaient pas seulement aux soldats de l'avant-garde militaire : « nous sommes aussi l'avant-garde morale qui sait risquer le tout, quand le risque est indispensable. »

Commencement des hostilités. La Pologne entre en guerre. La Pologne ?... En cette année 1914 il n'y avait pas de Pologne — il y avait des Pologues. Il y avait des Pologues allemande, autrichienne et russe. Elles étaient éloignées les unes des autres par la réalité de la guerre, par les idéologies ennemies, par les gestes fratricides.

Ils ne voyaient la Pologne que sous l'étiquette russe, allemande ou autrichienne. Et la Pologne polonaise ? Ils étaient des esprits trop pondérés pour y penser. Qui, « ils » ? les Politiciens. Pour la Pologne il fallait se battre, avec tous et contre tous. Comme Pilsudski. Des politiciens européens — et un soldat polonais.

Lui, il restait fidèle à lui-même : romantique dans ses idées, positiviste dans ses actes.

Eux, fuyant le « danger » du romantisme se réfugiaient dans le positivisme des actes d'autrui. Et ils n'avaient que l'embarras du choix, la guerre

ayant commencé par les enchères des promesses faites à la Pologne. L'une plus belle que l'autre, de quoi tourner une tête même solide.

Ces têtes où s'étaient à jamais gravé le « Point de rêveries !... » d'Alexandre I^{er} osaient maintenant rêver d'autonomie. L'appel du Grand-Duc Nicolas aux « frères » polonais n'était-il pas suffisamment « politique » — sonore et... creux ? ! Et puis l'Empire Russe n'était-il pas allié à la République Française ? Cette République, il est vrai, croyait utile de manifester ses sentiments et confier ses milliards à son ami et allié. Mais les Polonais faisaient, quand même, crédit à la France et ne la jugeaient pas incapable de les aider à soulever la dalle de leur tombeau. L'intérêt bien compris de l'état russe et les sympathies traditionnelles de la nation française étaient des atouts qu'on espérait pouvoir jouer au moment opportun. Et puis, l'affaiblissement de la puissance russe n'était-il pas d'un intérêt vital pour son alliée — l'Angleterre ?

On misait aussi, et très gros, sur la carte autrichienne car de tout temps Vienne se montrait assez prodigue de promesses magnifiques et... vagues pour faire croire à la possibilité d'une transformation de l'état dualiste en un état trialiste Autriche-Hongrie-Pologne. On était hanté par le prestige militaire des Empires Centraux, gage certain d'une victoire sur les Alliés, triomphe qui amènerait des changements non seulement dans l'Europe de l'Ouest, mais aussi dans celle de l'Est, et c'est au moment du partage des butins « que l'on taillerait

avec des glaives de nouvelles frontières sur le corps vivant de la Pologne ». Comme il était à prévoir que l'Allemagne viserait surtout les provinces baltiques, l'Autriche pourrait mettre la main sur la Pologne russe, sur la plus grande part du moins. Alors la Galicie et la Pologne russe formeraient une unité territoriale et ethnique suffisamment importante pour justifier les revendications du principe de trialisme. Les sentiments de loyauté parfaite toujours témoignés par les Polonais, sujets de Sa Majesté Apostolique, pourraient même faciliter au gouvernement de Vienne sa politique intérieure, en contrebalançant d'une façon heureuse l'autorité souvent trop despotique de Budapest.

Les Polonais d'Allemagne, eux, n'avaient rien à espérer de Berlin car il était évident que le Kaiser ne céderait pas une parcelle de Posnanie ou de Poméranie et il était fort peu probable qu'il accordât de bon gré ne fût-ce que d'infimes libertés dans le domaine de la vie intellectuelle. Voilà pourquoi les Polonais d'Allemagne souhaitaient la victoire des Alliés. Peut-être serait-elle amenée, alors, à modifier sa politique d'extermination organisée, peut-être permettrait-elle aux Polonais de rester polonais libres d'âme, sinon de corps.

« On » cherchait à alléger le joug et non à le secouer, « on » était des réalistes, « on » était des politiciens. « On » pensait pouvoir acheter les libertés au prix d'un sang versé loyalement et abondamment au service de l'opprimeur.

« On » était idéaliste...

« On » méconnaissait le réalisme de la Politique !

Pilsudski n'avait dans son jeu qu'une seule carte, celle du soldat polonais qui se bat pour la Pologne, qui se bat pour la liberté, qui se bat jusqu'à la victoire définitive ou jusqu'à la mort, s'unissant à l'ennemi pour battre l'ennemi et se retourner ensuite contre son allié de fortune. Il était réaliste, il connaissait l'influence de l'acte militaire sur la parole diplomatique. « Il a fallu que ce qui était « folie polonaise » devint aussi la sagesse polonaise », dit-il.

Voler et ne pas se laisser dépasser...

Donner le plein essor à son bel orgueil de Polonais, fils de l'année 1863, à la fougue de son risque de soldat polonais, à sa fièvre de combat de citoyen de la Pologne renaissante... et ne pas se laisser dépasser ni par la raison des Polonais, ni par sa prudence de capitaine, ni par la réalité de l'armée polonaise — cent cinquante-deux soldats et sept cavaliers à pied...

IX

« Premiers combats, premières prises de contact avec la guerre ! Je ne sais si pour d'autres cela fut la même chose, mais pour moi il s'y trouvait autant de poésie touchante que dans un premier amour de jeune homme, dans les premiers baisers »¹.

Non, pour « d'autres » ce ne fut pas la même chose. Même pour ceux qui dans les premiers baisers de la guerre goûtaient, eux aussi, une poésie touchante...

Ce ne fut pas du tout la même chose...

Eux tous, les officiers français, belges, russes, autrichiens et allemands se battaient pour la France, pour la Belgique, pour la Russie, pour l'Autriche et pour l'Allemagne, soit en défendant leur pays, soit en allant à la conquête de celui des autres. Pilsudski, lui, commandait une poignée d'aventuriers sublimes, qui allaient à la conquête de leur propre pays en

« ... jetant sur le bûcher
De leurs vies la destinée, ² »

1. Jozef Pilsudski, *Moje Pierwsze Boje*, Warszawa (*Mes premiers combats*).

2. L'hymne de la « Première Brigade ».

Ce ne fut pas du tout la même chose.

A eux Pilsudski pouvait dire : « J'exige de vous deux choses : un calme absolu et la foi en moi. Une confiance absolue dans mes ordres. *Je vous mènerai à l'indépendance.* Dans tous les durs moments, dans toutes les entreprises difficiles qui nous attendent dans toute cette guerre, vous serez des soldats maîtres de vous, des soldats pleins de calme. Sur votre courage, sur votre force irréducible, sur votre confiance en moi je baserai mon action de chef ¹. »

Le 6 août 1914, à 3 h. 30, *une quinzaine d'heures avant la déclaration de la guerre austro-russe*, Pilsudski, après avoir formé une compagnie de cadres, marche vers le Royaume.

Le 6 août 1914, à 3 h. 30 lui, Pilsudski, ouvre les hostilités contre les Russes, il déclanche sa guerre avant la Guerre. Il ouvre les hostilités avec 160 soldats.

C'était peu ?... C'était énorme !...

Et voilà qu'apparaît — pour la première fois depuis cinquante ans — le soldat polonais, non pas en tant que soldat ni en tant que Polonais, mais, chose immense, il apparaît en soldat polonais.

C'est le sens, le sens vrai des paroles sur la poésie touchante de ces premiers contacts avec la guerre. Quelle force de poésie ne devaient-ils point avoir ces premiers contacts pour ne point faire faiblir le soldat devant la prose qu'ils portaient en eux !

La prose, c'était la formation de la première

1. *Polska Zbrojna*, n° 79.

unité de combat — quatre bataillons de 2.000 soldats environ, armés de vieux fusils Werndl modèle 1879, lourds, peu maniables, préhistoriques, munis par soldat de 105 cartouches à balles de plomb qu'on portait dans ses poches ou dans des musettes fabriquées *ad hoc*.

Aucun équipement. Dans un rapport au commandant de la 1^{re} Légion, Pilsudski dépeint de la sorte l'état de son détachement : « L'état moral de ma troupe est excellent, l'état physique déplorable à cause de la misère de l'équipement que Votre Excellence connaît. Depuis votre visite, mon Général, aucun transport n'est arrivé de Cracovie et l'état des choses a empiré, car, forts de vos promesses, nous avons interrompu le travail de nos ateliers improvisés qui, bien qu'en une faible mesure, pourvoyaient au manque complet de vêtements et de chaussures du détachement des chasseurs. Il est de mon devoir de faire savoir à Votre Excellence que, si cet état de choses dure, le détachement de Kielce sera anéanti non pas par les baïonnettes ou les balles de l'ennemi, mais par la misère et les maladies. En ce moment l'ordre du jour sanitaire invoque en moyenne 200 accidents de bronchites et de maladies de poumons causées par le manque de vêtements chauds et par le froid de la nuit. ¹ »

De téléphones, de mitrailleuses, de cuisines de campagne, — point de trace. Pilsudski réclame des

1. Doktor Stefan Hincza, *Pierwszy Zolnierz Odrodzonej Polski* (Le Premier soldat de la Pologne Ressuscitée).

munitions, on lui envoie des brassards. Des brassards noirs et jaunes pour marquer les chasseurs polonais du stigmate de la territoriale autrichienne.

« Évidemment je n'essayai même pas de les distribuer à mes soldats. Je craignais que les couleurs de l'État qui avait « daigné » nous octroyer sa protection ne subissent de profanation honteuse. » Les brassards avaient été envoyés par un officier supérieur de l'état-major autrichien, par un Polonais d'une loyauté à toute épreuve, nommé par Vienne commandant en chef des légions polonaises.

La prose, c'était aussi l'alliance avec les empires centraux. Ah, qu'elle était belle, cette alliance et dès le commencement même ! « En passant par un petit village, deux bataillons de légionnaires polonais rencontrent l'état-major d'un groupe d'armée. Ils vont défiler devant le haut commandement. L'orchestre entonne la marche historique des Légions napoléoniennes : *Jeszcze Polska nie zginęła* ; aux premiers sons, des clameurs s'élèvent dans l'état-major. Le général donne des signes de mécontentement. Il est visiblement en colère. Son aide-de-camp galope vers l'orchestre qui se tait aussitôt et on ne joue plus que la marche des chasseurs. Alors les bataillons défilent. Dans les yeux des soldats il y a une telle haine qu'il semblerait que, d'un moment à l'autre, ils se jetteront en avant la baïonnette au canon ¹. »

1. Waclaw Lipinski, *Szlakiem I Brygady*, Warszawa, 1927 (*Sur la piste de la I^{re} Brigade*).

L'alliance, ce sont encore les paroles du capitaine Narbutt à ses soldats : « Dans les combats que vous aurez à entreprendre, gardez une attitude digne du soldat polonais, ayez le même mépris de la mort que nos *ennemis*, les Allemands ¹. »

L'alliance, ce sont les querelles, les mêlées sans trêve des légionnaires et des soldats autrichiens. A propos de quoi ? A propos de tout — pour les insignes militaires autrichiens qu'on ne voulait pas porter, pour le salut militaire qu'on s'obstinait à faire à la polonaise et non à l'autrichienne. Parce qu'on s'adressait aux officiers en les nommant « citoyens officiers », parce qu'on ne voulait pas avoir les plus mauvais campements, parce qu'on était et que l'on voulait demeurer des soldats polonais. Les querelles s'envenimaient de plus en plus.

La prose c'était l'attitude de la nation polonaise.

A chaque pas la prose gluante s'attachait aux pieds du soldat de Pilsudski, il ne fallait rien moins que son élan forcené pour ne pas s'y enliser, plus que cela, pour s'y frayer un passage.

A la tête d'une simple compagnie de cadres, Pilsudski entreprend sa marche sur Kielce, et voilà pourquoi son premier ordre du jour proclame : « Soldats !... L'extrême honneur vous est donné de passer les premiers la frontière de la Pologne russe, de pénétrer dans le Royaume. Tous,

1. Waclaw Lipinski, *Szlakien I Brygady* (Sur la piste de la 1^{re} Brigade).

vous êtes égaux devant les sacrifices qui vous attendent. Tous, vous êtes soldats. Je ne nomme pas d'officiers, j'ordonne seulement aux plus expérimentés d'entre vous de remplir les fonctions des chefs. Vos galons, vous les remporterez dans les batailles. Chacun de vous peut devenir officier, de même, tout officier peut redevenir simple soldat.

Cracovie, le 5 août 1914. »

C'était donc une compagnie de cadres...

Oui, mais c'était les cadres de cette armée qui jaillirait de la terre du Royaume dès que le pied de Pilsudski, premier soldat polonais, la toucherait. De partout les volontaires accourraient par milliers, par dizaines de milliers... Or, les volontaires ne sont pas accourus. Seul, un petit nombre est venu ; la mobilisation russe s'effectuait en Pologne dans un ordre parfait.

En réponse au geste de Pilsudski, l'état-major russe déclara qu'il considérait ses formations comme des bandes de rebelles, hors des conventions internationales et que tout chasseur pris par les Russes serait pendu comme un bandit. En revanche, le grand-duc Nicolas lançait aux « loyaux sujets » une proclamation où il promettait la délivrance des « frères slaves » du joug ennemi. Et les Polonais se sont laissés leurrer par ces belles paroles, et ils n'ont pas répondu à l'appel du Commandant.

La désillusion de Pilsudski fut immense, à peine atténuée par l'enthousiasme des jeunes qui, en petit nombre, franchissaient les lignes aux prix

du danger de la mort pour s'enrôler dans les Légions.¹

Cependant les volontaires étaient en quantité suffisante pour pouvoir former aussitôt deux légions : la légion occidentale et la légion orientale, environ 20.000 volontaires en tout².

Mais le geste des légions avait une toute autre signification aux yeux du Comité National de Cracovie. Les politiciens avisés qui y siégeaient considéraient que le sang du soldat devait sceller à jamais l'amitié austro-polonaise, base de la réalisation de l'état trialiste. Il s'agissait d'obtenir de Vienne la grâce d'une protection non pas nominale mais effective, au prix d'une loyauté poussée jusqu'à la soumission complète. Il s'agissait d'établir la collaboration la plus étroite entre l'état-major autrichien et les Légions. On créa donc le haut commandement des Légions composé d'officiers polonais de nom, mais autrichiens de corps et d'âme. Pilsudski se faisait fort de donner à ses soldats, en échange d'une obéissance incorruptible et d'une foi intacte, une patrie libre, la Pologne indépendante. Paroles, paroles

1. En Galicie, Pilsudski ne pouvait compter que sur les hommes qui n'avaient pas atteint ou qui avaient dépassé l'âge de l'enrôlement militaire.

2. La légion occidentale commandée par Pilsudski combat dans le Royaume et dans le Podhale (plateau de Tatras) ; la légion orientale commandée par le général Durski en Hongrie, à Marmaros-Sziget, dans les Carpathes, prend part à l'offensive menée en Galicie orientale jusqu'au Dniester.

que tout cela ! Comme on saurait, au moment opportun, le mettre à la raison, ce romantique, cet irresponsable !

Enfin il y avait encore une dernière prose, la prose tragique de la possibilité de la guerre fratricide qui dans la suite devint réalité. Voici un court et navrant récit fait par Pilsudski : « Le blessé à la poitrine est déjà pansé et prêt à être expédié plus loin.

Je m'approchai du blessé. Dans le chariot se trouvait couché un jeune et beau garçon aux traits fins et distingués. La douleur crispait légèrement sa figure, il respirait avec difficulté et tenait les yeux fixés sur moi avec une muette interrogation.

— Vous pouvez parler ? — demandai-je.

— Oui, répondit-il, puis-je poser une question ?

— De quoi s'agit-il ?

— Les soldats m'ont dit que, vous aussi, vous étiez de la Lithuanie, est-ce vrai ?

— Oui, je suis de la Lithuanie, des environs de Wilno.

— Moi, je suis des environs de Grodno, mon nom est Stetkiewicz ; puis-je savoir comment vous vous appelez, Monsieur ?

— Pilsudski. Au collège de Wilno j'ai eu des camarades du nom de Stetkiewicz.

— Des parents, répondit-il très bas. Ses yeux se remplirent de larmes, d'un mouvement brusque il se couvrit la figure de son manteau.

Je ne voulais pas continuer la conversation.

J'étais également très ennuyé et triste, j'avais envie de pleurer.

Je me retournai en questionnant le docteur sur la blessure du malade. La blessure était grave, j'ordonnai de le transporter dans un hôpital à l'arrière.

Le jeune visage de mon compatriote blessé par mes soldats demeure encore à l'heure actuelle devant mes yeux, comme le témoignage vivant du fardeau moral qui tomba du fait de la guerre sur la Pologne et les Polonais. Conséquences maudites de l'esclavage ! » ¹

Il y avait aussi dans cette prose des scènes grotesques, tragiques parfois.

« Quand nous marchions sur Deblin, dans les environs de Radom, nous rencontrâmes une colonne de prisonniers russes. Mes garçons se tenaient au bord de la route et les regardaient passer en faisant des remarques plus ou moins spirituelles. Tout à coup une voix surgit vers eux de la colonne :

— « Stanislas, galopin ! qu'est-ce que tu fais là ? »

Le fils emmène le père en captivité, le jour de demain triomphe aujourd'hui même de celui d'hier, — le jour de demain est aux côtés de Pilsudski.

Mais à quel prix ? !...

Son geste avait en soi une telle gravité qu'il supportait tous les sacrifices. On pouvait être romantique dans les pensées, dans les actes il fallait être positiviste — là était le prix de la réali-

1. Joseph Pilsudski : « Moje pierwsze boje ».

sation. Pilsudski accepte la platitude de la situation politique, la prose de la situation militaire. Rien ne saura ébranler sa foi, rien ne saura lui voiler la vision de l'avenir.

Et quelle vision ! Un jour, sa jument effrayée par les ovations de la foule se cabre, et lui de la tranquilliser : Grand bêta, tu ne sais donc pas que tu es à Cracovie ? Dans ce cher Cracovie merveilleux, polonais, où le soldat polonais peut mourir avec honneur ! N'aie pas peur, c'est toi que je monterai en entrant à Wilno ¹. » C'était au mois de novembre... 1914.

Un homme qui parle de la sorte à son cheval sait communiquer à ses hommes la certitude d'un lendemain victorieux. La certitude de la libération, invraisemblable pour tous ceux qui en cette année 1914 voyaient la Pologne saigner sous le joug de trois puissances telles que la Russie, l'Allemagne et l'Autriche.

Cette force permet à Pilsudski de mener de front la guerre avec l'ennemi extérieur, la lutte avec ses alliés autrichiens et de défier l'opinion des Polonais.

Plus que jamais il s'agit... « de ne pas se laisser dépasser. »

Il s'agit de faire la guerre.

De faire la guerre qui, dès le début, s'annonçait mal. L'offensive russe marchait à grands pas en Galicie orientale. Lwow était pris et la deuxième Légion dissoute.

1. Pilsudski est entré à Wilno en avril 1919, au commencement de la guerre avec les Bolcheviks.

Dès lors, l'armée polonaise se réduisit à une seule légion. Pilsudski, lui, commandait six bataillons d'infanterie et un escadron de cavalerie. Il disposait en outre de vieux Wendl, petits canons de montagne tirant avec des obus à poudre noire.

C'est avec cette petite armée que se trouve en août 1914 Pilsudski dans la ville de Kielce sur le territoire annexé par la Russie. Il s'y installe¹. Pour lui, c'est un centre de ravitaillement ; un point d'où l'on peut rayonner, où l'on peut se replier. De cette petite ville de province il veut faire sa base d'opération.

Cependant les Russes approchaient.

Le haut commandement austro-allemand, pris de panique, donne à Pilsudski l'ordre de quitter « le pays ennemi » et de marcher en toute hâte à la défense de « la patrie ». Cela signifiait tout simplement : renoncer à sa guerre à soi, à la libération du Royaume et aller se battre pour l'Autriche. Quitter Kielce sans combat ? — « Je ne voulais pas laisser aux habitants l'impression que nous étions les continuateurs de la tragique défaite de 1863 », dit Pilsudski. Mais la guerre lui impose sa dure contrainte, la retraite. Il s'y plie, mais il lutte.

Ces premiers contacts avec un ennemi beaucoup plus fort, possédant des mitrailleuses et des canons,

1. Kielce, évacué par les Russes et non encore occupé par les Austro-Allemands, donc — polonais. Kielce, ville polonaise d'où l'on peut marcher sur Varsovie — se rendre maître de la Capitale.

furent ses premières victoires. Elles lui valurent des témoignages d'admiration de la part des Autrichiens. Pilsudski arrive à forcer l'estime de ses alliés et à gagner pour les vertus militaires de ses soldats la considération des officiers de carrière qui, jusque-là, traitaient ses hommes de « bande de civils ». En outre, cela lui valut l'honneur d'être envoyé à l'aide du général Dankl qui, lui aussi, se repliait au mois d'octobre 1914, d'abord lentement, puis de plus en plus vite à mesure que les Russes attaquaient.

Il n'était plus question de demeurer sur le territoire de la Pologne russe, car on commençait à évacuer la Pologne autrichienne. Où allait-on s'arrêter ? On ne croyait pas pouvoir garder Cracovie.

La guerre débutait mal. Nul ne pouvait dire si elle ne laisserait derrière soi que

... de brefs sanglots de femmes
dans la nuit les longues confidences des frères.

... en Pologne.

Retraite sur toute la ligne par ordre de l'état-major autrichien. Où allait-on s'arrêter ?

Cette retraite pouvait mener loin, très loin, jusque sous les murs de Prague, de Vienne, de Breslau, de Berlin. Elle pouvait mener jusqu'à la fin honteuse de la guerre.

Pilsudski, conscient de sa responsabilité, n'hésite pas. A chacun son devoir dans le présent et devant le passé. « Que d'autres aillent défendre Prague

et Vienne, Breslau et Berlin, nous, chasseurs polonais, nous ne le ferons pas. »

Une fois de plus, la retraite historique — une fois de plus, les Polonais à l'arrière-garde, — une fois de plus, un fleuve à passer, — une fois de plus, la mort qui guette...

Pilsudski n'hésite pas : « Nous essaierons de mourir avec honneur, mais nous mourrons sur notre propre terre...

Si nous devons mourir c'est là où l'hécatombe de nos corps laissera son ineffaçable empreinte.

Ce ne sera plus l'Elster, ce sera la Vistule ! »

X

La Vistule ne fut pas une Elster pour Pilsudski, mais il s'en fallut de peu. Il s'en fallut de peu qu'elle ne le fût pour lui et pour toute sa brigade.

Décidé à ne pas se laisser considérer comme une unité de l'armée autrichienne, ce n'est pas le chemin de « Prague, de Vienne, de Breslau, de Berlin » qu'il prend, mais celui de Cracovie, la capitale de son armée. Cracovie, ville polonaise, relique précieuse vers laquelle tendaient les mains pillardes des cosaques.

Cette décision que Pilsudski, comme il l'avoue lui-même, avait prise surtout pour des raisons politiques était, au point de vue militaire, une impossibilité, presque une folie. Ne fallait-il pas se faufiler entre deux lignes ennemies par un couloir étroit et qui n'existait que dans les suppositions de Pilsudski ¹ ? La liaison avec l'armée autrichienne une fois coupée et le chemin du Risque-

1. En réalité, à mesure que l'ennemi avançait le détachement polonais, en sourdine, se frayait un chemin à travers l'avant-garde et puis à travers le gros de l'armée russe.

Tout pris, il n'y avait plus moyen de reculer — ni moyens matériels, ni moyens moraux. « Tu l'as voulu, Georges Dandin ! » se répète Pilsudski, et il continue sa marche en avant jusqu'aux murs de Cracovie ; cette retraite inouïe s'effectue heureusement. Grâce à un concours propice de circonstances ?... Oui, et Pilsudski ne nie pas qu'il a eu cette chance rare. Mais il réussit aussi grâce à ses magnifiques qualités de chef qui garde, en face du danger, le sang-froid indispensable. « C'est merveilleux ! L'esprit lucide du sentiment d'une parfaite maîtrise de soi. En même temps le fond de l'âme enfiévré qui précipite les battements du cœur et fait affluer au cerveau des vagues de sang chaud, est dominé par une décision froide, soumise à un froid contrôle et à l'analyse. On pense vite, distinctement, avec une fermeté glaciale. On oublie tout excepté le but qu'on veut atteindre et la critique des moyens qui s'imposent pour le faire » ¹.

Il réussit grâce à l'attitude incomparable de ses soldats. « Avec une mauvaise armée jamais je n'aurais été au bout de mon entreprise. Ni la technique, ni le poids du travail physique n'entrent ici en jeu, bien qu'ils aient tenu un rôle important dans l'affaire. Avant tout c'est le moral d'une armée qui est l'essentiel. Quand je partais de Wolbrom pour aller à Miechow, quand je m'éloignais de l'armée autrichienne pour aller vers l'ennemi, j'exposais les nerfs de mes hommes à une rude

1. *Mes premiers combats*, Joseph Pilsudski.

épreuve. J'en connaissais l'intention et le but mais eux n'en savaient pas, comme on dit, le premier mot. Je les ai amenés à Ulina en ordonnant le départ pour la nuit. On sentait alors une étrange ambiance autour de soi. Il était impossible, même avec un minimum d'imagination, de ne pas sentir le souffle de la mort sur sa figure. Cependant il n'y eut pas une seule oscillation dans le moral du soldat, pas un seul défaut de discipline, pas un seul signe de dépression. On faisait son devoir tranquillement, on le faisait même un peu à la légère, d'accord en cela avec notre caractère national et le style de notre soldat, sans un murmure, sans une plainte. Je n'ai pas eu de traînards pendant la marche bien qu'elle eût été dure même pour une armée bien entraînée. Après une nuit où nous n'avions presque pas dormi, après la retraite difficile de Deblin, nous fîmes dans la nuit 75 kilomètres d'Ulina à Widome sans repos et dans des conditions de tactique très pénibles, car nous traversions la plupart du temps des terrains meubles et non des routes battues. Pour la meilleure armée c'eût été une épreuve considérable ! Une grande partie du succès est due à ma confiance dans le soldat et dans ses forces morales. Je n'aurais peut-être pas tenté la chance avec un autre soldat ¹. »

Ce livre n'est pas un ouvrage militaire, inutile donc d'entrer dans les détails techniques de cette retraite, unique en son genre ; il suffit de dire que les bataillons de Pilsudski non seulement sont

1. *Mes premiers combats*, Joseph Pilsudski.

passés à quelques centaines de mètres du camp sans se laisser surprendre, mais qu'encore ils sont arrivés à faire prisonniers des soldats de la garde impériale russe. A quelques centaines de mètres d'un ennemi pour lequel ç'aurait été un jeu d'enfant d'anéantir toute la troupe de Pilsudski, sans s'exposer pour cela au danger d'une bataille, d'un corps-à-corps, rien que par le fait de posséder des canons et des mitrailleuses modernes et en quantité plus que suffisante. Pilsudski était conscient de la gravité de l'examen qu'il était en train de passer, — il se l'est imposé volontairement, il l'a passé brillamment, bien que parfois il ait été dur de « ne pas se laisser dépasser » par la réalité. « La voilà ton hécatombe, tu l'as provoquée. C'est un miracle que toi et tes soldats soyez encore en vie ! Tu es au centre de l'armée ennemie ! Comprends-tu ? Une mouche en face d'un éléphant ! D'un moment à l'autre l'énorme patte du monstre va te broyer, toi et ta division, sans laisser de trace, — l'hécatombe sera accomplie. Non pas celle qui existait dans ta tête romanesque, en rêvant qu'elle soit un enseignement à la postérité, mais une hécatombe après laquelle on se demandera tout bêtement où donc a bien pu passer Pilsudski avec ses chasseurs ¹. »

Ainsi, aux autres il cachait la gravité de la situation, mais à lui-même il ne se ménageait pas les dures vérités, car il comprenait la portée de son

1. *Mes premiers combats*, Joseph Pilsudski.

acte, — jamais il n'oublie qu'il est davantage qu'un capitaine.

Cette retraite¹, d'une portée stratégique assez restreinte, a joué un rôle énorme dans la formation du moral, désormais proverbial, du « légoune » polonais². Après la marche d'Ulina Mala, finies les histoires de la « bande de civils », c'est l'Histoire de la Légion polonaise qui commence. L'épopée de la fameuse « Première Brigade » commandée par le « Grand-Père »³. L'histoire ?... « Monsieur le Commandant ! Autour de vous et des Légions dont vous êtes le chef se crée déjà une légende qui ceint votre tête d'une auréole de gloire », est forcé d'avouer publiquement dès l'année 1914 l'adversaire politique de Pilsudski, M. Jaworski, président du Comité National Suprême. Une légende que Witkiewicz⁴ définit dans son « Testament » comme « un trésor et une force, une force souvent bien plus puissante que l'histoire, que la réalité ». Cette histoire est une légende par l'invraisemblable de sa véracité, par le fantastique de son authenticité !

1. En fait de portée stratégique, elle n'eut que le rôle d'une reconnaissance importante, Pilsudski pouvant, à l'aide des documents pris à l'ennemi, se rendre compte de l'ordre de bataille et des vrais objectifs des Russes.

2. La « légoune » (legun) était le nom populaire et familier qu'on donnait au légionnaire (legjonista).

3. Pilsudski, lui, le commandant adoré, était le « grand-père » (dziadek) des « légounes » de la 1^{re} Brigade des Légions formées, créées par lui et dont il était le commandant en chef.

4. Witkiewicz, peintre et écrivain célèbre,

En quoi est-elle tellement extraordinaire ? En quoi diffère-t-elle des légendes héroïques que chaque peuple possède dans son passé ? Bonaparte, lui aussi, n'est-il pas entré en guerre à la tête de « soldats mal vêtus et mal nourris ?... » Oui, mais que leur disait-il ? « Vous n'avez ni souliers, ni habits, ni chemises, presque pas de pain et nos magasins sont vides ; ceux de l'ennemi regorgent de tout ; c'est à vous de les conquérir. Vous le voulez, vous le pouvez, partons ! ¹ »

Et que dit Pilsudski à ses soldats ? « Vous avez répondu à mon appel sans hésiter, sans vous demander si votre sort ne serait pas semblable à celui des générations de soldats polonais qui nous ont précédés. Vous êtes partis pour défendre sinon le bonheur de la Patrie, du moins sa dignité. Un an est passé. Nous avons créé un type de soldat que la Pologne ne connaissait pas jusqu'alors. Ni la fanfaronnade, ni l'amour du hochet militaire ne sont votre apanage, mais un calme étrange et l'équilibre du travail, sans égards aux contrariétés ni aux obstacles que nous rencontrons. Soldats ! Après un an de guerre et de labeur, je regrette de ne pouvoir vous féliciter de triomphes immenses et pourtant je suis fier de pouvoir aujourd'hui, avec plus de calme certain qu'il y a un an, vous crier comme naguère : « Hardi, mes gars ! En avant ! A la mort ou à la vie, à la victoire ou à la défaite, allez de votre action guerrière réveiller

1. 29 mars 1796 (*Nouvelle histoire de France*, par Albert Malet. Ed. Hachette), Paris-Londres.

la Pologne !... » Et ses soldats restaient toujours « mal vêtus et mal nourris » parce que...

« Nous avons des nerfs, nous les Polonais, nous sommes sentimentaux comme des fillettes, nous ne supporterons pas la guerre, disiez-vous, mon Commandant. Mais oui, mais oui ! Voici vos paroles telles que je me les rappelle : Que voulez-vous ! La guerre c'est la violence et l'oppression ; la guerre ce sont les flammes de l'incendie ; la guerre, c'est le viol des femmes, et celui qui parle de la guerre doit être imprégné de cette vérité.

Et puis quand nous sommes partis à la guerre, halte-là ! Ordre à tous d'être vertueux. Défense de prendre quoique ce soit comme souvenir. Et pourtant les Hongrois, à côté de nous, pillent et emportent tout. Gare à toi si tu touches à une misérable palissade pendant que les autres se chauffent le dos à un feu de mobilier ! Et avec ça il faut être aimable, gentil ! Assez de chevalerie, mon Commandant !...

Un autre ajoute avec philosophie : — Dites-donc, vous vous rappelez l'histoire du château aux environs de Radom ? Un des nôtres voulait emmener une vache, mais la châtelaine se mit à se lamenter comme quoi le soldat polonais manquait de respect à une vache hollandaise. Car c'est connu, un chevalier doit mourir de faim... Alors le Commandant a donné l'ordre de lui prendre la vache la plus maigre, à cette mégère.

Les officiers partirent d'un éclat de rire : — Bien sûr qu'on s'en souvient. Et le sergent autrichien qui est venu tout de suite après s'est mis à hurler

après la bonne femme et lui a emmené une dizaine de vaches de l'étable, comme si de rien n'était. La châtelaine a failli l'embrasser quelque part de respect ! »¹

La Première Brigade !... Elle comptait des « plus de 50 » et des « moins de 16 » ans, elle comptait des Polonais de toutes les Polognes, y compris ceux qui parlaient à peine le polonais, y compris des officiers de l'armée russe, y compris même des femmes. Les soldats de la Première Brigade : des écrivains célèbres et des paysans illettrés, des professeurs réputés et de simples ouvriers, de la vieille noblesse et des collégiens juifs... Première Brigade, « bande de civils » composite, hétérogène. Des individualités intactes, quoique fondues dans le même moule d'une armée parfaitement homogène ! Conséquence naturelle de la vie de régiment, effet niveleur de l'uniforme militaire ?... Quelle erreur ! Les soldats de la Première Brigade exaspéraient les officiers austro-allemands par leur manque de discipline et pourtant jamais et nulle part un gradé ne fut aussi obéi et aussi intelligemment obéi que dans la Légion polonaise. La discipline de fer de la Première Brigade tenait aussi de la légende, car elle était basée uniquement sur les vertus civiques du soldat-volontaire, du soldat qui possédait un culte tout religieux pour son Commandant, pour la personne même de Pilsudski et pour l'idéal de la Pologne indépendante qu'il incarnait à ses yeux. Non, pas de réminiscences historiques, pas

1. « Kostiuchnowka », Joseph Pilsudski : *Czeremoszno*.

d'exemples dans le passé ! Les jeunes légionnaires de Pilsudski diffèrent complètement des « vieux grognards napoléoniens », tout autre est leur panache, ce panache du soldat qui se bat parce que il le veut bien et non parce qu'il est contraint de le faire. Le « Légoune » est trop réaliste pour se battre pour la gloire, il n'a pas cet amour-propre, il a de l'amour tout court. L'amour de la Pologne pour qui il se fait tuer en héros. Il allait de son geste « réveillant la Pologne », mais, poursuivant sa marche aux côtés de l'Allemand et de l'Autrichien, force lui était de se garder autant de ses alliés que de son ennemi. Il fallait demeurer sur le qui-vive non seulement dans les tranchées, mais même à l'arrière ! Même au repos il n'y avait pas de repos. On menait la guerre contre les Russes, — contre les Austro-Allemands, on la préparait. Le dédain, la méfiance, le mépris, la haine, toute une gamme de sentiments violents, enracinés dans le fond civique des âmes et que n'arrivait pas à user la considération mutuelle pour les vertus militaires des soldats. Le triple « hurra » officiellement commandé à l'armée allemande était toujours destiné à la valeur des unités de combat et non au courage des citoyens polonais. De sympathies réciproques il n'avait jamais été question et quant aux intérêts, ils se montraient de plus en plus divergents. Pilsudski s'est rangé du côté des Empires Centraux parce que, des deux parties en présence, il estimait le Russe plus faible militairement comme ennemi et l'Autrichien plus faible politiquement comme allié, le premier donc lui paraissait plus facile à

vaincre, le second plus facile à abandonner. Et puis, pour amasser la terre polonaise, il fallait commencer par l'arracher à ceux qui en détenaient la plus grande partie, aux Russes.

Vienne et Berlin pesaient la valeur du geste de Pilsudski. En permettant aux quelques milliers de sujets autrichiens et de volontaires, échappés du Royaume, de se faire tuer pour les Empires centraux dans l'uniforme du légionnaire polonais, ne gagnait-on pas la sympathie de toute la population, de dizaines de millions de Polonais ? Et c'est quelque chose que de posséder la sympathie de la population du pays où les batailles se livrent — ce ne sont plus alors des sympathies platoniques ! Or, il fallut bientôt déchanter. Pilsudski, à vrai dire, ne s'était jamais fait d'illusions sur la politique austro-allemande dans la question polonaise, il était fermement décidé à ne pas se prêter au jeu de Vienne mené avec le concours du Comité de Cracovie. En même temps que les combats contre les Russes, on organisait le front intérieur. C'était difficile, mais « l'art de vaincre les difficultés n'est-il pas l'art de ne pas les considérer comme telles ?... » S'opposer en 1915 aux Austro-Allemands les armes en mains, c'était préparer une hécatombe inévitable — combien romantique et combien inutile. Ce n'était pas un geste dans le style de Pilsudski. Ce qui était dans son style, c'était d'organiser une résistance secrète ! Surtout quand on avait à sa disposition les « légounes » de la Première Brigade qui savaient, à l'instar de leur « Grand-Père » donner à la parole le poids

de l'acte. Surtout quand on commandait des officiers qui, depuis le commencement de la guerre, sans distinction de grade, les colonels comme les sous-lieutenants, ne gardaient de leur solde que les 100 couronnes nécessaires à leur entretien, le reste allant à l'œuvre de la propagande nationale... Des soldats qui, rabroués par un officier autrichien pour n'avoir pas rendu le salut militaire, fouillaient dans les poches placées sur leur derrière pour en tirer des croix de fer, des croix de mérite militaire, en abondance, — c'était leur livret militaire.

... des gens bien certains que « tant que le Commandant sera avec nous, ni les Autrichiens, ni les Allemands ne nous prendront sous leur coupe. ¹ »

C'est avec un matériel humain de cette trempe que Pilsudski entreprend l'œuvre de l'Organisation militaire polonaise, dite le « P. O. W. » ².

1. Lipinski, *Sur la piste de la 1^{re} Brigade*.

2. *Polska Organizacja Wojskowa* (Organisation militaire polonaise), connue sous l'abréviation POW, fut créée sur l'ordre du commandant Pilsudski en automne de l'année 1914. Elle devait agir à l'arrière du front russe, sur le territoire même de l'ancien royaume de Pologne. Lutte secrète, énervante, plus dangereuse que nulle autre, elle avait pour but d'assurer un service de reconnaissance régulier aux Légions et de rendre populaire aux grandes masses de la nation l'idéal de l'indépendance de la Pologne. Mais avant tout, et c'est par là que s'explique son nom, elle devait préparer les hommes à la lutte décisive qui allait bientôt s'engager avec les oppresseurs germaniques.

« L'entêtement lithuanien » de Pilsudski, joint à sa volonté créatrice, ne lui permet pas d'abandonner l'idée des Légions comme d'une avant-garde de la grande armée polonaise. Ce n'est plus une utopie, puisque les sentiments de la population vis-à-vis de l'idéologie légionnaire se sont profondément modifiés. C'est vrai, Pilsudski a eu au commencement de la guerre de lourdes désillusions et des déceptions à ce sujet.

Des déceptions ? — pas toujours..

Dès le début il y en a qui se départissent de la vertu de prudence. En premier lieu, la femme polonaise. Déjà dans son ouvrage : *La lutte révolutionnaire*, Pilsudski raconte avec force détails pittoresques la crânerie, l'endurance, l'esprit de sacrifice dont ne cessaient de faire preuve les membres féminins du Parti Polonais Socialiste. On les appelait « dromadaires » à cause des pesants paquets de « papier » révolutionnaire dont elles se chargeaient pour le colporter secrètement d'un bout du pays à l'autre. Souvent en guise de « papier » c'étaient des armes et des munitions qu'elles transportaient. Elles aussi ont connu le chemin qui menait à la prison et à la Sibérie.

De l'idéologie de Pilsudski, elles ont fait leur. On les voyait prendre une part active dans la préparation militaire, dans le service sanitaire. Certaines d'entre elles sont restées fidèles à leur passé de « dromadaires », mais ce ne sont plus des brochures ni des revues qu'elles colportent pendant la guerre, ce sont des renseignements d'ordre militaire.

Pilsudski affirme qu'elles s'acquittaient du service de reconnaissance avec plus de dévouement que les cheveau-légers de Belina qui pourtant ne se ménageaient pas : « Les femmes faisaient leur service avec plus de sacrifice encore. Solitaires, sur des voitures de fortune, elles prenaient toutes les routes, en traçant des cercles plus larges que la cavalerie, car ils englobaient Varsovie, Piotrkow, Deblin. »

C'était au début de la guerre, quand l'armée de Pilsudski, dépourvue de tout service de reconnaissance proprement dit, leur aide était une question de vie. N'étaient-ils pas déclarés par l'ennemi « bande irrégulière de francs-tireurs » ? Les renseignements de ces femmes étaient d'une exactitude telle que même l'état-major austro-allemand, disposant de réseaux téléphoniques et de télégraphes, harcelait Pilsudski pour les lui soutirer. Mais en vain, s'entend !

Le « légoune » polonais s'était peu à peu acquis même la sympathie de la femme du peuple. Pilsudski s'y montrait particulièrement sensible. « Je me rappelle à merveille un incident qui eut lieu dans un village perdu dans la montagne et où j'étais venu chercher abri avec mon armée après l'une de nos expéditions de nuit. Je m'étais arrêté dans une maison de montagnards qui, comme de coutume, avait deux pièces. L'une fermée en hiver — très propre, l'autre — pour tous les jours. Dans celle-ci, à côté des gens demeurent les veaux, les poules, les cochons et d'autres animaux utiles mais sales et puants. Malgré le froid je choisis la

chambre propre. Je remarquai l'hôtesse, une femme de haute taille aux traits réguliers, avec des yeux gris, étrangement mélancoliques. Elle était infatigable dans son hospitalité. Elle accourait à tout moment pour proposer telle ou telle chose, puis elle envoyait ses enfants qui se précipitaient dans la pièce en montrant de petites figures pleines de curiosité. Elle faisait demander si je n'avais besoin de rien ou apportait de nouvelles bûches pour le poêle. J'étais extrêmement las après une nuit blanche et cette hospitalité incroyable me fatiguait. Peu après je donnais l'ordre du départ. En suivant de ses yeux mélancoliques l'armée qui s'en allait, l'hôtesse se mit à pleurer. Je supposais qu'elle craignait l'arrivée des Russes après notre départ et je commençais à la calmer. Alors elle me répondit :

« Pauvres de vous, guerriers, polonais ! C'est pour ça que je pleure ! »

Elle ne voulait rien prendre pour nous avoir hébergés, même quand j'essayai de laisser quelques sous, sous prétexte d'acheter des bonbons à ses enfants. Encore maintenant je sens envers cette montagnarde, pour les larmes qu'elle a versées, une sincère reconnaissance et envers son pays une immense sympathie pour le sentiment de la Patrie que j'y ai perçu » ¹.

De tels témoignages d'amitié le soldat polonais en rencontrait à chaque pas. « Du haut en bas de l'échelle sociale — le curé, le simple montagnard

1. *Mes premiers combats*, Joseph Pilsudski.

ou sa femme, le bourgeois ou l'ouvrier, tous cherchaient une occasion pour nous aider, ou nous montrer de la sympathie. Les jeunes garçons faisaient des reconnaissances, avec l'aide du village entier qui désignait celui qui devait partir. Mieux encore ! Pour que le petit gars ne pût pas mentir en disant qu'il avait été là où on l'avait envoyé, il était obligé de revenir avec le sceau de la commune sur sa culotte comme témoignage visible de son adresse. Nulle part, dans aucune maison, nous n'avons senti que nous étions de trop, bien que l'armée ne soit pas un hôte des plus agréables » ¹.

En effet, en temps de guerre, le soldat jouit de peu de sympathie auprès du civil, non sans une certaine raison, et pourtant : « Un soir, pendant que nous étions assis au bord des tranchées en bavardant, de l'autre côté de la route est arrivé un paysan d'ici qui demeurerait sur les cendres de sa misère. Il s'est traîné jusqu'à la tranchée bien aménagée de ses bancs et de ses armoires, il a regardé cette nouvelle demeure, puis, en tortillant sa casquette dans ses mains et en écoutant notre causerie, il s'est adressé à Wlodek Lencki, qui était assis au bord :

— Et comment, Monsieur, qu'elle va être maintenant la Pologne, est-ce qu'elle va être en elle-même ou quoi ?...

Nous nous sommes regardés avec étonnement, étranglés de cette joie soudaine qui nous inondait

1. *Mes premiers combats*, Joseph Pilsudski.

le cœur ! Nous ne pouvions comprendre tout d'abord quoi, comment, pourquoi... Pourquoi ne demande-t-il pas après ses bancs et ses matelas, pourquoi ne les pleure-t-il pas, pourquoi ne se plaint-il pas de son sort de chien, de son sort de propriétaire riche la veille, maintenant ruiné et réduit à la misère ! Comment, pourquoi cette question étrange, ce souci en Pologne de la Pologne !...

Nous l'avons entouré, et aussi longtemps que nous l'a permis l'ardeur de nos cœurs enfiévrés, nous lui avons démontré dans la nuit, comment de ces fumées, de ces incendies et de cette poussière de sang renaîtrait la Pologne « en elle-même »... ¹

Ainsi Pilsudski ne se trompait pas lorsqu'il en appelait au peuple : « Le peuple entier souffre, mais à qui m'adresserai-je si ce n'est à vous, ouvriers, paysans, qui souffrez le plus. »

1. Lipinski, *Sur la piste de la 1^{re} Brigade* (Dzierzkowice).

XI

La gloire du « légoune » grandissait de jour en jour, de bataille en bataille — elle grandissait si vite que bientôt Pilsudski commença à en ressentir une sérieuse inquiétude. Certes, toute épopée de guerre est écrite avec le sang du soldat et le Commandant prévoyait que ses gars « seraient forcés de prouver qu'ils étaient à même de fournir un effort bien au-dessus de la moyenne ¹ ». Il en était convaincu d'avance, au point de baser ses plans stratégiques sur le moral exceptionnel des Légions. Mais il n'entraît aucunement dans ses vues que ses alliés de hasard fassent leur profit des hautes vertus militaires de ceux qu'ils traitaient avec mépris de « bande de civils ». De plus, le fait de désigner les régiments polonais pour les postes les plus dangereux menaçait de devenir un « cela-va-sans-dire » de tactique dans l'esprit des géné-

1. Jozef Pilsudski, *O wartosci zolnierza Legjonow* (De la valeur du soldat des Légions).

raux austro-allemands. Pilusdki ne l'entendait pas de cette oreille-là... Pour « réveiller la Pologne », — autant de sang qu'il en faut et même au delà ! Pour défendre les trônes de Guillaume II et de François-Joseph, — pas une seule goutte de ce sang versé de plein gré !

Au début, il était nécessaire de donner au geste légionnaire le maximum d'éclat — n'était-ce pas là le gage même de son efficacité réelle ? C'était presque aller au-devant de la mort et les « légounes » y sont allés de tout leur cœur.

« Le sergent Danko Georges, du 1^{er} bataillon, à la tête de quinze hommes, s'est approché secrètement des tranchées russes, à Kamieniec, et, sans dévoiler sa force, a sommé l'ennemi de se rendre. Quand l'officier russe commandant la compagnie qui se trouvait dans la tranchée a tiré sur lui, il a donné l'ordre à sa poignée de soldats de faire feu et a emmené prisonniers 150 hommes et un officier.

Le sergent Brzowski Sigismond, du 11^e bataillon du 2^e régiment, et les soldats Jagoszewski et Urbanowicz, envoyés en reconnaissance, après la disjonction du front par les Russes dans la forêt Placzkowska, ont fait prisonniers, à eux trois, à Wola Konarska, 58 soldats russes qui poursuivaient la ligne du 8^e régiment autrichien en retraite.

Albin Stanislas, soldat au 5^e Bataillon, pendant la retraite de son régiment est resté dans la tranchée, ne s'étant pas rendu compte du recul de ses compagnons. Sous un feu croisé il s'est terré des

deux côtés et lorsque la patrouille ennemie composée de sept hommes s'est approchée, redoublant le feu, il les a forcés à déposer les armes et a reconduit les prisonniers sous le feu de l'ennemi jusqu'au commandement du régiment ¹. »

Et journallement « la bande des civils » recueillait semblables citations !

Tel soldat, tel officier.

« L'une des premières batailles de grande envergure fut engagée par la 1^{re} brigade pendant les journées du 22 au 25 décembre 1914 sur les champs de Lowczowek aux environs de Tarnow. Les Légions firent preuve d'une attitude tellement excellente et d'un calme tellement fascinant dans la lutte que les généraux autrichiens, voisins des divisions légionnaires, soldats de carrière, — professionnels dans toute l'acception du terme — se soumirent de leur plein gré au commandement du colonel Sosnkowski, chef d'état-major de la 1^{re} brigade ², qui dirigeait la bataille, en l'absence du Commandant Pilsuski ³. »

Partis de ce pied-là, les officiers légionnaires ne furent pas longs à devenir experts dans l'art de battre l'ennemi. Déjà Napoléon, lorsqu'il n'était que Bonaparte, expliquait à Aubry que « l'homme vieillit vite sur les champs de bataille », et les gars

1. *Jozef Pilsudski do swoich zolnierzy (Joseph Pilsudski à ses soldats)*, Varsovie, 1920.

2. Casimir Sosnkowski, le plus fidèle collaborateur militaire de Pilsudski, ancien ministre de la Guerre, général de division et inspecteur de l'armée.

3. *Polska Zbrojna*, n° 79.

de Pilsudski allaient trop rarement à l'arrière pour ne pas devenir très vite de vieux troupiers, sans perdre leur agilité de jeunes soldats. Rien d'étonnant que le haut commandement austro-allemand fût enclin à considérer les « légounes » comme des alliés fortement appréciables et d'une utilité plus grande que de la simple chair à canon. — « *Eine grausane Bande, aber sehr guten Soldaten.* » — Il est vrai que la Première Brigade était terriblement difficile à manier ! Tout d'abord on avait dû formellement s'engager à ne jamais utiliser les légions sur n'importe quel front occidental — on s'en gardait bien, les sentiments du soldat polonais à cet égard s'étant manifestés trop clairement. Il suffit de lire les admirables pages, consacrées par Kaden-Bandrowski à la bataille de Verdun, pour se rendre compte de quels côtés allaient les sympathies des « légounes ».

« Des semaines entières couchés dans la boue de la Volhynie, nous attendions le communiqué du soir de Verdun. Dans toutes les divisions, les brigades, les régiments, dans tous les bataillons — le silence. Le téléphoniste s'immobilisait à l'écouteur. Les hommes s'arrêtaient de manger, le jus refroidissait dans les gamelles, on cessait de distribuer le courrier dans les tranchées, on ne respirait plus quand arrivait le communiqué de la bataille. Quels étaient ceux qui attendaient de la sorte ? Pas les messieurs, bien sûr, qui dormaient dans leurs lits « au fin fond du pays » et qui se représentaient la guerre comme une lutte de taureaux, mais nous, les soldats, les hommes de la vérité suprême, dont

chaque nerf comprenait la signification de cette bataille et de ce siège ¹. »

Il n'y a pas à s'y tromper : si Pilsudski s'est rangé du côté des Austro-Allemands, c'est pour combattre les Russes et rien que pour cela !

On n'hésite pas à combler son désir. Il devient de règle d'envoyer les régiments polonais partout où, non seulement ils peuvent avoir leur part de feu à eux, mais même celle des troupes autrichiennes et allemandes.

Lowczowka, Konary, Kozinek... les batailles se succèdent... les combats deviennent de plus en plus durs, les pertes de plus en plus lourdes... et la gloire de plus en plus grande.

Pourtant, au moment où le prestige des Légions croît, à ce moment même Pilsudski lance l'ordre secret : « *Ne pas donner de nouvelles recrues !* » Et l'on n'était alors qu'au printemps de 1915.

Pourquoi ? Que représente cette décision importante entre toutes ? C'est la réponse au silence tranchant des Austro-Allemands gardé en face de Pilsudski, lequel déclare obstinément « se battre pour la Pologne indépendante ». La ruée vers les lauriers de la guerre ?... Que valaient aux yeux de Pilsudski les batailles gagnées du moment qu'elles n'avaient pas de lendemains politiques ? Que valaient tous les éloges de « *l'Armée Ober-Kom-*

1. *Europa zbiera siano (L'Europe ramasse son foin)*, de Jules Kaden-Bandrowski. Lwow, Warszawa, Krakow. J. Kaden-Brandowski, ancien soldat de la 1^{re} Brigade, écrivain de grand talent.

mando » du moment qu'ils n'avaient cours ni à Balplatz ni à Wilhelmstrasse ?

Celui qui sait voler, vole vers un but déterminé — et déterminé par soi-même. Il peut être romantique dans les pensées — dans les actes, il est positiviste. Quand il est Pilsudski. N'en déplaise à ses calomniateurs et... à ses apologistes, il n'a jamais atteint le romantisme barbare de « la guerre pour la guerre ». Son idéalisme de positiviste l'en a préservé.

Donc ni « traîneur de sabre », ni « fils de Mars ». Il n'a pas ressuscité le soldat polonais après cinquante ans de néant, uniquement pour défendre la dignité nationale et la continuité de magnifiques traditions guerrières. Son geste légionnaire avait une envergure autrement grande. Ce n'était pas l'inconsistance d'un arc-en-ciel qu'il visait, mais la stabilité de la terre polonaise. Quand on est un grand-père pour ses soldats, quand on leur dit : « mes petits, mes enfants ! » ni pour eux, ni pour soi on ne cherche la vaine satisfaction des hochets militaires.

Pas de nouvelles recrues à cet allié militaire de fortune qui demeure l'Adversaire politique !....

Pas de nouvelles recrues, parce qu'il en faut pour une autre armée, sur un autre front, contre un autre ennemi.

Pas de nouvelles recrues pour les Légions qui se battent encore aujourd'hui coude à coude avec les troupes austro-allemandes — parce qu'il en faut pour le P. O. W. qui se battra demain contre l'Autriche et contre l'Allemagne.

Puisque la guerre ouverte ne lui a pas donné la victoire politique, il va la chercher dans la lutte secrète. Lutte engagée par Pilsudski dès l'adolescence, développée au retour de Sibérie, jamais abandonnée, même pendant le combat à visière relevée.

En effet, le P. O. W. ne menait-il pas une guérilla nationale dans le Royaume, au cœur même de l'occupation russe, au moment même de la Grande Guerre ? Des dépôts de munitions, des ponts qu'on faisait sauter, des chemins de fer qu'on détruisait ! Pour ce combat périlleux jusqu'au sublime, on utilisait les plus beaux courages, les caractères les plus valeureux parce que :

« Pendant que nous, les armes à la main, nous avions la satisfaction du combat ouvert, pendant que, aux moments de repos, nous oublions nos soucis au milieu de la bonne humeur des camarades, ou qu'enfin la mort — ou une grave blessure — atteignait le soldat dans le bruit du combat, le sifflement des balles et l'entourage des amis, pour eux, il en était autrement. Là-bas, à Varsovie, dans les filets des espions et les tentations de la faiblesse, sans aucune des splendeurs qui sont l'apanage de la vie extérieure du soldat, n'ayant en perspective que la mort solitaire au cachot ou en présence des bourreaux, le lieutenant Zulinski a gardé pendant de longs mois le poste le plus difficile dans cette guerre, donc le plus glorieux. Il a suivi la voie de ses pères qui, secrètement, pris dans les liens de la conspiration souterraine, préparaient les armes contre l'envahis-

seur. C'est son labeur à lui et celui de ses compagnons qui nous relie à la tradition de cette lutte, par excellence polonaise, menée par nos ancêtres et qui nous a engendrés, nous, les soldats polonais d'aujourd'hui ¹. »

Or, Pilsudski ne voulait plus recruter ses Zulinski pour les Austro-Allemands, lesquels — il est vrai — étaient en train de chasser l'oppresseur russe de la terre polonaise et même au-delà. Mais n'était-ce pas en premier lieu pour s'en assurer la place et assumer le rôle d'envahisseur à leur tour ?

Au printemps de l'année 1916 l'armée moscovite, déjà refoulée vers Styr et Stochod, préparait une contre-offensive. Cependant Vienne et Berlin continuaient à ne pas vouloir reconnaître le but pour lequel se battaient ses alliés, les Légions polonaises. Néanmoins ni Pilsudski, ni ses soldats ne pouvaient quitter leur poste. Le moment n'était pas encore venu. La désagrégation de la puissance russe, prévue par Pilsudski, n'était pas encore achevée.

Le devoir de Pilsudski lui commandait de demeurer auprès des Austro-Allemands, mais ce même devoir lui interdisait d'aider au triomphe de l'adversaire à venir.

Il n'avait pas la liberté du risque. De cette contrainte, le risque grandissait davantage. Il ne pouvait miser sur une seule carte.

1. *Jozef Pilsudski de swoich zolnierzy*, Warszawa, 1920.
(*Joseph Pilsudski à ses soldats*).

Pas de nouvelle recrue — mais pas de retraite du front.

Rester au front c'était pour la 1^{re} Brigade occuper les postes les plus exposés, repousser les attaques de plus en plus furieuses des Russes et c'était subir les pertes les plus lourdes. Et ainsi l'épopée des Légions continuait, dans toute sa grandeur et dans toute sa servitude.

4 juillet, bataille de Kostiuchnowka.

« Profitant de l'avantage que leur donnait leur grand nombre et sachant qu'ils avaient les légionnaires devant eux, les Russes résolurent d'obtenir par une attaque menée contre les positions des légions deux succès, l'un militaire, l'autre politique. Le premier, afin de se faire une trouée par où ils auraient pu gagner Stochod, le second, pour entourer les postes polonais, détruire les légionnaires ou les faire prisonniers et de cette façon se débarrasser d'un coup des soldats de Pilsudski, si gênants pour les intérêts politiques russes. Dans ce but ils concentraient sur le secteur légionnaire une artillerie formidable et le 4 juillet 1916 après un ouragan de feu qui dure douze heures de suite, ils envoient plusieurs divisions à l'attaque des positions polonaises.

Des luttes qui devaient durer plusieurs jours s'engagèrent. Les légionnaires, malgré un feu d'enfer, malgré la présence de colonnes entières d'ennemis devant leurs positions, n'ont pas reculé d'une semelle. Ils faisaient un vide meurtrier dans les rangs moscovites. Ne suffit-il pas de dire

qu'un seul bataillon du 5^e régiment a détruit toute une division russe ?

■ A la fin pourtant, encerclés par les Moscovites qui, grâce au repliement des Autrichiens sur les ailes, sont arrivés à contourner les positions légionnaires, les soldats du Commandant se frayent une voie, la baïonnette au canon. Malgré des pertes sensibles, parmi les blessés et les tués, dans un ordre qui émerveille les Allemands, ils battent en retraite sur Stochod où le corps autrichien du général Fhatt s'était replié en entier un jour plus tôt ¹. »

■ Tant d'héroïsme ne servit à rien, les régiments autrichiens ayant cédé et le front ayant été rompu par l'ennemi. C'est la retraite, la retraite polonaise au milieu de la fuite autrichienne : « A midi, nous reprenons notre marche... A peine avons-nous fait quelques kilomètres sur une route large et sablonneuse qu'une panique éperdue s'empare, sans raison apparente, de la colonne autrichienne d'artillerie et des trains d'équipage, qui cheminaient à nos côtés. Des shrapnells avaient éclaté quelque part derrière Trojanowka et soudain toutes les voitures commencèrent à se précipiter dans une fuite éperdue.

Le 11^e bataillon qui marchait derrière nous, en un clin d'œil fut bousculé par cette panique. En plein galop deux canons foncèrent dans leurs rangs. Un ouragan traversa l'armée — des officiers

1. Lipinski, *Historyczna rola I Brygady Legjonow, Polska Zbrojna* 19, 19-3-1928. — *Le rôle historique de la 1^{re} Brigade des Légions.*)

à cheval, des caissons de munitions, des canons, des voitures d'équipage, des sections de mitrailleuses, tout cela se bousculant, se comprimant, se piétinant. Soudain, retentit dans la colonne le sec commandement de Narbutt : « Baïonnette au canon ! » et les fusils dirigés contre les officiers autrichiens et prussiens endiguèrent un peu cette fuite.

Un mur de baïonnettes et de crosses nous sépare — ne pas permettre que la colonne soit rompue. Avec les baïonnettes et les crosses frapper cette canaille !!!

Nos officiers se jetèrent avec des injures à la tête des Autrichiens. Le lieutenant Rokita Maksymowicz, dont la compagnie avait été tout simplement piétinée, se précipita vers le cheval emballé d'un « *rittmeister* » de l'artillerie et appliqua le canon de son revolver à la tempe de l'homme. « Halte, halte, rangez-vous, imbécile !... »

Mais la panique, calmée un moment, reprit de plus belle.

On voyait des escadrons entiers de cavaliers, de hussards, d'uhlans, se précipitant dans une course effrénée. Des chevaux emballés, les naseaux dilatés, des officiers magnifiques constellés d'étoiles, dans une panique sans nom jetaient leurs épées, leurs jumelles, leurs armes, leurs revolvers, leurs portefeuilles...

Des artilleurs se débarrassaient de leurs munitions, de leurs shrapnells, des soldats déversaient de l'avoine, de l'orge, des biscuits, le tout dans une course endiablée.

Enfin la vague dévastatrice passe, comme passe une tempête, et commence à se calmer à la lisière d'un bois. Après elle vient une seconde vague, puis une troisième, une quatrième...

Nous nous mêmes à chanter.

La tranquillité de la colonne hérissée de baïonnettes, l'ampleur du chant commencent à agir. L'artillerie, la cavalerie freinent et calment leurs chevaux, la panique cesse. Un officier prussien arrive au galop auprès de Narbutt très calme à la tête de sa colonne. Il parle, félicite, salue, puis il tend la main.

Et le lieutenant Narbutt de cacher tranquillement sa main dans sa poche. » ¹

Le soldat polonais venait d'accomplir une œuvre d'héroïsme pénible. Forcé de battre en retraite il se défendait encore contre les attaques de son ennemi et contre la débâcle de son allié.

Le succès de Brussiloff fut sans lendemain ; à la longue l'armée russe n'était pas de taille à tenir tête à la poussée germanique. Mais le triomphe de Pilsudski fut aussi sans lendemain ; à la longue les Légions polonaises devenaient de plus en plus assujetties aux buts politiques austro-allemands. Dans ces conditions, le soldat polonais n'avait aucune chance de devenir, en temps de paix, un citoyen polonais.

Pilsudski le comprenait-il ? Il le comprenait si bien que dans une lettre intime à son ami Ignacy

1. Lipinski, *Szlakiem I ej Brygady*.

Daszynski ¹ le 25 juillet 1916, il écrit : « Quant à moi, je suis résolu de céder. Je ne puis répondre de cette besogne ni devant la Pologne, ni devant mes soldats, car il serait clair même pour un enfant qu'à la base de ce qui nous est donné, il n'y a plus de développement possible pour l'armée et point d'honneur à durer ². »

Le 29 juillet Pilsudski donne sa démission de Commandant de la 1^{re} Brigade... Ni abdication personnelle, ni retraite idéologique, simple changement d'armes et de méthodes de combat adaptées à la mesure du nouvel adversaire. La Grande Guerre se changeait en guerre d'usure. Il n'était pas dans le plan de Pilsudski d'arrêter l'usure allemande. La situation intérieure de la Russie ne faisait de la faillite de l'Empire qu'une question de temps. Quant à l'Allemagne, son armée pouvait résister longtemps encore à condition qu'elle fût alimentée régulièrement de fraîches recrues.

A l'ordre « pas de nouvelles recrues », Pilsudski en ajoute un autre, sa démission. La rupture avec les Austro-Allemands semble consommée, car cette démission n'est pas le geste d'un capitaine qui se désiste de son commandement, mais le symbole du refus de toute aide polonaise pour Vienne ou pour Berlin. Ce symbole qui avant tout

1. Ignace Daszynski, célèbre leader socialiste, actuellement maréchal de la Diète polonaise (président de la Chambre).

2. Daszynski, *Pamiętniki*, t. II, (*Mémoires*).

est un acte, entraîne le démembrement de la 1^{re} Brigade dont les régiments sont incorporés dans les autres brigades des Légions.

Pilsudski ne veut pas qu'on ignore les raisons de la décision qu'il a prise. Du point de vue des intérêts de la nation, le service dans les Légions devient inutile parce qu' « elles cessent d'être une formation créée en vue de la libération de la Pologne et la naissance de l'État pour devenir une armée impériale et royale ¹. »

C'est pourquoi dans le dernier ordre adressé aux soldats, Pilsudski recommande à ceux qui sont venus du Royaume de quitter le service, aux autres, de demander leur transfert dans l'armée autrichienne tout en se faisant porter malades.

Cette stratégie politique apparaît parfaite dans les résultats qu'elle produit. Le maréchal Hindenburg et le général Ludendorff perdent l'espoir d'un nouveau recrutement dont l'armée allemande, après les pertes éprouvées, se montrait fort avide. Pour en venir à bout il leur faut des conditions nouvelles. Ils font tant et si bien que le 5 novembre 1916 Bethman-Hollweg, chancelier de l'Empire, accepte la proclamation de l'indépendance du Royaume de Pologne. Etape importante dans l'obtention effective de l'indépendance. Effective, car nul n'ignorait, en dehors d'un petit groupe de théoriciens dilettantes, la valeur factice du geste de l'Allemagne, Pilsudski moins que personne.

Les Allemands qui comptent sur l'armée de

1. Hincza, *Pierwszy Zolnierz Polski Odrodzonej*.

l'État nouvellement proclamé par eux, sont vite déçus. La Pologne ne donne pas de soldats. Elle n'en donne pas bien que le Conseil d'État siégeant à Varsovie, et tout à la dévotion de Berlin, ait proclamé l'enrôlement volontaire. Elle n'en donne pas malgré que ce Conseil, d'accord avec *l'Armée-Ober-Kommando*, ait offert à Pilsudski la direction du Département Militaire. La Pologne ne donne pas de soldats parce que le Conseil d'État proclame l'enrôlement volontaire et qu'il n'y a pas de volontaires pour donner leur vie à l'Allemagne et à l'Autriche. La Pologne ne donne pas de soldats parce que Pilsudski n'a pas accepté la direction du Département Militaire et qu'il paralyse ainsi l'action germanique.

Pilsudski enrôle des volontaires, mais dans le P. O. W. — son armée à lui, l'armée de demain. De jour en jour son autorité pousse des racines plus profondes dans le sol national et s'affirme à l'extérieur du pays. Au-delà des frontières, de l'autre côté des tranchées.

La guerre, germe de luttes fratricides, avait divisé la Pologne en camps hostiles. A cette heure elle commençait à rassembler les hommes dans une même idée — l'unité du pays. Autour de qui devaient-ils se grouper si ce n'est autour de Pilsudski ? L'autorité de cet homme s'épanouissait à mesure que ses prévisions s'installaient de plain-pied dans la réalité. L'avenir sur lequel il basait sa stratégie politique et sa tactique militaire, ce sur quoi il basait tous ses plans, cela devenait simplement la vérité du jour d'aujourd'hui.

La Russie ni en tant que force militaire, ni en tant qu'organisme politique, ne put supporter l'offensive des Empires centraux. La défaite fut la cause spontanée de la révolution sociale. Celle-ci entraîna des changements considérables sur le front oriental. Les forces armées des nations qui faisaient partie de l'Empire russe commençaient à former des unités détachées, la révolution ayant proclamé le droit des peuples à l'indépendance. De l'attitude de ces armées nationales dépendait la situation sur le front oriental.

« Voudront-elles se battre ? Avec qui ? Contre qui ? », se demandaient tous les Hauts-Commandements.

Le 7 juin 1917 les 466 délégués des 532 Associations militaires polonaises en Russie, réunis à Pétrograd, parlaient au nom des 500.000 soldats polonais de l'armée russe ; « 466 délégués se réunirent dans la salle de l'orchestre de la cour pour parler de ce qu'il fallait faire pour réaliser leur attitude envers le pays, pour prendre une décision.

... A la place où figurait auparavant le portrait du tsar était accroché l'Aigle Blanc et les blasons des provinces polonaises... » ¹ Et devant ces blasons Pilsudski fut élu à l'unanimité, dans l'enthousiasme le plus magnifique, président d'honneur du congrès.

La nouvelle causa une inquiétude profonde dans les milieux allemands. Ce n'était pas un geste platonique. Il suffisait que Pilsudski prît le commandement de ce demi-million de soldats, pour

1. *Polska Zbrojna*, n° 79.

lors bien équipés et décidés à se battre, en l'occurrence contre les Empires centraux, pour que tous les espoirs Allemands fussent anéantis. Non, ce geste n'était pas platonique et dans l'entourage de Pilsudski on discutait déjà le plan qui lui permettrait de gagner la Russie. Lui-même voulait partir en avion. Les Allemands qui avaient eu vent de la chose décidèrent d'épier le moment où, en arrêtant Pilsudski, ils donneraient « le coup de grâce à la rébellion. »

Cependant l'enrôlement dans le P. O. W. poursuit son cours.

Pilsudski prévoit l'heure proche où il lui faudra livrer bataille aux protecteurs du Royaume de Pologne « made in Germany ». Et de cette lutte il veut sortir vainqueur.

« L'armée polonaise est aussi nécessaire à nous qu'aux Allemands. Pourtant le fait qu'elle est indispensable justement à nous-mêmes doit suffire » ¹.

Nécessaire aux Allemands, indispensable à la Pologne.

Ces deux besoins, diamétralement opposés, provoquaient des frottements continuels d'où l'étincelle d'un conflit était prête à jaillir. Elle jaillit en effet à l'occasion de la prestation de serment des Légions polonaises à l'Allemagne et à l'Autriche le 2 juillet 1917. Le texte de l'acte avait été composé par le Conseil d'État d'accord avec les autorités austro-allemandes et il était conçu comme suit :

1. *Joseph Pilsudski à ses soldats.*

« Devant Dieu Tout-Puissant, je jure de servir fidèlement ma Patrie, le Royaume de Pologne et mon futur roi, sur la terre comme sur l'eau et en tous endroits. Je jure de maintenir dans cette guerre la fraternité d'armes avec les armées d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie et de leurs alliés, d'obéir au commandement suprême nommé pour la durée de cette guerre par les puissances tutélaires de l'indépendance de l'État Polonais ainsi qu'à mes supérieurs et commandants, de remplir tous leurs ordres et leurs indications et me conduire de façon à pouvoir vivre et mourir en soldat loyal et vaillant. Que Dieu me vienne en aide ! ¹ »

La coupe trop pleine déborda. Pilsudski se retire de toute action politique et l'immense majorité des légionnaires refuse de prêter serment.

Menacés par l'Allemand d'être internés comme rebelles, les soldats polonais veulent s'opposer les armes en main aux ordres de Beseler. Mais leur Commandant n'est romantique que dans les pensées, les actes doivent avoir une stabilité positive, c'est pourquoi, répondant aux délégués qui lui soumettent leur plan, il dit :

— Il n'est pas temps encore ! Le moment n'est pas venu. Le peuple, las de réquisitions, affamé, effrayé par les répressions, ne se révoltera pas, ne vous soutiendra pas. Peut-être d'ici là une campagne spécialement ravagée, une ville spécialement humiliée s'insurgeront, mais l'ensemble du peuple

1. Hincza, *Pierwszy Zolnierz Odrodzonej Polski.*

s'est déjà habitué aux nouveaux maîtres et au nouveau servage. Le P. O. W. entrerait en lice mais et lui, et vous, seriez écrasés. Maintenant qu'ils ont gagné la guerre avec la Russie, ils n'ont plus besoin de nous et veulent s'en débarrasser. Se débarrasser non seulement des Légions, mais de tout le problème polonais. Votre révolte serait un prétexte à la destruction du pays. On agirait avec nous comme avec la Belgique. Ce serait encore pire, car en Belgique les femmes et les enfants faisaient le coup de feu, tandis que chez nous, personne ne se défendrait. Je ne puis vous donner mon consentement, au contraire j'insiste pour que vous ne vous défendiez pas. Je suis soldat, je vous comprends, et il m'est dur de vous donner cet ordre, mais *puisque vous avez su aller sur les champs de bataille mourir pour la patrie, maintenant sachez aller pour elle en prison...* »

Et ils ont obéi. Si bien qu'à la nouvelle de l'arrestation de Pilsudski, le 20 juillet 1917, ils ne se sont pas révoltés.

Eux, les légionnaires, docilement, ils se sont laissés interner dans les camps de concentration à Szczypiorna, à Benjaminow, à Havelberg, à Rastatt, etc... Ils se sont laissés parquer derrière le fil barbelé sur cette terre polonaise qu'ils s'étaient jurés de libérer par les armes... Brisée, l'épée ?... Oui, mais sur l'ordre exprès du Commandant, et cela même signifiait que la lutte continuait, plus âpre que jamais ! La manière dont les officiers et les soldats, mûs d'un même élan magnifique, avaient refusé de prêter un serment qui faisait

d'eux, chevaliers de la Pologne libre, des condottieri à la solde de l'Allemagne, — les manifestations innombrables dans tous les régiments légionnaires — autant de déclarations de guerre à outrance. A outrance, car de ce fait le soldat polonais abandonnait la tranchée, ce seul lambeau de patrie dont il était alors le maître, pour aller en prison, ce champ de bataille du citoyen polonais. Épées brisées ? Oui, mais combien de menace dans ce geste ! Et combien d'épées !...

« — Le train arrive ; un monsieur en pardessus à carreaux et en casquette descend d'un coupé de 1^{re} classe. Derrière lui le colonel J. à qui je me présente comme officier d'ordonnance. A son tour il me présente au monsieur qui se trouve être justement le conseiller d'État Grendyszynski — à ce qu'ont dit l'un des organisateurs de l'adresse de fidélité au Grand-Duc Nicolas. Je porte à la connaissance du colonel J. sur l'ordre du colonel Smigly que le régiment, suivant le téléphono-gramme reçu, est groupé sur les champs de Zakroczym (anciennes places de l'armée polonaise de 1831 après la prise de Varsovie par les Russes), mais qu'il est décidé à ne pas prêter serment d'après le texte reçu. Le colonel J. écoute mon rapport et après avoir demandé si les « sujets polonais » (*National-Polen*) sont réunis, ordonne de se faire conduire vers eux.

J'installe les dignitaires dans la voiture et nous partons. Avant d'arriver à la Citadelle, je leur demande seulement si, vu l'heure matinale, ils ne veulent pas déjeuner au mess. Mais ils sont pres-

sés de voir l'armée ! Je chevauche donc en avant sur mon brave « Ivan ». La route est belle, plantée de vieux peupliers. Nous traversons les deux portes d'entrée, nous passons à côté des baraques, d'un vieux remblai de fortifications où se reposent les corps puissants d'anciens canons polonais de 12 livres. Trouvés par les Allemands ils demeurent insensibles et inutiles, maintenant indifférents à la fanfare de trompettes et des tambours prussiens qui jouent tous les matins : *In der Heimat, in der Heimat...*

Enfin une porte ornée de l'inscription « *Weichseltor* », et nous voilà sur un espace libre, dans les vastes champs de Zakroczym. Au milieu s'étend, en une ligne parfaitement droite, le régiment sombre aux armes luisantes. Notre colonel, placé sur l'aile, attend leur approche. Je descends de mon cheval pour accompagner à pied les deux dignitaires. Smigly fait son rapport, — présenté par J. à Grendyszynski, il salue de la tête sans tendre la main.

La revue, puis J. donne l'ordre de former un carré. Un commandement — le carré se forme, les officiers au milieu.

D'une voix incertaine Monsieur le Conseiller d'État commence à parler. Quelques phrases seulement à propos de la nécessité de prêter le serment par une armée qui veut être une armée régulière. Ensuite le colonel J. prend la parole ; d'abord sur une note sentimentale il rappelle le temps de l'organisation d'avant-guerre, la déclaration de la guerre, son service dans la 1^{re} Brigade à

Kielce, les seaux de sang versé des Carpathes au Stochod, les centaines de cadavres, enfin l'échafaudage d'une patrie libre étroitement liée à l'Allemagne, état si puissant qui se dessine à l'horizon.

Il termine par la menace que, malgré tout, n'y aurait-il que trois soldats pour prêter serment, eux, formeraient, quand même, une armée polonaise avec l'aide de l'allié triomphant, enfin il demande le serment au nom de l'acte du 5 novembre au nom du Conseil d'État que nous avons accepté comme gouvernement légal, sinon nous serons internés dans des camps de concentration de prisonniers. Pendant qu'il profère les menaces d'internement, un sourd murmure traverse les rangs et lorsqu'après ce discours le capitaine Wieczorkiewicz, commandant le bataillon, ordonne à ceux qui ne veulent pas prêter serment de sortir des rangs de 15 pas en avant, un cri s'élève : « Tous, tous. » Le carré se comprime, les soldats vont sur J. et sur Grendyszynski.

Le colonel Smigly, très calme, de la main leur fait signe de s'arrêter et commande « en arrière ». Le carré reprend sa place en silence. Maintenant le colonel J. donne l'ordre à ceux qui veulent prêter serment de reculer de 15 pas en arrière.

Tous demeurent immobiles.

Alors le colonel J. s'adresse aux officiers en leur disant qu'ils sont suspendus de leurs fonctions, il les prévient qu'ils seront congédiés et exige qu'ils rendent leurs épées. Un moment de silence mortel. Le lieutenant Mlodzianowski s'avance en premier

et jette son épée aux pieds de J., après lui le capitaine Dreser, puis d'autres

Le colonel J. devint blême, perdit pied, on aurait dit qu'il allait tomber...

... Le bataillon demeurait immobile, écoutant la résonnance des épées qui tombaient. Grendyszynski ne pouvant pas supporter cette vue se réfugia derrière les rangs des soldats les bras sans force, la tête baissée. J'ai vu le sous-lieutenant Szafranowski lancer son épée de telle façon qu'en rebondissant du tas elle sauta jusqu'à la poitrine du colonel J.

Le commandant Fabrycy s'approcha en dernier et, dans la folie d'une douleur immense, il s'écria : « Je ne rendrai pas mon épée à ce traître. » — Mais après avoir contemplé l'amas des épées et s'être rendu compte que la sienne ne devait pas y manquer, il la jeta avec tant de force, qu'elle fit un bond énorme. L'une après l'autre les lames claires brillaient au soleil jusqu'à ce que la dernière fût tombée. Alors un cri immense s'éleva de la poitrine des soldats : « Vivent nos officiers ! Honte aux traîtres ! ¹ »

Les numéros des régiments étaient différents, mais l'attitude des troupes restait partout la même, à l'exception de la II^e Brigade commandée par le général Haller.

1. *Za kratami wiezien i drutami obozow* (Derrière le grillage des prisons et les fils barbelés des camps de concentration); Varsovie.

— Soldats ! Vous êtes allés au combat pour conquérir la Pologne indépendante. Vous avez servi la Pologne suivant la puissance de vos forces bien qu'on ne vous eût demandé aucun serment. On l'exige de vous à présent. Faites comme vous le dicteront vos cœurs et vos consciences.

Après cette allocution le commandant du régiment Trojanowski, à voix très haute donna l'ordre à tous les officiers et soldats qui voudraient prêter serment de sortir des rangs cinq pas en avant.

« Nous regardons tout autour de nous.

Les colonnes serrées des bataillons demeurent immobiles, comme un mur. Pas un seul murmure ne trouble le silence mortel qui domine la place...

Le commandant Trojanowski attend un moment et encore une fois enveloppe les colonnes silencieuses de son regard puis il appelle une seconde fois : « Que ceux qui ne veulent pas jurer fassent cinq pas en avant devant le front. » Les colonnes immobiles jusqu'à présent partent d'un même mouvement pour s'arrêter comme figées au bout de cinq pas. Personne n'était resté en arrière ¹. »

Et la réponse allemande à l'attitude intransigeante des « légounes » demeurait invariable. Les sujets autrichiens passaient automatiquement dans l'armée de « Sa Majesté Apostolique », les volontaires du Royaume — dans les camps de concen-

1. *Za kratami wiezien i drutami obozow*, tome II. (Derrière le grillage des prisons et les fils barbelés des camps de concentration. Varsovie).

tration. Et les officiers se rangeaient devant les wagons qui menaient leurs soldats à Szczypiorno, et au moment du départ, présentaient solennellement les armes. Dans un silence émouvant, raidis comme à la grande parade, ils rendaient les honneurs aux soldats qui s'en allaient vers la prison ¹. Le lendemain, c'étaient les officiers qui, à leur tour, montaient dans le train...

On rageait, mais on ne désespérait pas, « le Grand-Père sait bien ce qu'il fait ² !... » En sa stratégie politique on avait la même foi inébranlable qu'en sa stratégie militaire. On ne se doutait même pas, combien on avait raison de se fier au vol de son génie. Certes, la raison seule ne s'en doutait pas, car le cœur n'avait jamais eu besoin de raisons quand il était question du Commandant.

En effet, la sagesse militaire lui dictait la possibilité de coopérer avec les armées austro-allemandes, tandis que la sagesse politique lui démontrait l'inévitable du conflit avec les hommes d'État austro-allemands. Pilsudski — on ne le dira jamais assez — menait uniquement une guerre de conquête, de la conquête de sa patrie, de tous les trois tronçons de la Pologne démembrée. Cette idéologie, il avait su l'inculquer à ses gars bien avant qu'ils aient endossé l'uniforme de soldat.

« Lorsque nous sommes partis pour faire la guerre, en 1914, nous n'étions pas encore des légion-

1. *Za kratami...*, tome II-I, *ibid.*

2. *Za kratami...* tome II-I, *ibid.*

naires. Depuis plusieurs années nous nous préparions à la lutte avec la Russie comme avec la puissance qui détenait la majeure partie des terres polonaises, nous rêvions d'une insurrection dans le style des années 1831 et 1863, ne prévoyant pas la possibilité de nous soumettre à l'un quelconque des oppresseurs. Si nous ne pensions pas alors à la guerre avec l'Autriche ou avec l'Allemagne, c'est parce que nous ne pouvions pas nous imaginer une guerre menée sur trois fronts à la fois.

... lorsque nous nous exercions dans nos associations et nos compagnies de chasseurs, dans les milieux de la jeunesse universitaire à l'étranger, en partie aussi dans le Royaume et en Russie, jamais nous n'avions songé à former des cadres auxiliaires ni pour l'armée autrichienne, ni pour aucune autre armée.

... un témoignage éclatant des convictions de la jeunesse qui prenait part au mouvement de l'organisation des chasseurs fut la manifestation hostile organisée à la gare de Cracovie quelques semaines avant la déclaration de la guerre à l'arrivée du candidat au trône, l'archiduc Charles, le futur empereur.

Aussi repoussions-nous avec force tous les reproches de « germanophilie » ou de loyalisme autrichien, qu'on nous adressait. Lorsque J. Z., député au parlement osa formuler dans les colonnes d'un petit journal, nouvellement fondé à Cracovie, des reproches conçus dans cet esprit, il fut non

moins publiquement souffleté à la gare de Cracovie au nom du « Chasseur » de Cracovie par deux étudiants C. P. (mort au champ d'honneur) et C. S. (Commandant d'une division d'infanterie) ¹.

Le soldat polonais prisait les vertus militaires du soldat allemand, mais il se rendait parfaitement compte que, tôt ou tard, il croiserait le fer avec lui. Or, ce conflit, Pilsudski le voyait mûrir de plus en plus vite, à mesure que le nombre des victoires à la Pyrrhus de Hindenburg augmentait. « Nous gagnons toutes les batailles, mais la guerre, nous la perdrons !... » Et pour que cette boutade de *feldvebel* prussien, exprimée en 1918, devint une vérité, déjà en 1915, Pilsudski lance son fameux ordre : « Pas de nouvelles recrues ! »

Cet interdit, observé rigoureusement depuis, porta ses plus beaux fruits en 1917 ; le génie stratégique de Pilsudski venait de déjouer les plans de l'état-major allemand en lui ôtant l'espoir de former en Pologne la quinzaine de divisions à laquelle il rêvait. Et quelles divisions ! — « ... envoyez-nous immédiatement, comme renfort, soit un bataillon de légionnaires, soit un régiment de hongrois, soit une division d'autrichiens », spécifiaient les généraux prussiens en une gradation savoureuse ².

Ah, si Pilsudski se laissait prendre à la comédie de l'acte du 5 novembre 1916, s'il acceptait la transformation des Légions polonaises en « Pol-

1. *Za kratami*, tome II-1. Roman, Starzewski.

2. Sieroszewski : *Joseph Pilsudski*.

nische Wehrmacht », s'il mettait à la disposition du général Beseler les forces du P. O. W., si...

Il est clair que tous ces « si » réalisés auraient eu pour effet d'augmenter sensiblement les forces des Empires centraux. On ne saurait par conséquent trop mettre en lumière ce geste de Pilsudski qui influa sur tout le cours de la guerre et par conséquent sur le sort de l'Europe. Les généraux Ludendorff et Hoffmann avouent dans leurs mémoires, avec une brutale franchise, que tout « ce projet stupide » d'une Pologne indépendante était soutenu par eux uniquement dans l'espoir de créer une armée destinée soit à délester les forces allemandes du front oriental, dont tout le poids aurait été transporté sur le front occidental, soit même, à la faveur d'un esprit qu'on espérait loyaliste, de jeter l'armée polonaise contre les Alliés. Évidemment, une fois la guerre gagnée, on n'aurait qu'à enterrer l'« utopie » d'un état indépendant ou, à la rigueur, des morceaux arrachés à la Russie créer un état tampon étroitement lié politiquement et économiquement au Reich allemand ¹.

Quant à la Galicie et à la Posnanie, Vienne et Berlin s'étaient mutuellement garantis qu'elles leur resteraient intactes, le nouvel État ne se composant que de l'ancien Royaume de Pologne et d'une partie de la Lithuanie avec Wilno et Grodno que Ludendorff considérait comme des villes essentiellement polonaises.

1. *Polska w Pamietnikach Wielkiej Wojny* (Recueil d'extraits des mémoires des hommes d'État, des généraux pendant la Grande Guerre).

Pilsudski, qui démêle tous ces plans, les déchire d'un seul coup de son épée brisée. Cependant les Allemands tâtonnent encore. Ils espèrent que le fait de l'arrestation du Commandant et la terreur de l'internement exercée sur les rebelles au serment déterminera chez les « autres » un enrôlement régulier. Mais de ces « autres, » il n'y en a pas. Il n'y a pas, comme l'explique un Polonais à Erzberger, de centaines de milliers de candidats au suicide. Au suicide national. Rien n'y fait — ni les menaces du Haut-Commandement allemand, ni les prières du Conseil d'État — l'enrôlement ne s'effectue pas. Et pourtant si, il s'effectue, mais au sein... du P. O. W.

De jour en jour l'effectif de l'armée secrète augmente...

XII

On risque fort de se mettre en mauvaise posture, lorsqu'on juge les autres d'après soi-même. Et surtout, lorsque ce jugement comporte des sanctions. Avoir pensé que la méthode d'intimidation serait efficace était une lourde erreur — visiblement, l'Allemand méconnaissait le passé de la Pologne en général et celui de Pilsudski en particulier. Avoir voulu briser la résistance passive d'aujourd'hui et se préserver de l'attaque armée de demain, en mettant les légionnaires au régime des camps de concentration, en enfermant leur commandant dans la cellule d'une forteresse allemande ?... Mais c'était sous-estimer la force vitale des grandes traditions insurrectionnelles et l'enseignement pratique qu'en avait su tirer le génie de Pilsudski ! Pour lui-même et pour ses soldats, pour les raisons de sa raison et pour celles de leurs cœurs...

Pilsudski avait l'habitude de répéter que « l'Histoire travaille pour nous » — les Russes, en déclanchant leur mouvement révolutionnaire, Wilson, en proclamant ses quatorze points célèbres, prouvaient tout le bien fondé de cette conviction.

Les Allemands, en exerçant des représailles contre les légionnaires et contre leur Commandant, ont sensiblement activé ce travail pro-polonais de l'histoire... Et voilà pourquoi.

Pilsudski, immédiatement après son arrestation, fut transporté en Allemagne et après un fatigant pèlerinage d'une prison à l'autre, interné dans la forteresse de Magdebourg ¹.

L'événement était de telle importance que le gouverneur général de Varsovie, Beseler, tout pro-consul de la puissance germanique qu'il était alors, jugea opportun de se justifier devant le Conseil d'État du royaume de Pologne. Il le fit en inculpant Pilsudski de conspiration criminelle contre la sécurité du pays et des armées austro-allemandes, directement et à l'aide du P. O. W. En outre, « élu chef des armées polonaises qui se battent aux côtés de la Russie, il n'avait pas protesté publiquement contre cette nomination, ce qui permettait de supposer qu'il projetait un voyage en Russie en vue d'y prendre le commandement de ces troupes. Il fallait en finir avec cette conspiration qui mettait en danger l'arrière d'une armée qui se battait aussi pour la Pologne », proclamait le texte de l'explication officielle. Or, cette arrestation n'eut pas pour effet de mettre fin à la conspiration, mais au contraire, elle provoqua une extension de l'activité du P. O. W. et lui valut

1. Le même sort fut réservé à son fidèle collaborateur Sosnkowski, chef d'état-major légionnaire qui, pourtant, n'a pu rejoindre le Commandant qu'en été 1918.

nombre d'enrôlements enthousiastes. Elle obligea l'organisation à mettre les points sur les « i » de son programme politique, surtout lorsque le traité de Brest-Litowsk montra aux yeux des Polonais, les plus favorablement prévenus pour les Empires centraux, leur pays comme un objet de marchandage. Le blé ukrainien avait pour Berlin plus de prix que l'alliance avec Varsovie. Au printemps de 1918, trois des chefs du P. O. W.¹ se rendent secrètement en Russie et arrivent à trouver des points de contact dans l'action avec les représentants diplomatiques de la France, de l'Angleterre et des États-Unis.

Pendant ce temps les restes de l'armée polonaise avaient grossi le corps de la 2^e brigade et se trouvaient être, à la veille du traité de Brest-Litowsk, en Bukovine, sur la frontière austro-russe. Là ils décident de rompre définitivement avec les Empires centraux. Le 17 février, dix jours après le traité, le général Haller, à la tête de deux régiments d'infanterie, réussit à traverser le front austro-russe pour arriver à joindre les détachements polonais en voie de formation sous le commandement de Dowbor-Musnicki et Michaelis en Russie. Mais les armées allemandes avancent sur l'Ukraine. Une bataille s'engage à Kaniow et le détachement de Haller est entièrement dis-

1. Strug, Sokolnicki, Rydz-Smigly. Andrzej Strug (Thadée Galecki), éminent écrivain polonais. Michel Sokolnicki, historien, ancien ministre de Pologne en Finlande. Rydz-Smigly, général de division, inspecteur de l'armée.

persé. Haller a la chance d'en échapper sain et sauf et de gagner — via Archangelsk — la France. Le Comité National Polonais de Paris lui confie le commandement des divisions polonaises qui pour lors se forment en France.

Ainsi le sens véritable de la conception légionnaire apparaît dans toute sa lumière. Il apparaissait déjà dans une conférence de Pilsudski faite à Paris en 1914, un peu avant la mobilisation, où il reliait la cause de la libération de la Pologne à l'ensemble de la guerre et non à l'un quelconque de ses fragments ni à l'un quelconque des combattants. Depuis, la vérité de ces vues a été amplement démontrée par des documents qui avouent avec une brutalité crue qu'en aucun moment aucun des oppresseurs n'a songé à la libération de la Pologne ni surtout à la résurrection de son unité. Le gouvernement russe réagissait aux tentatives d'intervention les plus timides de la part des alliés dans la cause polonaise par une fin de non-recevoir absolue. Il considérait cette question comme un problème purement interne de la Russie.

Aussi, à la demande d'éclaircissements de l'ambassadeur Paléologue, Sazonoff, ministre des Affaires étrangères, a l'audace de répondre : « Faites attention, le problème polonais est un terrain dangereux pour un ambassadeur de France. » Lorsqu'en 1916 Viviani arrive à Pétersbourg afin d'obtenir, entre autres choses, une déclaration plus précise au sujet de la Pologne, le même Sazonoff n'hésite pas à le menacer de la rupture de l'alliance et il avertit M. Paléologue :

« Souvenez-vous que la France du second empire a payé cher ses sympathies pour la Pologne ; la Russie rompt alors l'amitié avec la France, se met du côté de la Prusse ce qui donne, comme résultat, Sadowa et Sedan. »

Et la France est obligée de se rendre aux vues de la Russie... Au mois de mars 1917 un accord est conclu entre la France et la Russie aux termes duquel elles se garantissent mutuellement la liberté de tracer leurs frontières : la France — celles de l'est, la Russie — celles de l'ouest.

L'attitudes des Empires centraux n'était pas moins... détachée... N'avait-on pas résolu d'abandonner la Pologne à son sort si jamais Pétrograd trahissait la moindre velléité, comme en 1917 par exemple, de conclure une paix séparée ? La Pologne était le joint de ce courant de la politique allemande qui préconisait une amitié éternelle avec la Russie. Déjà en 1883 le génie de Bismarck prévoyait qu'une guerre avec la Russie serait un désastre pour l'Allemagne parce que « elle nous obligerait à reconstruire la Pologne jusqu'à la Dwina et au Dniepr ». ¹

La Pologne ayant cessé d'être un problème de la politique intérieure russe, n'a pu demeurer davantage un objet des trafics germano-russes. Les prévisions de Pilsudski, point de départ de toute sa politique, commençaient à se réaliser.

1. Bethmann-Holweg, *Betrachtungen zum Weltkriege*, op. cit. *Polska w pamiętnikach Wielkiej Wojny*, M. Sokolnicki (*La Pologne dans les Mémoires de la Guerre*).

La Russie, battue par les armées austro-allemandes, vivait la révolution, et, de ce fait, le visage de la guerre changeait.

Les quatorze points de Wilson ne pouvaient plus être traités en « pia desideria » d'utopiste, mais devenaient des questions vitales.

Ainsi, comme le disait Pilsudski, à partir de ces bouleversements l'histoire a vraiment travaillé pour la Pologne.

Et lui, que faisait-il dans sa cellule de la forteresse de Magdebourg, mis au régime de l'isolement ?

« Il me semble que j'étais né pour une vie de prison. Je supporte aisément la solitude dont le poids me paraît moins lourd qu'aux autres. Je sais adoucir par le travail de l'esprit le côté le plus dur de la vie de prison la, nostalgie.

.....

« Alors me revinrent à l'esprit mes études d'avant la guerre menées pendant dix ans sur l'événement de la guerre dans le monde. Pendant dix ans je pénétrais l'essence du travail de commandement dans un élément — comme dit Clausewitz — de danger, dans un élément d'incertitude, dans un élément enfin, que je définis comme un élément de contradictions éternelles, coupées, tel un nœud de Gordias, par le glaive de la décision, le glaive du commandement. Je me rappelle qu'en allant à la guerre en août 1914 je décidai d'observer attentivement les événements de la guerre afin de résoudre pour moi-même une quantité de doutes, de répondre à de nombreuses questions

demeurées dans l'âme et dans le cerveau du temps de mes études livresques. A présent, à Magdebourg, je résolu d'essayer s'il me serait facile de réaliser mes rêves d'enfan, d'illustrer avec sincérité et calme de ma propre personne, la vérité sur l'essence du commandement, la vérité sur l'âme du chef pliant sous le faix des dangers, des incertitudes et des contradictions. Chaque soldat entre en lutte avec eux, car ils sont l'élément de la guerre. Mais le commandant supporte, en plus, le fardeau de la responsabilité de ses inférieurs et le rouge de l'humiliation lui brûle la joue lorsque le travail de commandement donne de mauvais résultats et que d'autres le payent avec leur sang. Des rêves, naguère ridicules, me disais-je, peuvent être réalisés en prison quand j'aurai vaincu ma paresse d'écrire ¹. »

Ce n'était donc ni un travail littéraire, ni une chronique qu'il entreprenait, ce n'était pas non plus la fuite dans les souvenirs devant la réalité monotone. Dans les heures de solitude Pilsudski pesait la valeur de la décision. Il analysait le rôle du Chef. Il se préparait à l'avenir.

Ne pas se laisser dépasser...

Derrière les barreaux de fer il préparait une nouvelle envolée.

Il ne s'est pas laissé dépasser.

Il se préparait à l'avenir qui lui fut révélé brutalement.

« Je n'oublierai jamais le moment où quelques

1. Joseph Pilsudski, *Mes premiers combats*.

jours avant notre délivrance le feldvebel-gardien accourut vers nous et, montrant à Pilsudski un numéro de la revue hebdomadaire *Die Woche*, il s'écria tout ahuri : « Avez-vous vu ? avez-vous vu ? »... Toute la première page était occupée par le portrait du Commandant avec cette légende : « Le Général Pilsudski, nouveau commandant en chef de l'armée polonaise. »

Quelques jours après, une autre surprise autrement grande attendait le pauvre feldvebel. Le 9 novembre 1918 il introduisit deux individus en civil dans la cellule des détenus. Ceux-ci eurent de la peine à reconnaître dans l'un d'eux, vêtu, selon l'expression de Sosnkowski, « à la manière d'un héros de mélodrame provincial », — le brillant officier de la garde prussienne — le comte Kessler. Oubliant toutes les formules de politesse, d'une voix entrecoupée par l'émotion, il récita : « Vous êtes libres, Messieurs... Par ordre du Chancelier de l'Empire je vous dois reconduire à Berlin... Veuillez vous presser... Il n'y a pas un moment à perdre. Magdebourg est en révolte. Une auto vous attend. Vous ne pouvez emporter que le strict nécessaire — encore une fois : pas une minute à perdre, autrement, je ne réponds de rien ¹. »

Et ils sont partis, à Berlin d'abord, où l'on essaya une fois de plus d'extorquer de Pilsudski une déclaration favorable aux Empires centraux. Il refusa

1. *Derrière le grillage des prisons et les fils de fer barbelés des camps de concentration*. Tome II.

nettement, une fois de plus. La révolution était sortie dans la rue — on n'osa l'interner.

Le 11 novembre Pilsudski arrive à Varsovie.

.

RESCRIT

LE CONSEIL DE RÉGENCE A LA NATION POLONAISE

Vu l'imminence du danger extérieur et intérieur, afin de rendre uniformes toutes les dispositions militaires et maintenir l'ordre dans le pays, le Conseil de Régence transmet le pouvoir militaire et le commandement en chef des armées polonaises au commandant Joseph Pilsudski.

Après l'institution du Gouvernement National auquel le Conseil de Régence, faisant suite à ses déclarations ultérieures remettra le pouvoir suprême de l'État, le commandant Joseph Pilsudski s'engage à remettre à ce même Gouvernement National le pouvoir militaire comme faisant partie du pouvoir suprême de l'État. Il s'y engage par l'apposition de sa signature au bas de cette déclaration.

Fait à Varsovie, le 11 novembre 1918.

Aleksander KAKOWSKI.

Jozef OSTROWSKI.

Zdzislaw LUBOMIRSKI.

Jozef PILSUDSKI.

RESCRIT

AU COMMANDANT EN CHEF DES ARMÉES POLONAISES JOSEPH PILDUSKI

L'état intermédiaire de la division du pouvoir suprême, institué par la proclamation du 11 novem-

bre 1918, ne peut durer sans danger pour l'État polonais naissant.

Ce pouvoir doit être unifié.

Pour le bien de la Patrie, nous décidons de dissoudre le Conseil de Régence et de remettre nos devoirs ainsi que notre responsabilité devant la Nation en vos mains, Monsieur le Commandant en chef, pour que vous les transmettiez à votre tour au Gouvernement National.

Varsovie, le 14 novembre 1918.

Aleksander KAKOWSKI.

Zdzislaw LUBOMIRSKI.

Jozef OSTROWSKI.

. , ,

Deux rescrits. Deux dates mémorables. Deux jalons dans l'histoire de la Pologne. Que s'était-il passé durant cette courte étape du 11 au 14 novembre ?...

Le 10 novembre, sur l'immense majorité des territoires polonais on proclamait l'indépendance.

Pas en paroles, en acte.

Par les actes de toute la population qui — hommes, femmes, enfants — forçait le dernier oppresseur du pays à rendre les armes.

Le P. O. W. réalisait son programme. Au pas accéléré des chasseurs — des chasseurs de Pilsudski.

Et le 14 novembre le Conseil de Régence déposait son pouvoir entre les mains de l'homme qui, seul, avait le droit de régenter la Pologne ! Celui qui l'a conduite de la nuit de la Polonia Irri-

denta à la lumière de la Polonia Restituta, par la prison, la Sibérie et la geste des batailles.

Non, la Pologne se leurrerait — le 14 novembre 1918 elle n'était encore ni libre, ni unifiée. L'ennemi n'avait pas quitté son territoire de l'est ¹ et des centaines de mille de soldats allemands, campés de Riga à Odessa pouvaient, d'un moment à l'autre, envahir le pays soit en armée révolutionnaire, alliée des bolcheviks, soit pour se frayer le plus court chemin du retour. L'Allemagne, forcée de mettre bas les armes sur le front occidental, ne capitulait pas encore sur le front oriental ; le danger russe lui fournissait des raisons valables pour justifier cette politique devant les Alliés. Conformément aux clauses de l'armistice, l'Allemand était obligé de se replier jusqu'aux frontières d'avant la guerre, — or, il le faisait lentement, de manière à donner aux bolcheviks le temps et la possibilité de prendre sa place. C'était une tactique des plus habiles. Tout d'abord elle retardait l'heure du désarmement, car il fallait laisser aux Allemands la possibilité de barrer la route à Trotzki qui déclarait ouvertement vouloir marcher à la tête de son armée rouge au secours des camarades de Berlin, et justement, le système de retraite employé par les Allemands rendait la menace de Moscou plus tangible aux yeux de Paris et de Londres. Ensuite,

1. Les Allemands commençaient à évacuer lentement la Russie blanche et l'Ukraine. En février le général Rydz-Smigly occupe Kowel et le général Listowski Brest-Litowsk (Brzesc).

cette tactique préparait d'avance le conflit armé polono-russe ; au lieu de céder les territoires aux Polonais, on faisait exprès de les abandonner aux mains de leurs ennemis, de ceux-là mêmes qui le 13 novembre annulaient solennellement le Traité de Brest-Litowsk dans le but unique de faire appel aux populations des provinces perdues pour qu'elles s'unissent au prolétariat russe et luttent avec lui contre les États capitalistes. Cette tactique faisait le jeu de Trotzki dont tous les plans stratégiques avaient, à leur base, l'invasion de la Pologne, comme première étape dans la marche triomphale de la révolution mondiale.

Ainsi, la Pologne restait toujours sous la menace de deux ennemis séculaires avant même d'avoir eu sa liberté officiellement confirmée et ses frontières tracées.

Pilsudski était donc l'esclave de la situation extérieure du pays qui lui imposait, dès son avènement au pouvoir, la création d'une armée pour la défense du sol. Cette tâche, seul, un Pilsudski était en mesure de l'accomplir, car la Pologne se trouvait en ruines. Par les invasions, les batailles, le va-et-vient incessant des armées, les bombardements, les réquisitions... Des villes entières avaient été anéanties, les chemins de fer détruits, les usines chômaient, la campagne manquait de main-d'œuvre. La population était lasse de la guerre et voilà que de nouveau il allait falloir se battre, donner de nouvelles recrues et supporter des charges, car le trésor était vide. Proclamer la mobilisation dans ces conditions était chose ris-

quée. Heureusement, Pilsudski pouvait avoir recours au P. O. W., à ses légionnaires libérés, au corps de Dowbor-Musnicki et il put former en très peu de temps une armée de volontaires, de 150.000 hommes qu'il employait simultanément à repousser les attaques tchèques en Silésie, à défendre Lwow assiégé par les Ukrainiens, à surveiller les troupes allemandes qui rentraient, à endiguer l'afflux bolcheviste.

Cette tâche déjà ardue semblait se compliquer à souhait, car il ne s'agissait pas seulement de défendre le pays, mais encore de travailler à son unification. Et les obstacles venaient aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur. De l'extérieur, car les voisins de la Pologne mettaient à profit l'absence de frontières officiellement reconnues pour revendiquer — souvent les armes à la main — des territoires qui, d'après la déclaration de Wilson, revenaient de droit à la Pologne. Il fallait donc envoyer sans arrêt des protestations au Conseil Interallié siégeant à Paris. On ne leur prêtait pas toujours l'attention nécessaire, car elles venaient de Pilsudski dont l'autorité était encore voilée, à Paris, de points d'interrogation. Ceci était dû à la légende calomniatrice de « Pilsudski-bocho-phile », légende qui faisait se réfugier nombre de gens dans le sein du Comité National Polonais de Paris. Aux yeux de certains hommes d'État de l'Entente ce comité passait même pour représenter la Pologne nouvelle, fidèlement attachée aux Alliés victorieux. Pilsudski, ex-commandant en chef des légions, qui s'étaient battues aux côtés des Empires

centraux, n'inspirait pas une confiance entière aux cabinets de Paris et de Londres. Pilsudski, chargeant des socialistes — d'abord Daszynski, puis Moraczewski — de former le gouvernement, continuait à passer pour un dangereux extrémiste aux yeux du Comité National de Paris dont l'idéologie s'orientait nettement à droite.

On répandait sur le compte de Pilsudski les propos les plus invraisemblables, jusqu'à lui attribuer l'intention de s'allier aux Bolcheviks.

Dans ces conditions, il est compréhensible que l'œuvre de l'unification rencontrât des obstacles énormes. A Pilsudski la tâche de les aplanir.

Au lieu d'exercer un pouvoir dictatorial, comme il aurait pu le faire en se rendant à certaines prières, il préféra ignorer ces animosités personnelles, ces luttes de partis, ces contradictions d'idéologies et mobiliser, sans distinction de convictions politiques, toutes les bonnes volontés pour le travail d'organisation.

Il faisait un crédit moral à tous, même à ses adversaires, même à ceux qui complotaient ouvertement contre lui. Il trouvait que l'heure n'était ni aux procès, ni aux jugements.

Il ne veut pas écouter ses fidèles. Il refuse la dictature et demande la convocation de la Diète par des élections basées sur les principes les plus largement démocratiques, avec le droit de vote passif et actif pour la femme.

C'était le moyen, selon lui, le plus efficace de mener à bien l'œuvre de l'unification de la Pologne. C'est par là qu'il était utile de commencer, car, de

cette façon, la population entière travaillerait à l'unification du pays. En même temps, il continuait les pourparlers avec le Comité National de Paris dans le but de faire concorder les efforts et unifier l'action avec les Alliés. Les pourparlers aboutirent à une entente dont le signe tangible fut l'arrivée de Paderewski à Varsovie, comme Président du Conseil des ministres. « Je prends en qualité de Chef d'État temporaire le pouvoir suprême de la République polonaise et je le tiendrai jusqu'à la convocation de la Diète législative », avait dit Pilsudski, en prenant le pouvoir et, le 20 février 1919, il s'en désiste ¹.

Mais la Diète n'accepte pas sa démission et, à l'unanimité, lui confie le pouvoir d'un chef d'État responsable devant le parlement.

« Dans ce grand chaos et dans ce relâchement qui sévit après la guerre dans toute l'Europe centrale et orientale, j'ai voulu faire de la Pologne un centre de civilisation où commande la loi.

Dans cette immense tourmente où des millions d'hommes tranchent les différends uniquement par la violence et le droit du plus fort, j'ai voulu aboutir à ce que, dans notre Patrie, les inévitables frottements sociaux fussent tranchés par le seul moyen démocratique : à l'aide des lois faites par les élus de la Nation.

.....
 Malgré tous les obstacles j'ai réussi à atteindre le but essentiel de mon gouvernement et à réunir

1. *Joseph Pilsudski à ses soldats.*

à Varsovie la première Diète polonaise dans des conditions de calme ne gênant pas ses travaux.

Je considère qu'après sa constitution mon rôle est achevé. Je suis heureux d'être prêt, obéissant en cela à mon serment de soldat et à ma conviction, de remettre à la disposition de la Diète le pouvoir que jusqu'à présent la Nation m'avait confié. »

Il se trompe. Son rôle n'est pas achevé.

XIII

« Quand je revins de Magdebourg en Pologne et que, dès l'abord, les pouvoirs politique et militaire se concentrèrent dans ma main, je savais à l'avance que j'allais à une nouvelle guerre, qu'une nouvelle tourmente m'attendait avec le fardeau du commandement en chef que j'avais pris sur mes épaules ¹. »

En effet, la guerre devient inéluctable dès le 18 novembre 1918, jour où Trotzki soumet au Conseil Supérieur de Guerre, dont il était le président, les plans d'une offensive sur tous les fronts occidentaux, afin de porter la révolution dans les pays d'Europe. Trotski étant pour lors au faite de sa grandeur, il est inutile de dire que ces plans, qui concordaient avec toute la politique extérieure des Soviets, sont acceptés avec empressement.

Les préparatifs de leur réalisation vont si bon

1. Jozef Pilsudski : « Rok 1920 » Warszawa 1927. (*L'année 1920*) dont la traduction française va paraître prochainement.

train que les troupes bolcheviques peuvent commencer à avancer dès le mois de février 1919. La première étape de leur marche, c'est la Pologne : sa situation géographique ne l'y condamne-t-elle pas ? La Pologne, qu'il faut combattre et qu'il est indispensable de vaincre, car de sa débâcle dépend le succès de l'offensive générale. Et pas de temps à perdre — attaquer avant que la Pologne ne réussisse à organiser les bases de son existence d'état...

C'est pour cette même raison que Pilsudski décide de se défendre en prenant les devants. « Je résolu de concentrer toutes mes forces afin de détruire, le plus loin possible des lieux où la nouvelle vie naissait et se formait, toutes les tentatives d'imposer au pays une fois de plus une vie étrangère, une vie non organisée par nous-mêmes ¹ »

« ... où la nouvelle vie naissait et se formait ?... » Parler de la sorte de la situation dans laquelle se trouvait la Pologne au début de l'année 1919, n'est-ce pas un euphémisme romantique en face de la réalité positive ? Un pays qui a été le terrain de la guerre pendant quatre ans, un pays qui a été occupé pendant quatre ans par l'ennemi, un pays qui a été pillé pendant quatre ans par le Russe, par l'Allemand et par l'Autrichien, dans un tel pays — devenu libre en novembre 1918 — la nouvelle vie ne pouvait pas se former déjà en février 1919. Elle germait à peine — oui ! Et cela même doit être considéré comme une preuve de

vitalité extraordinaire. Parce qu'en cette année 1919 l'unification de la Pologne était loin d'être achevée, ni l'unification politique, ni l'unification économique et, ce qui est plus grave encore — surtout en cas de guerre, l'unification morale. Parce qu'en cette année 1919 la Pologne libre était un État dont les forces armées se composaient de quelques régiments, un État dont les caisses étaient complètement vides, un État dont les frontières étaient tracées par des points d'interrogations. Parce qu'en cette année 1919 tout le pays était dans une situation tragique, sinon désespérée — ruiné par des réquisitions à n'en plus finir, il souffrait de la disette la plus cruelle faute de vivres, de matières premières, de marchandises... La campagne était déserte, les usines, dévastées, chômaient, les chemins de fer marchaient à peine... Dans ces conditions, et la guerre se déroulant sur le territoire polonais, il était fort à craindre que la population, épuisée déjà par quatre ans de désastres, ne résistât pas aux nouveaux pillages, aux nouvelles invasions, aux nouveaux incendies, aux nouveaux massacres... — qu'elle ne résistât pas à une nouvelle guerre !

« C'est la réalité des choses qui commande, Messieurs » — Pilsudski se souvient de cette devise, formulée par Napoléon. Il n'est plus seul, il est avec 30 millions qu'il n'a pas le droit de laisser seuls. Il ne doit plus voler, il doit marcher. Pour aller au-devant de l'offensive ennemie. Pour aller à la défense de la terre polonaise. Telle était

la conséquence, combien irrationnelle et combien logique, de la réalité qui commandait.

Et il s'agissait de ne pas se laisser dépasser par l'adversaire qui, de son côté, était commandé par une réalité à lui. Différente, dans l'ordre idéologique, de la réalité polonaise, elle était tout aussi despotique dans sa mise en action. « La politique a donné à l'armée rouge un problème difficile, risqué, audacieux à résoudre... A l'annonce d'une *offensive* de notre armée rouge, un mouvement révolutionnaire mit en branle la classe ouvrière de l'Europe occidentale. Les devises nationales affichées par la bourgeoisie polonaise ne réussissaient pas à voiler le fond de cette *guerre de classes*... Il est hors de doute que si nous avions arraché des mains de la bourgeoisie polonaise son armée bourgeoise de nobles, la révolution de la classe ouvrière en Pologne aurait été un fait accompli. Et cet incendie ne se serait pas limité aux frontières polonaises. Comme un impétueux torrent il aurait inondé *toute l'Europe occidentale*... En refusant l'intermédiaire de Curzon, nous avons lancé un défi au capital européen et la lutte s'annonçait à mort. Il était tout à fait clair que, même au cas d'une débâcle complète des « seigneurs » de Pologne, la guerre des classes n'aurait pas été interrompue et aurait dû inonder les pays de l'Europe centrale ».

M. Toukhatchewski, qui fait de tels aveux, ne peut pourtant pas être classé dans la catégorie de ces « valets du capitalisme » qui, pour mieux calomnier les bolcheviks, n'hésitent pas à falsifier

l'histoire. M. Toukhatchewki commandait le gros de l'armée soviétique contre les Polonais et ces paroles sont extraites des conférences qu'il a faites à l'École de Guerre de Moscou. La vérité vraie ?... Mais il la dit en toutes lettres dans un chapitre de son ouvrage en lui donnant ce titre plus qu'explicite dans sa brièveté bien militaire : « *La révolution du dehors !* » Et pour qu'il n'y ait aucun malentendu : « De nombreux communistes polonais trouvaient qu'il nous suffisait d'approcher des frontières ethnographiques de la Pologne, pour que la révolution prolétarienne devint inévitable et certaine... Le fait de compter sur une révolution en Pologne allant à la rencontre de notre offensive — après avoir brisé l'instrument d'oppression dans les mains de la bourgeoisie polonaise — avait de sérieux fondements et sans notre défaite aurait été couronné d'un entier succès. *La guerre polonaise aurait été le chaînon qui aurait relié la révolution d'octobre (1917) à la révolution de toute l'Europe occidentale !...* »

Et voilà encore de la vérité vraie ! — les idées communistes auraient dû triompher — grâce à l'offensive de l'armée bolchevique, partout en Europe. Du moins, M. Toukhatchewski en est persuadé. « Notre offensive rapide et victorieuse émut toute l'Europe, hypnotisa tout le monde en attirant les yeux vers l'est. Les ouvriers allemands ouvertement se déclaraient contre l'Entente, ils retournaient les transports d'équipements et de munitions que la France envoyait à la Pologne, ils empêchaient le débarquement à Dantzig des

navires français et anglais chargés de munitions et d'armes, ils provoquaient des catastrophes de chemins de fer, etc. ; en un mot ils menaient une lutte révolutionnaire active au profit de la Russie soviétique... L'Allemagne était en ébullition et, pour l'action suprême, n'attendait que le contact direct avec le torrent révolutionnaire armé... A peine eûmes-nous touché la Prusse orientale que des centaines et des milliers de volontaires arrivèrent, du parti de Spartacus et *des ouvriers sans parti*, sous le drapeau de l'armée rouge *pour former une brigade de chasseurs allemands*... En Angleterre la classe ouvrière fut également englobée dans un vif mouvement révolutionnaire. Le comité de ce mouvement mena une lutte ouverte avec le gouvernement. En Italie éclata une véritable révolution prolétarienne. Les ouvriers occupaient les usines et les établissements d'industrie, en y organisant leurs comités. *Sans la vile activité des social-démocrates*, la révolution aurait sans nul doute pris des dimensions considérables... *Il est évident que si nous avions triomphé facilement au bord de la Vistule, la révolution aurait embrasé tout le continent européen.* »

Ainsi, les bocheviks avaient pour eux :

1^o Une armée numériquement supérieure aux forces polonaises à la date du 4 juillet 1920, date décisive, et une armée dont le moral était, selon l'avis de son commandant, M. Toukhatchewski, « très bon », excellent même puisqu'elle venait de triompher des troupes « blanches » ;

2^o La désorganisation complète de l'armée

ennemie. « La défaite continuelle, une continuelle retraite détruiraient définitivement dans l'armée polonaise la capacité de combat. Ce n'était plus l'armée que nous avions devant nous au mois de juillet de la même année. Une démoralisation complète, un manque de foi absolu dans la possibilité du succès avaient anéanti les forces aussi bien des chefs que de la masse des soldats. On reculait souvent sans aucune raison. L'arrière était encombré de déserteurs. Aucune répression n'arrivait plus à rétablir l'ordre et la discipline. Il s'y mêlait en plus des antagonismes aigus de classes » ;

3^o Le découragement visible dans certains milieux dirigeants polonais, dû en partie aux progrès foudroyants de l'offensive rouge, et en partie à l'attitude de désintéressement plus ou moins hostile à la Pologne gardée par l'Entente, la France exceptée ;

4^o L'aide active du prolétariat de l'Europe occidentale et celle de quelques États qui, profitant des revers de la Pologne, l'attaquèrent ouvertement. Telle la Lithuanie qui, « dès qu'elle pressentit que notre armée rouge remportait de réels succès, changea immédiatement son attitude neutre en une attitude hostile envers la Pologne. Les divisions lithuaniennes attaquèrent les forces polonaises en occupant Nowe-Troki et la station de Landwarowo... » Telles les divisions « volontaires » (?) composées d'Allemands, de Blanc-Ruthènes, qui se battaient aux côtés des Russes.

Et malgré tout, les bolcheviks furent battus et bien battus !

Pourquoi ?... Mais parce qu'ils avaient contre eux Pilsudski ! Et voilà la vérité. La vérité intérieure en face de la réalité extérieure.

De la réalité de toutes ces réalités qui commandait de transporter cette guerre autant que possible, et ne serait-ce que les premiers temps, sur le territoire de l'ennemi qui l'avait imposée.

Non par crainte de cette révolution que les bolcheviks portaient à la pointe de leurs baïonnettes, mais parce que « à la fin de l'année 1918 la Pologne, au début de l'hiver, commençait la période printanière de sa libre existence après un esclavage séculaire. Et, bien que ce printemps dans notre histoire soit appelé de courte durée, bien qu'aucune fleur ne couvrît de son éclat la moisissure de cet esclavage séculaire, ce printemps fut néanmoins assez puissant pour armer l'effort d'un nombre suffisant de gens qui ne voulaient pas goûter encore une fois la saveur de la baïonnette de M. Toukhatchewski portant avec elle la destruction de notre propre vie au profit des tortures de l'esclavage — mauvaises ou bonnes, peu importait — mais forcées ¹. »

Oui, « forcées », car rien que le « titre de ce problème militaire : « La révolution du dehors » prouve assez que la révolution intérieure n'existait pas ». Et même parmi les bolcheviks il y en avait qui ne se faisaient aucune illusion à ce sujet. Tel, M. Ser-

1. Jozef Pilsudski, *Rok 1920*, Warszawa.

guieïeff, « camarade » et collègue de M. Toukhatchewski, qui écrit dans ses mémoires : « Compter sur la révolution polonaise, on ne pouvait l'avoir fait sérieusement que dans les caboches de politiciens, et encore suffisamment éloignés du front » ¹.

Et l'attitude, combien hostile, de toute la population au moment même où l'ennemi était aux portes de Varsovie, prouvait, on ne peut mieux, le bien-fondé de ce scepticisme à l'égard du potentiel du mouvement révolutionnaire polonais. Autrement, quoi de plus facile et de plus naturel que l'instauration du régime soviétique dans cette énorme partie de la Pologne que les bolcheviks vainqueurs détenaient au mois de juillet 1920 !

Les paysans et les ouvriers polonais n'attendant que l'arrivée de leurs « frères » russes pour secouer « l'odieux joug des seigneurs » ?... Mais les militaires et les diplomates étrangers ouvraient de grands yeux devant les lignes télégraphiques et les rails de chemins de fer laissés sans aucune garde et fonctionnant sans reproche ! Mais, durant la retraite de M. Toukhatchewski, de grandes villes et de nombreux villages sont restés des journées entières sans autorité municipale ni agents de police, et pourtant la moindre tentative révolutionnaire n'y fut pas signalée ! Mais à l'appel : « La Patrie en danger ! », lancé par le Comité de la Défense Nationale en juillet 1920, des dizaines de milliers de « prolétaires » — hommes, femmes et

1. M. Sarguieïeff : *De la Duna à la Vistule*, Moscou.

enfants — sont accourus ! Et M. Toukhatchewski, lui-même, était forcé d'avouer que leur moral était excellent, complètement différent de celui de son adversaire du début de la campagne.

Selon toute évidence, il était dans le vrai, ce haut fonctionnaire soviétique qui avertissait son jeune collègue : « Pilsudski a détruit tous nos projets. La bourgeoisie européenne est poltronne et bornée. Nous la bernions, comme nous voulions et nous arrivions facilement à l'effrayer avec le spectre de la révolution. Avec Pilsudski c'est une toute autre affaire ! Tu n'arriveras pas à l'effrayer avec la révolution, puisque lui-même en est issu !... »

Ainsi, les bolcheviks se sont gravement trompés en espérant trouver des alliés naturels en Pologne et en comptant gagner la partie avec leurs concours. Toutefois, Pilsudski a vécu, lui aussi, des déceptions qui ont failli changer sa magnifique victoire en une défaite sanglante. La prompte victoire, obtenue par les bolcheviks sur les troupes « blanches » du général Youdénitch et du général Dénikine, les butins riches en excellent matériel de guerre dont ils purent s'emparer à Mourman et à Odessa, leur permirent de renverser la situation au lendemain même de l'entrée de Pilsudski à Kiev. Les péripéties de la campagne de 1920 sont encore trop fraîchement imprimées dans la mémoire de tous pour en rappeler les détails ici. Déjà, dans les premiers jours du mois de juin, l'armée polonaise, commandée par le général Szeptycki, doit se replier sous la pression formi-

dable des masses bolcheviques. Prise à revers par la cavalerie de Boudienny, elle recule précipitamment. Et peu de temps après Toukhatchewski lance son fameux ordre : « Direction Wilno-Minsk, en avant ! En avant, sur Varsovie ! »

Et la terrible poussée commence... « En effet ce mouvement d'un ennemi nombreux, interrompu de temps à autre comme par des bonds, ce mouvement qui dure des semaines donne l'impression de quelque chose d'inexorable, de quelque chose qui avance, tel un nuage monstrueux qu'il serait impossible d'arrêter. Cela porte en soi un élément de désespoir qui brise les valeurs intérieures de l'individu et de la foule... Sous l'impression de ce nuage lourd de grêle, l'état s'affaissait, les caractères vacillaient, les cœurs des soldats s'amollissaient ¹. »

Ce fut bien pis que la surprise du raid de Boudienny !... « La panique se déclara tout de suite à l'arrière, même très loin du front. Elle effrayait l'armée et ne préconisait rien de bon à l'œuvre menée à l'arrière. L'état moral du pays entier devenait tellement défavorable aux buts de la guerre, l'atmosphère nerveuse tellement tendue que, depuis ce temps-là, le front intérieur ne représentait dans mes calculs qu'une position nettement déficitaire » ².

De jour en jour, d'heure en heure, la situation devenait plus critique, sans issue presque...

1. Pilsudski, *L'Année 1920*.

2. Pilsudski, *L'année 1920*.

Tenter le miracle ? Ouvrir les yeux des hommes d'État de l'Entente sur le danger qui menace le monde entier au cas où la Pologne, manquant d'armes, de munitions et d'équipement, ou la Pologne, épuisée par cette lutte autant héroïque qu'inégale, serait vaincue et livrerait passage à l'armée rouge marchant sur l'Occident ?... Pilsudski ne veut négliger aucune chance — le Conseil de la Défense Nationale s'adresse à l'Entente qui tient alors sa conférence à Spa.

« La Pologne est prête à faire la paix en se basant sur le principe de l'indépendance des peuples qui vivent entre la Pologne et la Russie. *L'armée polonaise protège l'Europe contre la vague bolchevique. Si la digue est rompue le danger peut être imminent pour l'Europe... Si la Pologne est obligée de continuer la lutte, elle aura besoin d'aide...* »

L'aide demandée se manifeste sous la forme d'une promesse d'intervention diplomatique auprès du gouvernement de Moscou en vue de l'amener à cesser les hostilités et de conclure la paix. Mais à quel prix !...

Le 10 juillet les délégués des pays de l'Entente exigent de M. Grabski, premier ministre, de s'engager au nom de la Pologne à retirer les troupes jusqu'à « la ligne de Curzon » — car c'est lui qui dicte les conditions — lignes qui ne représentent même pas la limite de l'ancien Royaume du temps des tsars, à abandonner Wilno aux Lithuaniens et à se soumettre aux décisions du Conseil Interallié quant aux questions de la Galicie orientale, de Cieszyn et de la Haute-Silésie. En échange, on

promet à la Pologne, au cas où les Soviets auraient refusé de signer l'armistice, de lui prêter main-forte, mais dans la mesure où le permettraient l'état d'épuisement des pays de l'Entente et leurs engagements ultérieurs... Ainsi, contre un secours plus que problématique, la Pologne doit renoncer de plein gré à des terres essentiellement polonaises, telles que la Haute-Silésie, à des villes telles que Lwow, Wilno...

M. Grabski signe l'acte qui n'a pas de lendemain, car Moscou, pressentie par Londres, refuse cette intervention déclarant qu'elle ne veut traiter qu'avec Varsovie, directement. Elle espère pouvoir bientôt traiter avec une Varsovie rouge... La Pologne est abandonnée à elle-même, la seule amitié non platonique qu'on lui témoigne vient de la France ; mais sa mission militaire, avec le général Weygand à la tête, n'arrive qu'au dernier moment et les munitions, envoyées en toute hâte, ne sont enfin sur place — par suite de l'attitude malveillante des Allemands — que seulement après la bataille décisive.

La Pologne doit se battre toute seule, sous le commandement de Pilsudski.

Le moment est venu de donner le coup d'ailes qui permette de planer au-dessus des accusations poltronnes et des conseils amicaux, des « c'est de ta faute ! » hystériques et des « voilà ton seul salut ! » professionnels, de planer au-dessus de la folie et de la raison... Le moment est venu pour Pilsudski de durer en Pilsudski.

« ... pendant la soirée et la nuit du 5 au 6 août

je me travaillais moi-même non dans une assemblée, mais dans une chambre solitaire au Belvédère, afin d'extraire de moi une décision. Il y a une définition excellente du plus grand connaisseur des âmes à la guerre, de Napoléon qui dit, en parlant de lui, que quand il commence à prendre une décision grave, pendant la guerre, il est « comme une fille qui accouche... »

Et le résultat de cette nuit solitaire fut la « bataille de Varsovie », bataille qui coûta aux bolcheviks environ 150.000 soldats tués et faits prisonniers, des centaines de canons, des milliers de mitrailleuses, de fusils, de munitions....

Bataille qui décida du sort de Varsovie, de toute la Pologne, de l'Europe entière. « Il ne faut pas oublier que c'est l'existence du monde capitaliste non seulement en Pologne mais dans l'Europe entière qui constituait la mise de l'enjeu », dit textuellement M. Toukhatchewski.

Non, cette victoire ne fut pas « un miracle » — à moins que le génie de Pilsudski ne tienne du miracle... Car cette bataille fut gagnée par Pilsudski, et uniquement par lui !

Elle fut gagnée par Pilsudski qui, stratège, élaborait son plan hardi et par Pilsudski, capitaine, qui commanda personnellement l'armée devant attaquer l'ennemi dans un élan irrésistible.

La bataille de Varsovie ?... Pour la livrer il fallait avoir une mentalité bien différente de celle de ces officiers étrangers qui, militaires instruits et théoriciens admirables, trouvaient le plan de Pilsudski par trop imprudent et conseillaient

d'abandonner la capitale à l'ennemi afin d'éviter le risque d'une débâcle probable. Et pour la gagner, cette bataille, il fallait avoir un cœur autrement bâti que celui de ces généraux polonais qui — ayant jugé la situation perdue et craignant le pire sous la forme d'une révolution — déclaraient qu'il fallait demander immédiatement la paix, à tout prix, qu'il fallait la demander même à un Toukhatchewski...

Voler et ne pas se laisser dépasser...

Un homme fort — un homme seul, un homme seul — un homme fort...

Pilsudski livre la bataille et il la gagne.

La Pologne est sauvée. L'Europe est hors de danger.

Le soldat polonais rentre enfin chez lui, salué par les paroles de son Commandant : « Soldats ! Ces deux longues années — le printemps de la Pologne — vous les avez passées au milieu d'un dur labeur et d'une sanglante lassitude. Vous finissez la guerre par des victoires magnifiques et l'ennemi, par vous brisé, a enfin accepté de signer les principes essentiels de la paix désirée... Votre tâche arrive à sa fin. Elle ne fut pas facile. La Pologne, ruinée par une guerre menée sur son territoire contre sa volonté, était pauvre. Soldats, plus d'une fois des larmes étaient dans mes yeux, lorsque je voyais dans les rangs de l'armée que je conduisais, vos pieds nus et blessés qui avaient tant marché, quand je voyais les crasseuses guenilles qui recouvraient vos corps, quand il me fallait réduire vos modestes rations et exiger plus d'une fois que

vous alliez affamés et tremblants de froid à l'attaque sanglante...

Cette terre, lasse de la semence du sang, attend la semence de la paix, elle attend ceux qui vont changer leur épée contre un soc. Je voudrais que dans ce labeur de l'avenir vous remportiez autant de victoires que vous en avez remportées dans le labeur du combat... »

XIV

Le soldat rentre, victorieux, chez lui, mais à son Commandant il n'est pas encore donné de connaître l'heure de la paix — l'œuvre de la stabilisation de l'État Polonais l'attend. Et puis, le front... intérieur existe toujours.

« ... en parlant de l'importance d'une individualité créatrice à elle seule des destinées d'une nation, je fis allusion à lui-même, à Joseph Pilsudski. — Vous avez créé la Pologne, vous pourriez dire la Pologne c'est moi. — Vous croyez ?, il sourit d'un amer sourire. — Et savez-vous qu'il y a des instants où il me semble que je lutte encore avec la Pologne, que je combats contre la Pologne. Je suis un homme suffisamment fort, mais quelquefois je faiblis... »

C'est à un étranger, davantage — à un Russe, que Pilsudski fait en 1920 cet aveu sincère. Il est vrai que son interlocuteur s'appelle : Dimitri Merejkowski¹, et partant, mieux que n'importe

1. Dimitri Merejkowski, célèbre écrivain russe, auteur d'une trilogie mystique : *Christ et Antechrist*.

quel autre étranger est à même de saisir le vrai sens de ces paroles. « ... lorsqu'il parla de sa faiblesse, je sentis qu'il était fort d'une force qui n'est pas la sienne. — C'est ma faiblesse qui rend ma force surabondante. — Maintenant je sentis que j'avais devant moi un élu de Dieu... »

Un poète mystique voit en lui un « élu de Dieu » et se fait son apologiste convaincu, le Gouvernement français « s'estime heureux de saluer à Paris le Maréchal Pilsudski... et de lui donner les preuves de la popularité dont jouit en France le Commandant en chef des armées polonaises qui ont accompli l'œuvre de la libération de leur patrie », le roi de Roumanie cherche à se concilier son amitié politique et organise en son honneur de grandes fêtes à Bucarest...

Et les Polonais?... Les soldats, plus que jamais unis dans l'idéologie légionnaire, plus que jamais fidèles à la tradition de la Première Brigade, lui offrent le bâton de Premier Maréchal des Armées Polonaises ; les « anciens » de la Polonia Irridenta continuent à le considérer comme leur seul et unique « Commandant », commandant de leurs corps et de leurs âmes ; les grandes masses qui ne connaissent encore que ses hauts faits de guerre gardent une attitude d'attente vis-à-vis de Pilsudski, Chef d'État.

Mais il y a aussi des partis politiques...

« Du moment que la Diète Législative à l'unanimité avait confié à Pilsudski le pouvoir du Chef de l'État (le 20 février 1919) on était en droit d'espérer que tous les partis politiques ainsi que leurs

représentants à la diète allaient concentrer leurs efforts pour enraciner dans notre société l'autorité d'un pouvoir d'État légal.

Ainsi l'exigeaient la raison d'État, le tact politique et en premier lieu l'instinct de conservation de la nation ¹. »

M. Anusz, parlementaire éminent et qui présidait alors la commission militaire de la Diète, peut certifier en toute connaissance de cause que « différents politiciens et certains milieux de la société polonaise étaient loin de collaborer loyalement à la stabilisation de l'autorité de Pilsudski. Chef suprême — civil et militaire — de la Pologne. »

L'expression, employée dans la conversation avec Merejkowski, était peut-être juste, mais seulement dans une certaine mesure et par rapport à la situation de l'été 1920. Alors, il est permis de dire que Pilsudski « combattait » la Pologne, mais aussitôt les bolcheviks refoulés et le pays hors de danger, c'est le contraire qui se produit, c'est la « Pologne » qui lutte contre Pilsudski. Il est indispensable de mettre le mot de « Pologne » entre guillemets pour marquer la différence entre la politiciannerie et la politique. Pilsudski avait, a et aura des adversaires sérieux.

Mais tous ses autres ennemis — à l'âme et à l'ambition mesquine — qui ne savent ou ne

1. Antoni Anusz : *Z powodu oświadczenia Marszałka Pilsudskiego z dnia 1 go lipca 1928 roku (A propos de la déclaration du Maréchal Pilsudski, du 1^{er} juillet 1928).*

veulent pas admettre la génialité de Pilsudski... Eux, ils n'ont pas le courage de mener l'attaque de front, et c'est alors la guerre de sape à l'aides des calomnies les plus fantastiques. Dans la presse, à la Diète, dans les meetings... Ne lui a-t-on pas contesté même le droit au bâton de Maréchal, à la croix de « *Virtuti Militari* »?... Et des accusations encore, des chicanes sans fin et bien plus viles. Il y avait des gens pour qui le nom seul de Pilsudski faisait l'effet de la cape rouge du torréador.

Le 9 décembre 1922, Pilsudski quitte le poste de Chef d'État après avoir refusé de poser sa candidature à la Présidence de la République. Ce même jour, Gabriel Narutowicz est élu Président de la République Polonaise.

Narutowicz fut non seulement un illustre professeur à l'École Polytechnique de Zurich, un éminent ingénieur auquel la Suisse doit beaucoup dans l'œuvre de l'électrification du pays. Esprit Européen, dans le plus beau sens de ce mot, démocrate militant et grand patriote, il est un « pilsudskiste » fervent de longue date, de la date où, à part quelques conspirateurs révolutionnaires, il n'y avait pas encore de « pilsudskistes ». Dans la Pologne ressuscitée il occupe successivement le poste de ministre des travaux publics d'abord et celui des affaires étrangères ensuite, pour, à la fin, cédant aux instances de Pilsudski, poser sa candidature à la Présidence au nom du bloc des partis de gauche. Sa victoire, la victoire d'un « pilsudskiste » de cette envergure, déchaîne la fureur du

camp adverse — le 19 décembre il est assassiné. Meurtre politique accompli par un irresponsable, meurtre dont l'histoire de la Pologne ne connaît que ce seul et unique exemple.

On réélit un ancien camarade de Pilsudski, un ex-socialiste devenu radical modéré et connu comme un apôtre du coopératisme. M. Stanislas Wojciechowski prend le chemin du Belvédère, résidence officielle du Président de la République, et Pilsudski — celui de « Milusin », petite villa à Sulejowek, près de Varsovie, qui lui fut offerte par ses soldats. Il ne veut garder aucun des postes qu'il occupait jusqu'ici, même pas celui de chef d'état-major... Dans les milieux dirigeants on ne proteste pas, on a hâte d'arriver au pouvoir, d'en user et, bientôt, d'en abuser même.

Pilsudski, lui, reste à Sulejowek ; le « Grand-Père » de tant de milliers de légionnaires devient un père amoureux de deux délicieuses filles nées du mariage avec sa seconde femme qui, avant même de devenir Madame Pilsudska, était déjà, de même que sa première femme, une collaboratrice fidèle dans le P. O. W. C'est une vie de simplicité : la famille, quelques intimes, le jardinage, les échecs... Une existence modeste au possible, Pilsudski faisant régulièrement don de ses appointements de Maréchal tantôt à la Caisse de Secours aux Invalides, tantôt à cette Université de Wilno qui lui est chère entre toutes les écoles de Pologne, tantôt à une autre œuvre philanthropique ou sociale.

Idylle champêtre ?... Quelle intensité, quelle

concentration de travail créateur et fécond ! — c'est l'époque où paraissent nombre de ses écrits historiques sur l'insurrection de 1863, sur l'épopée légionnaire, sur la campagne contre les bolcheviks, etc. Et ce n'est jamais de la littérature ! chez Pilsudski, c'est toujours le geste d'une pensée qui, de très haut, vise... la terre, sa patrie, d'une pensée qui fait « parler les tombes » pour enseigner à la Pologne l'art de vivre. D'une pensée qui démontre de quel poids positif peuvent peser sur le sort d'un peuple les impondérables romantiques savamment dosées. Même les 150 ans de prison de la Pologne, à condition qu'il en « naisse un nouveau prisonnier, un homme créé par sa propre puissance, par la propre force de son âme transformée en un diamant qui tranche les objets les plus durs... ¹ »

Non, Pilsudski n'est pas un homme de lettres, pas plus que Napoléon ne l'était ! Il aurait pu faire un historien savant, si l'avenir ne l'intéressait autant. Et toujours, bien entendu, l'avenir de son pays.

Ceci lui permet de ne jamais « se laisser dépasser »... par le présent. Même au moment où, reclus volontaire à Sulejowek, il feint d'ignorer les graves difficultés dans lesquelles se débat la Pologne, harcelée par une crise financière aiguë, par des rivalités dangereuses de partis, par un gâchis parlementaire progressif, sans parler des différents problèmes du domaine de la politique extérieure,

1. *La Psychologie du Prisonnier*, par Joseph Pilsudski. Varsovie, 1929.

non moins délicats à résoudre. Désintéressement réel ? « Il y a deux systèmes pour apprendre à nager. L'un consiste à jeter dès l'abord son élève en une eau profonde et, après lui avoir donné les indications nécessaires, lui laisser toute liberté. Ce système forme des nageurs courageux et forts. L'autre, c'est de l'entourer de vessies, de le tenir au bout d'une corde et veiller à ce que, pas une seule fois, il ne prenne de bouillon. Ce système-là forme des pleurnicheurs qui craignent l'eau et ne s'aventurent jamais sans tous les « détails » de l'apprentissage de la natation et sans l'aide protectrice de la ligne et de la vessie. J'ai toujours été le partisan du premier système ! Et quand le temps presse, quand on a besoin de nageurs, le naufrage de quelques incapables ne m'arrêterait pas ¹.

Oui, mais si ces hommes, en se noyant eux-mêmes, risquent d'attirer dans le gouffre la nation entière ?... Et si, ce qui arrive presque toujours, le naufragé, inconscient de l'aide qu'on lui apporte, résiste à celui qui veut le sauver ? Dans ce cas on agit selon des préceptes classiques : on étourdit le naufragé par un coup bien asséné, après quoi, sans plus d'empêchement, on procède au sauvetage.

Le 28 juin 1923, la Diète proclame solennellement que « Joseph Pilsudski en tant que Chef d'État et Commandant en chef a bien mérité de la patrie ». Pourtant, la liste de ses mérites est loin

1. *Aforyzm zamieszczony w Jednodniowce o Rannym Zolnierzu*, Warszawa, 1917. — Aphorisme inséré dans une plaquette, *Le soldat blessé*.

d'être close à cette date, puisqu'en mai 1926 il quitte Sulejowek pour se jeter au secours de la Pologne qui est en train de s'enliser dans la vase de la politiquaillerie. Ceux qui l'y ont conduit essaient de s'opposer à ce secours qu'ils n'ont pas requis, et alors, c'est... le coup du 11 mai. Coup d'État ?... Certes, mais fait avec l'assentiment de toute la nation, les socialistes même proclamant la grève générale, afin de couper court à toute tentative d'envoi des troupes fidèles au Gouvernement contre les soldats de Pilsudski, les communistes même venant offrir le concours de leurs camarades au grand mécontentement de Moscou... Coup d'État ?... Élu le 31 mai 1926 par ce même parlement qui s'était montré si souvent hostile à son autorité, Pilsudski refuse la Présidence de la République vacante à la suite de la démission de M. Wojciechowski. Il ne veut pas administrer la Pologne, il veut la gouverner, la sauver — il prend la présidence du Conseil des ministres. Coup d'État ?... Le lendemain du 11 mai Pilsudski déclare : « Il m'est impossible de parler longuement, car je ressens non seulement un supplice physique, mais moral. Adversaire de la violence, j'ai prouvé que je le suis, pendant que je détenais le poste de Chef d'État. Après une lutte acharnée avec moi-même je me suis résolu à l'essai de la force avec toutes ses conséquences. Toute ma vie j'ai combattu pour le respect de ce qu'on nomme les « imponderabilia », c'est-à-dire la vertu, le courage et les forces intérieures de l'homme et non pour mon profit

personnel et celui de mon entourage. Il ne peut y avoir dans l'État trop d'injustice envers ceux qui donnent leur travail pour les autres, il ne peut y avoir dans l'État, s'il ne veut aller à sa perte, trop de déloyauté... »

Pilsudski reste au pouvoir.

POSTFACE

Toute histoire doit s'achever par une morale. Celle-ci vient d'outre-tombe. Voilà les paroles de Gabriel Narutowicz, premier Président de la République Polonaise, adressées à Joseph Pilsudski, premier Maréchal de Pologne :

« Monsieur le Maréchal ! Il y a dans la vie de rares moments où la plus grande éloquence consiste à se taire. Celui d'aujourd'hui est fait de la sorte. Il y a dans l'histoire des hommes rares qu'il est interdit à leurs contemporains d'apprécier, car la petitesse de ceux-ci n'atteint pas les hauteurs du mérite. Vous êtes un de ces rares hommes, Monsieur le Maréchal ! Et si je suis forcé de parler quand même, c'est que l'inflexible devoir d'une tâche — qu'après une lutte acharnée avec vous-même vous avez entreprise — l'exige.

Un devoir d'autant plus difficile que jusqu'ici, il fut accompli par un homme de votre valeur, Monsieur le Maréchal.

S'il est quelque chose qui puisse me donner confiance, c'est la foi que jamais vous ne cesserez de prodiguer vos forces à la Pologne.

Vous m'avez appelé, Monsieur le Maréchal, Premier citoyen de la République — ce titre vient de m'être donné par la loi, — permettez que, pour vous, je me serve du titre que vous lèguera l'histoire, et que je lève mon verre en l'honneur du plus méritant citoyen de la République qu'il a ressuscitée, reconstruite et sauvée de l'ennemi.

Vive le Maréchal Pilsudski ! »

INDEX DES ŒUVRES PRINCIPALES DE JOSEPH PILSUDSKI

I

LIVRES :

a) Sous le pseudonyme de Z. Mieczyslawski :

1. *La géographie militaire du Royaume de Pologne.* Esquisse. Varsovie. (Cracovie), 1910.

2. *Les problèmes pratiques de la révolution dans le Royaume de Pologne.* Varsovie (Cracovie) 1910.

b) Sous son propre nom :

3. **La lutte révolutionnaire dans la partie de la Pologne annexée par la Russie.* Faits et impressions des dix dernières années. 1^{re} partie. Le Papier, Cracovie, 1903.

4. **Le 22 janvier 1863.* Illustré de 12 dessins de H. Minkiewicz et E. Rydz dans le texte. Poznan, 1913.

Les combats polonais.

5. **L'année 1920.* A l'occasion de l'ouvrage de M. Toukhatchewski, *La Marche sur la Vistule.* Varsovie, 1924 (2^e édition).

6. **Mes premiers combats.* Souvenirs écrits dans la forteresse de Magdebourg. Varsovie, 1925.

7. *A l'occasion du dixième anniversaire de la formation des Légions,* 1924.

8. **De la valeur du soldat des Légions.* Varsovie, 1923.

9. **L'année 1863.* Conférence faite à Varsovie le 20 janvier 1924. Varsovie, 1924.

10. *A la mémoire de Gabriel Narutowicz.* Varsovie, 1923.

11. **J. Pilsudski et Miles. Les chefs.* Varsovie, 1924.

1. Les ouvrages précédés d'un astérisque ont spécialement servi à la composition du livre.

II

ARTICLES

1. **Comment je suis devenu socialiste.* Le Rayon ». Lwow, 1903.
2. *De la citadelle de Varsovie.* Calendrier ouvrier pour l'année 1905.
3. *Les réformes dans l'armée russe.* L'Aube ». Lwow, 1910.
4. *Nouveau livre polonais militaire.* L'Aube ». Lwow, 1910.
5. *Matériaux pour l'histoire du P. P. S. et du mouvement révolutionnaire dans l'annexion russe.* (Cracovie), 1907. Préface de Pilsudski.
6. *La révolte des prisonniers d'Irkoutzk.* Le Calendrier ouvrier pour l'année 1911.
7. *L'utilisation des munitions.* « Le Chasseur ». Juillet-août, 1914.
8. *La mobilisation de l'insurrection.* « L'Aube », Lwow, 1914.
9. *Notre éducation militaire.* « Le Chasseur ». Mai, Lwow, 1914.
10. *De la guerre des Balkans, I. Les Bulgares.* « Le Chasseur ». Avril, Lwow, 1914.
11. *De la guerre des Balkans, II. Les Turcs.* « Le Chasseur ». Mai, 1914.
12. *De la guerre des Balkans, III et IV. Les causes des défaites turques.* Le Chasseur ». Juin-août, 1914.
13. **Tcheremochno* (II septembre 1915). Souvenirs légionnaires. I^{re} Partie. Varsovie, 1924. (Kostiuchnowka.)
14. *Ozarow* (26 juin 1915). Souvenirs légionnaires. 2^e partie. Varsovie, 1925.
15. *A la mémoire d'Alexandre Malinowski.* — Alexandre Malinowski 1864-1922. Recueil de souvenirs. Cracovie, 1924.

VARIA

1. **A la Nation. Proclamations. Discours. Ordres du jour.* Varsovie, 1920.
2. **A ses soldats. Ordres.* Bibilothèque du soldat polonais. » Varsovie, 1920.
3. *Pensées éditées par Charles Krzewski.* Varsovie, 1924. Miniatures, n° 20.

OUVRAGES CONSULTÉS

1. Antoni ANUSZ. *Narod, Armja i Wodz.* (*La nation, l'armée et le Chef*).
— Z powodu oświadczenia Marszałka Pilsudskiego dnia 1-go lipca 1926 roku. (A l'occasion de la déclaration du Maréchal Pilsudski du 1^{er} juillet 1928).
2. T. CISWICKI. *O Naczelniku Pantwa i Prezydencie Rzeczpospolotej Polskiej. Studyum prawnopolityczne.* Poznan, 1922 r. (*Le Chef d'État et le Président de la République Polonaise.*)
3. WL. DZWONKOWSKI. *Jozef Pilsudski.* Warszawa, 1918 rok.
4. D^r S. HINCZA. *Pierwszy zolnierz Odrodzonej Polski.* (*Le Premier Soldat de la Pologne ressuscitée.*)
5. J. JEDRZEJEWICZ. *Jozef Pilsudski.* Warszawa, 1920 rok.
6. J. KADEN-BANDROWSKI. *Pilsudczycy.* Warszawa 1921 rok. (*Les Pilsudskistes.*)
7. *Kalendarz zolnierski na rok 1920 i 1922.* Warszawa (*Le calendrier du soldat pour l'année 1920 et 1922.*)
8. *Krwia i orezem.* Warszawa 1918 rok. (*Par le sang et par le fer.*)
9. LIPINSKI. *Od Wilna po Dynaburg.* Warszawa, 1927 rok. (*De Wilno à Dynabourg.*)
Szlakiem I-ej Brygady. Warszawa, 1927 r. (*Sur la piste de la 1^{re} Brigade.*)
10. WL. POBOG-MALINOWSKI. *Symbol bohaterstwa. Rzecz o Marszałku Pilsudskim.* (*Le symbole de l'héroïsme.*)

11. Dmitri MEREJKOSKI. *Joseph Pilsudski*. Paris, 1921.
12. Stefan POMARANSKI. *Jozef Pilsudski. Zycie i Czyny*. Zamosc, 1928. (*J. Pilsudski. Sa vie et ses Œuvres*).
14. W. RZYMOWSKI. — *Jak Jozef Pilsudski walczył o Polske ?* Zamosc. (*Comment J. Pilsudski combattait pour la Pologne*).
15. W. SIEROSZEWSKI. — *Jozef Pilsudski, pierwszy marszałek Polski*. Krakow, 1926. (*J. Pilsudski, premier maréchal de Pologne*).
16. M. SOKOLNICKI. *Polska w pamiętnikach wielkiej wojny 1914-1918*. Warszawa, 1925 r. (*La Pologne dans les mémoires de la Grande Guerre 1914-1918 : recueil de mémoires d'hommes d'Etat et de généraux*).
17. M. SKRZETUSKI. *Wódz Narodu, Jozef Pilsudski*. (*Le chef de la Nation, Joseph Pilsudski*).
18. K. PRZERWA-TETMAJER. *O Zolnierzu Polskim 1795-1914*. Krakow, 1915 r. (*Le Soldat Polonais 1795-1914*).
19. T. ULANOWSKI. *Doktor Filut*. Warszawa, 1928. Roman.
20. *Uwolnienie Pilsudskiego*. Warszawa. (*La libération de Pilsudski. Souvenirs des organisateurs de sa fuite*).
21. Wierna SŁUZBA. *Wspomnienia uczestniczek walk o niepodleglosc 1910-1915*. Warszawa, 1927. (*Fidélité. Souvenirs des femmes qui ont pris part aux luttes pour l'indépendance, 1910-1915*).
22. *Za Kratami Wiezien i drutami obozow 2 tomy* Warszawa 1917 i 1928. (*Derrière le grillage des prisons et les fils de fer barbelés des camps de concentration. Souvenirs et notes des prisonniers politiques des années 1914-1921*).

PÉRIODIQUES — PLAQUETTES

Polska Zbrojna (*La Pologne armée*.)
Kostiuchnowka (*Souvenirs de la bataille de*).

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 11 MARS 1929
POUR
LES ÉDITIONS KRA
SUR LES PRESSES
DE
F. PAILLART A ABBEVILLE.

